

L'Exécuteur [158]

– La malédiction de Pianosa

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LA MALÉDICTION DE PIANOSA

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**LA MALÉDICTION
DE PIANOSA**



CHAPITRE PREMIER

En approche prudente, au volant d'une Ford anonyme de location, Mack Bolan sentait un danger diffus mais imminent. Ce n'était ni l'atmosphère fétide de Bowery Bay ni l'écrasante structure de l'aéroport de La Guardia tout proche qui pouvait l'inquiéter. La sensation prenait naissance au fond de son être, comme la manifestation physique du péril environnant. Pourtant, l'endroit paraissait tranquille, baignant dans sa routine quotidienne faite d'un intarissable brouhaha indistinct. Et le petit immeuble triste dont il s'approchait ressemblait à toutes les autres constructions de l'extrême nord du comté de Queens : une bâtisse morne à la façade de briques, séparée de la rue par une cour sombre bardée d'une enceinte grillagée.

Il devait rencontrer là un certain Samuel Hoffman, un comptable de la mafia soi-disant prêt à lâcher des informations concernant le business occulte d'Aldo Ghiberti, un *capo* de New York. Bolan était déjà sur place depuis une dizaine de jours quand l'information était parvenue jusqu'à lui. Épiait la mafia, se renseignant en sourdine sur les troubles activités des cannibales, il avait flairé une piste qui pouvait le mener jusqu'à un trafic de stupés à grande échelle, et il avait pendant quelques heures interrompu ses recherches pour se rendre à Queens.

C'était Harold Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, qui l'avait mis au parfum au sujet de Hoffman. Lui-même tenait l'information d'une taupe fédérale infiltrée au sein de Cosa Nostra.

L'affaire était classique et paraissait simple : Hoffman était soupçonné par son boss d'avoir détourné à son profit près d'un million de dollars. Dans le Milieu, un simple soupçon équivaut à une sentence quasi inéluctable. La peau du pauvre Sam ne valait donc plus grand-chose. Il s'était planqué misérablement dans la banlieue new-yorkaise et il était probable que des chiens de chasse du Crime Organisé étaient déjà en train de renifler sa trace. Aussi, le comptable espérait-il négocier avec le FBI une protection en échange de ses confidences.

L'Exécuteur était preneur de toutes informations concernant la mafia ; de son côté, Harold Brognola se méfiait de certains départements du Bureau Fédéral qu'il suspectait d'être plus ou moins gangrenés et il avait suggéré à Mack Bolan de faire un saut jusqu'à la planque du comptable. Il ne s'agissait là que d'une prise de contact et

il ne fallait pas effrayer le chaland. Bolan était vêtu d'un pantalon gris foncé de bonne coupe, d'une chemise du même gris et d'une parka de cuir noir suffisamment bien coupée pour lui donner l'air d'un fonctionnaire de haut niveau à la tenue un peu décontractée, tout en permettant de masquer l'arme qu'il portait dans son holster d'épaule. Pour compléter le déguisement, il s'était affublé d'une moustache postiche qui adoucissait les traits rugueux de son visage de guerrier et achèverait de le rendre anonyme auprès d'un homme qui, après tout, avait peut-être déjà eu l'occasion de voir le portrait-robot de l'ennemi numéro un de la mafia.

Mais ce qui semblait une heure plus tôt n'être qu'une promenade de santé venait de tourner à l'aigre et l'instinct du guerrier solitaire avait joué, un signal d'alarme carillonnant à tout-va dans sa tête. Un avertissement qui lui avait maintes fois sauvé la mise.

Examinant attentivement l'immeuble lugubre et ses abords, il ne vit rien qui pût présenter une quelconque anomalie, mais ça ne signifiait pas pour autant que le danger n'existait pas. Il continua de rouler sur un peu plus de deux cents mètres puis engagea la Ford dans une voie perpendiculaire et vira une nouvelle fois pour se retrouver, à l'estime, derrière son objectif. Là, il stoppa devant un bâtiment semblable, descendit du véhicule et franchit un portail grinçant, longea un couloir qui le conduisit jusqu'à une cour intérieure jonchée de détritrus.

Selon son estimation, il se retrouvait exactement sur l'arrière de l'immeuble cible. Le crépuscule obscurcissait la façade déjà sombre, mais Bolan distinguait bien les trois étages troués de fenêtres exigües dont deux étaient entrouvertes. Aucune lumière n'était allumée. Cela ne voulait pas dire pour autant que la maison n'avait pas d'occupant. D'ailleurs, après un temps d'observation, l'Exécuteur aperçut derrière une vitre au premier niveau une petite lueur brève suivie de ce qui était probablement le rougeoiement d'une cigarette.

Bon, il y avait au moins quelqu'un dans la baraque. Samuel Hoffman ? Et, si c'était lui, était-il seul ? Si ce qu'on avait prétendu était exact, le comptable ne s'était vraisemblablement pas fait accompagner. Il avait réagi comme un animal en danger et s'était cassé sans crier gare.

L'Exécuteur attendit patiemment que l'obscurité soit complète puis s'engagea dans le bâtiment par un porche aux battants arrachés, gravit silencieusement un escalier aux senteurs suspectes, jusqu'au palier du premier où il s'immobilisa. Deux portes donnaient accès à des appartements, mais aucun son n'en filtrait, aucun des bruits familiers que l'on s'attend à entendre dans un immeuble habité. Les lieux semblaient désaffectés. Une planque idéale pour un gars en cavale ou

pour y monter une souricière.

Une ouverture aux vitres à moitié brisées, donnant sur la cour, était simplement fermée par un bout de fil de fer. Il jeta un coup d'œil dehors, constata que la plus proche fenêtre était entrebâillée conformément à son observation préliminaire. Une petite corniche en béton courait tout le long du bâtiment, légèrement en contrebas. Ça devrait lui suffire.

Bolan équipa son Beretta 93-R d'un gros silencieux puis le remplaça dans la gaine spéciale qu'il portait sous l'épaule gauche. Quelques instants plus tard, en équilibre sur la corniche, il atteignait la fenêtre proche. Il s'obligea à demeurer immobile durant une dizaine de secondes, à l'écoute du moindre bruit, mais seul l'écho d'une radio lui parvint, venant de l'immeuble voisin. Alors, il repoussa sans hésitation les battants de la fenêtre, fit un rapide rétablissement et sauta en souplesse dans ce qui aurait pu être une chambre à coucher. Un taudis, pour le moins.

Dans l'élan silencieux qui l'avait propulsé dans la pièce, il avait dégainé le Beretta, prêt à lui faire cracher la mort, mais l'endroit était inoccupé.

Les yeux de Bolan s'étaient suffisamment habitués à la pénombre pour qu'il puisse distinguer les détails autour de lui. Un matelas souillé de toutes sortes de taches, posé à même le sol, voisinait avec une table de bois blanc et deux caisses qui servaient visiblement de chaises. Des photos pornographiques étaient scotchées sur un mur et il y avait une bouteille de whisky presque vide ainsi que trois verres près du matelas. Une odeur de tabac refroidi flottait dans l'air.

La fenêtre derrière laquelle il avait aperçu la lueur d'un briquet ou d'une allumette débouchait sans aucun doute sur une pièce contigüe. Un couloir étroit et sombre l'amena près d'une porte devant laquelle il s'immobilisa. Il tendit l'oreille, perçut au bout d'un instant le bruit d'un raclement de gorge puis d'une toux contenue. Ensuite, il y eut quelques mots chuchotés qu'il ne put comprendre. Deux types, au moins, se tenaient de l'autre côté.

La main sur la poignée, il attendit encore quelques secondes, puis repoussa d'un coup le battant, tout en se laissant tomber sur un genou, le Beretta pointé. La pièce recevait un peu de la lumière de la rue, suffisamment pour que l'Exécuteur puisse apercevoir les silhouettes des occupants. Deux gorilles de la mafia dont l'un était debout, adossé contre un mur, une cigarette à la bouche, l'autre assis à califourchon sur une chaise. Ils sursautèrent violemment et l'un d'eux lança fébrilement sa main à la recherche de son arme. Ce fut ce dernier qui écopa d'abord. Le Beretta toussa et un trou sanglant apparut au milieu de son front, l'expédiant dans l'éternité sans qu'il pût comprendre quoi

que ce soit à la situation. Son copain se décolla brusquement du mur, les yeux remplis de stupéfaction, tout en essayant à son tour de pointer son arme. Une balle tirée avec précision lui traversa la main en lui arrachant un petit cri de douleur, puis Bolan bondit à sa rencontre et le frappa à la tempe, le sonnant durement.

Il le retint d'une main ferme, lui appliqua le canon du Beretta contre la gorge, et questionna dans un grondement sourd :

— Combien êtes-vous dans la baraque ?

L'autre grimaça. Son regard était trouble et il déglutit avec peine.

— Combien ? répéta Bolan.

— Va te faire foutre ! grogna l'*amico* avec un fort accent italien. Putain ! Tu m'as bousillé la main.

— C'est seulement un début. Tu prendras la prochaine dans le ventre.

— T'es qui, toi ? t'es pas Bolan !

— Si.

Le mafioso émit un petit gloussement coïncé.

— Alors, t'as aucune chance de t'en sortir. Tu ferais mieux de lâcher ton flingue, on veut seulement te parler.

L'Exécuteur ricana. Il savait parfaitement quel genre de dialogue la mafia pouvait lui proposer. Au mieux, une balle dans la nuque ; au pire plusieurs jours de torture pour la vengeance et l'exemple.

— Décide-toi. Tu parles ou tu crèves tout de suite.

— D'accord, y a encore trois gars dans l'appart. Mais ça changera rien pour toi, connard.

Bolan, avait souvent entendu ce genre de menace. La dernière fois, c'était quelques semaines plus tôt dans la petite cité minière de Crucible. Là, enseveli sous des tonnes de roches, il avait bien cru sa dernière heure arrivée. Alors les rodomontades d'un petit tueur au rabais le firent ricaner.

— Pour toi, si ! cracha-t-il en lui logeant une balle brûlante dans le crâne.

CHAPITRE II

Bolan trouva les trois gars en question dans une pièce à l'autre bout de l'étage, les surprit en silence. Deux d'entre eux étaient assis dans des fauteuils à moitié éventrés et discutaient à voix basse, tandis que le troisième se tenait avachi sur un canapé pouilleux et fumait un cigare. Celui-là mourut en moins d'une seconde, la tête disloquée par une ogive de 9 mm Parabellum, et les corps des deux autres furent secoués par une double rafale de trois cartouches tirées dans un bref chuinement répétitif. Nulle présence, bien entendu, de Samuel Hoffman.

Bolan estima que le mafioso au cigare était le chef de la clique postée en embuscade. Il entreprit de le fouiller rapidement, découvrit sur lui un étui en plastique contenant plusieurs billets de cent dollars, un passeport et un billet d'avion. Il empocha le tout à tout hasard et se retourna, à temps pour s'apercevoir que l'un des deux autres mafiosi n'était pas complètement hors de combat malgré les traces sanglantes qui maculaient son torse. Une sorte de rictus haineux lui tordait la face et il tenait à la main une petite boîte noire sur laquelle un voyant rouge clignotait rapidement.

Quelques mots hachés mais pleins de haine dégoulinèrent de la bouche du cannibale agonisant :

— Tu peux dire... adieu... à... tes couilles, Bo... Bolan... Foutu pour... toi.

L'Exécuteur mit fin au monologue venimeux en lui faisait exploser la tête. Le type n'avait peut-être pas tort, Bolan risquait de se trouver pris dans une sale situation à très brève échéance. Il n'avait aucun doute quant à ce que signifiait le clignotement sur le boîtier : un signal radio envoyé à destination d'une troupe de renfort.

Quittant l'appartement sordide, il fit irruption sur le palier, prêt à faire cracher le Beretta silencieux, mais ne rencontra aucune opposition et dévala l'escalier, refaisant en sens inverse le chemin qui l'avait amené à pied d'œuvre. Logiquement, les renforts de la mafia allaient charger par le devant de l'immeuble, aussi avait-il une chance de s'en tirer sans se faire accrocher.

Mais c'était compter sans l'esprit machiavélique des *amici* qui avaient d'évidence organisé un encerclement complet de l'embuscade.

À peine venait-il de déboucher dans la rue qu'une voiture sombre surgit d'une voie perpendiculaire en dérapant bruyamment. Bolan s'obligea à marcher d'une allure normale en direction de sa Ford garée une dizaine de mètres plus loin. Alors qu'il l'atteignait, le véhicule arrivant le dépassa en trombe puis s'immobilisa dans un hurlement de pneus. Le canon d'une arme automatique se profila par une vitre abaissée, devant une silhouette imposante, tandis que le chauffeur se lançait dans une brutale marche arrière.

Mû par un réflexe des centaines de fois répété, l'Exécuteur plongea sur le trottoir tout en dégainant son arme et commença à tirer sur la cible mouvante. Trois balles tirées en rafale atteignirent leur but, provoquant l'affaissement de la silhouette du flingueur. Le pistolet-mitrailleur tomba sur la chaussée, rebondissant plusieurs fois dans un bruit de ferraille.

Bolan aurait préféré avoir sur lui son gros AutoMag .44 Magnum au monstrueux pouvoir d'arrêt, mais ce n'était pas compatible avec la mission de reconnaissance prévue. Lâchant sur la voiture mafieuse les dernières munitions de son chargeur, il éjecta celui-ci et, après en avoir replacé prestement un autre garni de quinze cartouches, continua d'arroser le véhicule au niveau de la cabine et du réservoir d'essence.

L'effet escompté se produisit alors qu'il avait déjà vidé les trois quarts de son chargeur. Il y eut d'abord une grosse étincelle à l'arrière de la voiture qui venait de freiner d'un coup, une flamme fusa horizontalement, puis une explosion sourde ébranla l'atmosphère tandis que le véhicule était soulevé du sol dans une boule de feu.

L'Exécuteur se releva d'un bond et rejoignit la Ford dans laquelle il se jeta. Deux secondes plus tard, il démarrait en trombe pour traverser le rideau de flammes et de fumée envahissant la chaussée. Il ne vit plus ce qui pouvait se passer de l'autre côté, mais il entendit bientôt une stridulation de pneus malmenés indiquant qu'un autre véhicule survenait rageusement derrière lui.

Merde, merde et merde ! Bolan avait gagné le gros lot. Il était entré dans l'immeuble comme le loup dans la bergerie ; maintenant, il devait se replier en catastrophe pour fuir la meute de buteurs attirés par l'odeur alléchante du gros fric promis pour sa capture. Ou son élimination.

Combien y avait-il d'équipes mafieuses en renfort dans ce coin pourri de Queens ? Sûrement beaucoup trop, l'Exécuteur ne se faisait aucune illusion. Une prime d'un million de dollars sur sa tête constituait un appât suffisant pour rameuter toute la racaille de la côte Est.

CHAPITRE III

Virant brusquement dans une rue adjacente en direction de Grand Central Expressway, Bolan crut un instant qu'il allait pouvoir quitter le périmètre dangereux. Il déchantait vite. À peine avait-il parcouru une centaine de mètres qu'il vit une limousine déboucher devant lui, tous phares allumés et en pleine accélération. Il n'avait plus le temps de faire demi-tour ; d'ailleurs c'était sans doute la réaction à laquelle s'attendaient les tueurs en face de lui. D'instinct, il enclencha lui aussi les phares longue portée de la Ford et dirigea sa trajectoire droit sur le mastodonte en approche, donna un brusque coup de volant juste avant la collision et monta sur le trottoir tandis que retentissait le crépitements d'un pistolet-mitrailleur.

Il y eut quelques impacts à l'arrière de la carrosserie, mais il s'en était tiré. Écrasant l'accélérateur, il crocheta à deux reprises dans des rues transversales, se retrouva dans Ditmars Boulevard et sut à ce moment qu'il était vraiment très mal parti.

Quelques brèves secondes après qu'il eut débouché sur la large artère, deux voitures en stationnement de chaque côté du boulevard se mirent brutalement en branle, se lançant dans son sillage dans de gros rugissements de moteur. Un peu plus loin, un véhicule jaillit d'un croisement, son chauffeur faisant tout pour s'accrocher à son pare-chocs. Avec la limousine évitée de justesse quelques instants plus tôt, cela faisait quatre unités de poursuite, et il n'était pas exclu que d'autres encore sillonnent les parages, toutes reliées entre elles par radio.

Bien sûr, le traquenard avait été savamment préparé. Bolan se maudissait pour n'avoir pas suffisamment flairé le piège. Il avait mésestimé la mafia, il n'avait pas envisagé une mise en place aussi importante et aussi rapide de forces ennemies. À présent, l'alternative était entre un repli à l'improviste, aléatoire, et le choc frontal, meurtrier.

Soudain, alors qu'il apercevait une bretelle de raccordement à l'expressway, deux nouveaux arrivants se signalèrent sur ses flancs droit et gauche. Deux caisses surgies de la circulation et venant se serrer contre lui dans l'intention évidente de le prendre en étau. Des visages hargneux le fixèrent depuis les habitacles. Une arme apparut

par une vitre de portière, puis une autre.

Sans même avoir à réfléchir, Bolan braqua subitement son volant. L'aile avant de la Ford heurta dans un vilain bruit de tôles le véhicule qui se pointait sur sa gauche, lui faisant décrire une série d'embardees. Puis, accélérant à fond, il prit une cinquantaine de mètres d'avance, dépassa plusieurs véhicules de civils ébahis tout en calculant que, même s'il réussissait à se glisser sur l'expressway, il était fait comme un rat. Les *amici* n'auraient qu'à passer par radio la consigne de filtrer les issues et même de bloquer la voie en aval. Pas difficile pour des gars habitués à ce genre de manœuvre et que rien n'arrêtait.

L'Exécuteur décida de dépasser la bretelle de raccordement et bifurqua subitement dans la 82^e Rue, forçant un passage dans la circulation à l'aide de coups de klaxon impératifs. Moins de vingt secondes plus tard, il s'offrit un petit dérapage sec pour emprunter une allée asphaltée, se rendit compte qu'il roulait dans le périmètre de l'aéroport de La Guardia. Aucun des véhicules poursuivants ne se signalait encore derrière lui, mais ce n'était qu'un court répit.

Il doubla trois voitures roulant à allure modérée, s'orienta pour se rapprocher de l'aire de parking devant l'aérogare tout en faisant une rapide estimation de l'avance qu'il s'était ménagée. Une quinzaine de secondes, tout au plus. Ensuite, ce serait l'hallali puis la curée.

Ce n'était pas la première fois que Bolan se faisait prendre en chasse par des flingueurs du Crime Organisé. Dans les moments les plus critiques, il avait toujours réussi à retourner la situation à son avantage. Pourtant, cette fois, l'affaire lui apparaissait sous un vilain jour. Ou le comptable de la mafia s'était fait mettre le grappin dessus par ses pairs – et dans ce cas, il n'avait pas résisté à l'interrogatoire de ces derniers – ou bien les *amici* avaient délibérément monté une opération pour prendre l'Exécuteur au piège. Pour plusieurs raisons, cette dernière hypothèse était la plus vraisemblable, mais l'instant ne se prêtait guère aux réflexions.

L'important, c'était que Bolan se trouvait actuellement dans une impasse, coincé sur cette avancée de béton dans la Flushing Bay, pendant que des équipes mafieuses commençaient sûrement déjà à en bloquer toutes les sorties.

Quelques sombres pensées assaillirent le guerrier alors qu'il immobilisait la Ford sur le chemin d'accès à l'aérogare. Bien sûr, son destin était scellé depuis longtemps. Il savait que, tôt ou tard, il finirait sur un quelconque champ de bataille, criblé de balles par la mafia ou les flics, ce qui reviendrait au même. En aucun cas il ne se laisserait prendre vivant. Il ne voulait pas servir de « turkey » aux crapules du Crime Organisé qui s'ingénieraient à inventer mille tortures pour le châtier d'avoir osé se dresser contre eux. Il n'avait pas

l'intention non plus de crever à petit feu dans une prison, dans l'attente d'un procès à grand spectacle. La seule solution qu'il envisageait était de mourir en homme libre, debout, les armes à la main. Alors, peut-être le moment était-il venu d'en finir une fois pour toutes, de renoncer à cette interminable croisade faite de violence, de sang et de mort.

Les *amici* n'étaient plus loin de lui, maintenant. Il suffirait de les laisser s'approcher, de répondre à leur feu en liquidant le plus possible avant de succomber sous le nombre. Il lui restait encore quelques cartouches dans le Beretta. Vue de cette façon, la mort n'était pas douloureuse.

Les mâchoires de Bolan se contractèrent brusquement. Pas de ça ! grinça-t-il dans une froide détermination. Non, pas question de se laisser abattre aussi facilement. Il subsistait encore une solution, une porte de sortie, peut-être. Il pouvait essayer de se perdre dans la foule de La Guardia.

Prenant sur le siège arrière le sac qu'il y avait jeté à son départ de l'hôtel et délaissant son véhicule sur la voie de desserte, il marcha à grands pas vers l'aérogare, franchit une porte automatique et se retrouva aussitôt dans le brouhaha continu affectant l'immense salle d'attente.

Se souvenant du billet pris quelques minutes plus tôt sur le cadavre du chef d'équipe mafieux, il se dirigea immédiatement vers une rangée d'écrans vidéo sur lesquels s'affichaient les horaires des vols et sortit de sa poche l'étui en plastique. Le billet d'avion était un aller-retour établi en « open » au nom de Vito Taglione. Bolan avait espéré qu'il correspondrait à une ligne intérieure, mais c'était râpé. Roma/New York/Roma, indiquait le tryptique de la TWA. Le départ du prochain vol était prévu pour 21 h 30 sur un Boeing 747.

Il était 21 h 10. Une curieuse coïncidence. L'opération des tueurs était-elle minutée aussi précisément ? C'était un peu trop parfait.

Cela faisait un peu plus de trois minutes qu'il avait quitté la Ford. Les *amici* n'allaient pas tarder à grouiller dans l'enceinte de l'aéroport, Bolan ne disposait pas de beaucoup de temps pour prendre une décision. Il avait remarqué que les policiers, eux, étaient en nombre important et inhabituel dans le hall des pas perdus. Mais leur présence ne concernait évidemment pas l'Exécuteur dont l'arrivée sur place était plus qu'inopinée. Plus vraisemblablement s'agissait-il d'effectifs venus assurer la sécurité d'une personnalité officielle. L'ennuyeux, c'était la probabilité d'un engagement avec la mafia, et toutes les conséquences dramatiques pour les civils et les flics qui ne pourraient, le cas échéant, rester neutres.

Quelque part, pas très loin de Bolan, un transceiver radio diffusa

un message précipité. C'était de l'italien. De ce qu'il en comprit partiellement, les buteurs lancés à sa poursuite étaient déjà là. Il en repéra deux qui marchaient rapidement vers les guichets de renseignements en fendant sans ménagement la foule. Leurs visages brutaux et contractés n'autorisaient aucune incertitude quant à leur appartenance. Plus loin, un groupe d'hommes du même acabit fit irruption par une porte communiquant avec un parking souterrain. L'un d'eux tenait un talkie-walkie qu'il porta à son oreille, puis, ayant envoyé une brève réponse, fit un signe de la main vers ses sous-fifres.

L'abord des comptoirs d'enregistrement était dangereux. Les *amici* les surveillaient très probablement. La plupart d'entre eux avaient sans doute dans leur poche un portrait-robot de l'Exécuteur. Même si le dessin n'était pas d'une grande ressemblance, et si sa moustache postiche le protégeait quelque peu, le risque demeurait trop important.

Dégageant discrètement le Beretta de son holster, il marcha nonchalamment jusqu'à une poubelle et l'y laissa tomber, alla ensuite passer le porche de détection de la douane sous l'œil inquisiteur de deux policiers noirs qui épluchèrent le passeport qu'il avait récupéré dans son sac avec le plus grand soin sans y trouver rien à redire et pour cause : il lui avait été fourni comme une dizaine d'autres par l'ami Brognola et se révélait plus vrai que vrai, quelle que soit l'identité annoncée. Ensuite, il plaça devant ses yeux des lunettes aux verres teintés et s'achemina vers le hall d'embarquement pour l'Italie. Une hôtesse de l'air était en train de canaliser les derniers occupants vers le parkway.

— Je suis en retard, annonça-t-il à la fille. Je n'ai plus le temps de passer au guichet d'enregistrement.

Elle l'observa d'un air perplexe, rétorqua :

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Pas pour un aller-retour d'affaires, lui sourit-il. Mon sac de voyage suffira bien.

— Vous avez au moins un billet ? rétorqua-t-elle avec un sourire ironique.

Il lui tendit le tryptique qu'elle regarda avant de hocher gentiment la tête.

— Allez-y, monsieur Taglione, je vous souhaite une bonne traversée.

Tandis qu'elle saisissait un transceiver radio pour contacter la cabine du 747, Bolan s'engagea dans le couloir où s'éloignaient les derniers passagers. Il franchit la manche d'embarquement et s'arrêta devant un steward en tendant son billet, lui expliquant de nouveau

son problème.

— Bien sûr, fit le jeune gars. On vient de me prévenir. Prenez la place numéro 101, elle est vacante.

Le remerciant d'un petit signe de tête, l'Exécuteur alla s'asseoir à côté d'une grosse femme outrageusement maquillée dont le visage reflétait l'appréhension.

La manche d'embarquement fut bientôt retirée et un véhicule de remorquage commença à tirer l'énorme appareil vers un taxiway. Par le hublot, Bolan aperçut plusieurs hommes qui marchaient vivement sur le parking, se déployant dans diverses directions. Flics en civil ou mafiosi ? se demanda-t-il. Mafiosi, sans aucun doute. Leur dégaine était typique, de même que la façon dont ils se mouvaient et observaient les lieux.

Puis ce fut la mise en route des réacteurs, et le mastodonte de métal commença à rouler lourdement en direction de la piste d'envol.

Une hôtesse passa dans le couloir entre les sièges, vérifiant l'attache des ceintures de sécurité. Il y eut ensuite l'annonce du commandant de bord dans les haut-parleurs, une indication sur la durée de vol.

Bolan soupira et eut un petit rire silencieux. Après tout, pourquoi pas Rome, se dit-il, puisque tout chemin lui était coupé sur ses arrières. Une petite semaine de vacances en Italie lui permettrait peut-être de se refaire une santé.

Au moment de se laisser aller au calme inespéré de la situation, un souvenir lointain lui revint à la mémoire. C'était au début de sa guerre contre le Crime Organisé, il s'était fait piéger quasiment de la même manière. Sauf que cela se passait à Washington, à Dulles International Airport, et que l'avion en partance ce jour-là l'avait entraîné vers Paris ! Le comique involontaire de la situation le fit éclater d'un rire tonitruant qui lui valut un regard surpris et désapprouvateur de sa grosse voisine.

CHAPITRE IV

Aldo Ghiberti plaqua le téléphone contre sa joue tout en jetant un coup d'œil à un homme assis de l'autre côté de son bureau.

— Attends un peu, Mike ! grogna-t-il dans l'appareil. Si j'ai bien compris ce que tu me dis, tu t'es fait baiser par ce bâtard de merde ?

— Parle-moi autrement, Aldo, rétorqua sèchement son correspondant. Je ne suis pas un de tes larbins. Je te disais simplement que mes hommes ont perdu la trace du type.

Ghiberti appuya sur une touche de l'ampli téléphonique pour que l'autre personnage dans la pièce puisse entendre la conversation.

— Perdu la trace, hein ? Simplement... Bravo. C'était vraiment pas la peine qu'on se casse tous le cul pour monter ce coup ! Où est-ce que ça s'est produit ?

— À La Guardia. On l'avait pris en chasse depuis la baraque que tu sais. Normalement, il n'avait aucune chance de se trisser comme ça.

— Mais il l'a fait, hein ? Qu'est-ce qui a merdé ?

— Rien. Cinq gars l'attendaient sur place et il y avait deux voitures parfaitement planquées à chaque extrémité de la rue, trois autres dans la zone toute proche et encore quatre autres en renfort dans le quartier. Tout le monde était prêt à...

— Tes gus ne sont que des connards ! Qu'est-ce qu'ils foutaient, ils branlaient les mouches ?

— Ne dis pas ça, Aldo, il y en a eu neuf sur le carreau.

— Je dis ce que je veux. Tu vas sans doute me raconter que cette ordure avait un canon ou un char d'assaut pour dégommer ta troupe, hein ? Avec quoi il a fait ça ?

— On pense qu'il avait un putain de calibre avec un silencieux.

— Seulement un calibre ! Écoute, si ces abrutis se sont fait rectifier, c'est tant pis pour leur gueule, ils n'avaient qu'à faire leur boulot comme prévu. Qu'est-ce qui a cloché ?

— Bon sang de merde ! Ce qui a cloché, c'est justement que rien ne s'est déroulé comme prévu. Ce fumier s'est ramené en loucedé sans que personne s'en aperçoive et il a commencé à assassiner les gars... Il s'est pointé comme un fantôme, comme s'il avait eu vent de quelque

chose.

Ghiberti laissa passer un petit temps mort avant de répliquer :

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— J'insinue rien, je dis que c'est à croire qu'il pourrait y avoir une fuite chez toi, Aldo.

— Quoi ? Tu viens de faire échouer une opération prévue dans le plus petit détail et ensuite tu prétends que c'est chez moi qu'il y a eu une couille ? Fais gaffe !

— Attends un peu au lieu de t'emballer, Aldo. Je ne t'accuse pas personnellement. Mais il y a forcément quelqu'un qui a lâché le morceau là où il fallait pas.

— Mon cul ! Toi et tes gus à la mords-moi le machin, vous vous imaginiez peut-être que la Grande Pute allait donner tête baissée dans le panneau... Tu le prends pour un crétin ? Le mec est hyper rusé, tout le monde sait ça. Ce que nous voulions, c'était l'attirer là-bas, et c'est ce qui s'est passé. Il fallait pas le laisser ensuite prendre la tangente.

— On a su trop tard qu'il était déjà entré dans l'immeuble. Si ça se trouve, il est passé par les toits.

— Je me fous de la façon dont il est entré. En attendant, on se retrouve comme des cons.

— C'est pas mon avis, rien n'est encore foutu.

Le *capo* demeura plusieurs secondes silencieux, puis lâcha sourdement :

— Explique-moi comment tu vois les choses, Mike.

— O.K. Ça vaut mieux que de se bouffer la gueule inutilement. Ce fumier est encore là-bas dans l'aéroport, pour moi c'est certain. Il n'a que deux possibilités. Attendre que tout se tasse pour essayer de se barrer sur la pointe des pieds, et dans ce cas mes équipes vont le dénicher forcément. Une trentaine d'hommes continuent de ratisser toutes les installations. La deuxième éventualité, c'est qu'il essaie de prendre un avion en partance...

— Et alors ?

— Je fais surveiller les guichets, on contrôle tous les accès aux salles d'embarquement et aussi les parkings.

L'homme qui faisait face à Ghiberti avait griffonné hâtivement quelques mots sur un post-it. Il posa le petit carré de papier devant le *capo* qui le regarda d'un coup d'œil pointu avant de grogner dans le combiné :

— Attends, attends. Est-ce que tu sais combien il y a eu de départs d'avions depuis que tu t'es pointé là-bas ?

— Ouais. J'ai regardé l'affichage des vols, il n'y a eu que trois décollages et c'est impossible que le gus se soit collé dans un de ces avions. Il n'a pas pu avoir le temps d'acheter un billet et une carte d'embarquement. Et puis, on a également quelqu'un de chez nous à l'enregistrement, il a été contacté et il surveille.

— C'était quoi, les destinations ?

— Pour les vols en question ?

— Évidemment, pas ceux d'hier !

— Eh ben... d'abord pour Saint Louis, ensuite pour Rome et enfin Sioux City.

— C'est tout, t'es sûr ?

— Si je te le dis ! On a aussi retrouvé la bagnole du fumier devant l'aérogare. Tout est bouclé, même les chiottes sont sous contrôle. Un clébard pourrait pas pisser sans qu'on le sache.

Le *capo* poussa un grognement.

— J'attendais beaucoup de toi et de ces hommes qu'on a fait venir du vieux pays, Mike. Tout le monde va être très déçu.

— J'suis désolé. Dis-leur qu'on fait l'impossible pour retrouver ce type.

— Si tu n'y parviens pas, ce sera toi-même qui devra aller le leur dire, Mike.

Ghiberti raccrocha. Il poussa un soupir dégoûté et considéra l'homme assis en face de lui. Celui-là s'appelait Walter Morrisson. Âgé d'une quarantaine d'années, il était grand et sec, avait le crâne rasé. C'était un ancien soldat, un colonel du corps des Marines révoqué de l'active pour brutalités envers ses subordonnés et pour avoir détourné à son profit de l'argent destiné à des équipements militaires. Mais l'armée lui reprochait bien pire : au cours d'une opération patronnée par la CIA au Nicaragua, sous le couvert des *Spécial Forces*, il avait conduit ses hommes tout droit dans une embuscade pourtant facilement prévisible. Il les avait abandonnés face à des troupes terroristes beaucoup plus nombreuses et occupant une position-clé. Lui-même s'était tenu à bonne distance de la chausse-trape pour se replier ensuite vers le Q.G. opérationnel. Accusé de lâcheté par un jeune lieutenant, seul rescapé du massacre, puis traduit en conseil de guerre, Morrisson avait nié l'accusation, affirmant que lorsqu'il avait compris le danger, il avait donné par radio un ordre de repli qui n'avait pas été suivi. À l'époque où il avait encore un commandement, on l'avait aussi soupçonné d'être de connivence avec un sponsor international des rebelles dont il aurait touché une grosse somme d'argent destinée à obtenir sa complicité. Mais la trahison n'avait jamais pu être prouvée formellement et l'Armée s'était contentée de le

dégrader pour indélicatesse, faute tactique et manquement à la discipline, avant de le limoger.

Morrisson n'était qu'un abject salopard, mais il possédait une intelligence vive et analytique. Deux raisons suffisantes pour que les *amici* lui proposent un job très lucratif comme conseiller technique.

— Tu as entendu ? fit Ghiberti.

— Parfaitement, répliqua l'ex-colonel dévoyé. Qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux que tu prennes les choses en main à la place de Traffio.

— Vous voulez que je vous retrouve Bolan ?

— Ouais, c'est exactement ça.

Après un temps de réflexion, Morisson laissa tomber :

— Je peux essayer. Mais je veux être le seul à diriger l'opération. Il me faut votre accord sur ce point.

— Tu l'as, fit le *capo* un peu trop vite.

Puis il ajouta :

— À condition que tu me tiennes au courant de chaque initiative.

— D'accord, mais je choisirai moi-même les hommes.

— O.K. Qu'est-ce que tu crois que cet enfoiré de Bolan a dans la tête ? C'est un ancien troufion, comme toi.

— Oui. Un troufion comme vous dites, rétorqua Morisson d'un ton pincé. Mais ce gars est très spécial.

— Ça, je le sais !

— Je veux dire qu'il emploie des techniques militaires pour opérer ses coups, mais il ne le fait pas de manière conventionnelle. Il est imprévisible. Il ne réfléchit pas et ne réagit pas selon des normes prédéfinies. Il a adapté ces méthodes en fonction de l'adversaire que vous représentez, vous autres les types du Syndicat. Ce qui s'est passé tout à l'heure en est un exemple typique.

— Tout ça, c'est des salades, coupa le *capo* avec un geste d'irritation. Ce que je veux entendre, c'est ton avis sur la façon dont il est en train de se tirer.

— Ce que je suis en train de vous expliquer, poursuivit sèchement l'ancien militaire, c'est qu'il faut réfléchir comme lui, avec la même logique d'attaque et de défense.

— Ouais, ouais, bien sûr. Et alors ?

— Je ne crois pas qu'il se soit laissé enfermer à La Guardia.

— Selon toi, il aurait réussi à s'enfuir malgré tous les hommes qui lui collaient au cul ?

— Non. Il ne s'est pas enfui, il s'est replié. C'est différent. Ses arrières et ses flancs verrouillés, il n'a pas commis l'erreur d'essayer de forcer le passage. D'autant plus, selon ce que j'ai entendu, qu'il ne disposait que d'un revolver ou d'un pistolet.

— Viens-en au fait, Walt.

— Pendant que les hommes de Traffio commençaient à le chercher dans l'aérogare, il les a eus de vitesse en prenant la tangente par le seul front dégagé.

— Par le ciel ? fit Ghiberti sur un ton ironique.

— Exactement.

— C'est vraiment ce que tu crois ?

— C'est ce que je pense en effet.

— Et toi, qu'est-ce que tu aurais fait à sa place ?

— Je ne suis pas Mack Bolan, je ne me serais jamais mis dans cette situation. Mais de ce que je connais de lui, tout me porte à croire qu'il s'est éclipsé de cette façon.

— Traffio prétend qu'il n'en a pas eu le temps.

— Bolan fait presque systématiquement le contraire de ce que pensent des types comme Traffio. Si vous m'aviez laissé diriger cette opération, nous n'en serions pas là.

— T'aime pas Traffio, hein ?

— Je me fous de ce mec. Il n'est pas adapté au présent cas de figure, c'est tout. Pourquoi l'avez-vous choisi ?

— Plusieurs d'entre nous ont insisté pour que ce soit lui. Il a été efficace dans pas mal d'autres affaires.

Morrisson fit une moue dédaigneuse et questionna :

— Et le comptable ?

— Sammy ?

— Oui. Où est-il en ce moment ?

— Quelque part en Europe, bien planqué.

— Ce serait très ennuyeux qu'il y ait une interaction avec les Fédéraux, surtout que l'intox a été faite en courant le risque qu'un de vos pions soit découvert.

— Ne t'inquiète pas pour ça, occupe-toi plutôt de me retrouver ce bâtard de Bolan.

— Je vais faxer une note de renseignements et le portrait-robot de Bolan, à Saint Louis, Rome et Sioux City. J'aurais besoin que vous me donniez une destination pour chacun de ces points de chute.

Le capo eut un rictus.

— Ponds la note et donne-moi le dessin, je les ferai moi-même parvenir là où il faut.

— Vous ne me faites pas confiance ? Je serai sans doute obligé de me rendre sur place.

— Tu n'appartiens à aucune famille, Walt. Si tu as besoin d'aller dans un de ces coins, je te dirai au bon moment qui tu pourras contacter. Et rappelle-toi que si ça devait tourner mal, tu bousillerais un de nos business les plus juteux.

— Je m'en souviendrai, affirma sèchement Morrisson en se levant de son fauteuil.

Le chef mafioso le regarda franchir la porte d'une allure raide tout en pensant que le troufion posait beaucoup trop de questions. Mais il se disait aussi qu'il était en ce moment le seul à pouvoir éradiquer Bolan. Qu'il lui ramène la tête de ce putain de mec, c'était ce qu'il souhaitait le plus au monde.

CHAPITRE V

Le pesant appareil venait de se poser sur la piste d'atterrissage de Fiumicino, l'aéroport de Rome, et commençait à rouler sur le taxiway. La position de Bolan, dans l'appareil, ne lui octroyait pas une très bonne vision par le hublot, mais il ne tenait guère compte de ce critère. Il pensait aux probabilités d'un comité d'accueil et le résultat de ses réflexions n'avait rien d'encourageant. Après avoir fouillé vainement l'aéroport de La Guardia, les mafiosi avaient évidemment tiré des conclusions et agi en conséquence.

Il était 11 h 45 lorsque Bolan débarqua dans le hall du terminal après avoir passé le guichet de la douane. Il y avait foule dans les lieux, mais l'Exécuteur se fit très vite une idée précise de la situation. Les *amici* l'attendaient effectivement. D'emblée, il en repéra plusieurs dont les regards scrutaient les arrivants avec une acuité qui ne laissait aucun doute.

Une bonne dizaine de types aux visages basanés et durs, aux vestes gonflées par le port d'armes dissimulées. Certains se tenaient près de boutiques encore fermées, d'autres essayaient de se faire passer pour d'innocentes personnes venues accueillir les passagers du 747. C'étaient des tueurs professionnels, de méchants pistoleros de la Malavita, la mafia italienne.

D'un geste naturel, il se couvrit l'avant-bras droit avec le trench-coat qu'il trimbalait toujours dans son sac d'épaule, comme s'il cherchait à masquer une arme. Il avait chaussé ses lunettes de soleil et portait toujours sa fausse moustache, mais il ne se faisait pas d'illusions, les autres l'avaient déjà repéré. Il vit d'ailleurs l'un d'entre eux sortir de sa poche une feuille de papier qu'il regarda brièvement. Une photo de l'Exécuteur, peut-être, ou un portrait-robot comme il en circulait tant dans le milieu policier et celui de *Cosa Nostra*.

Au lieu de suivre le mouvement général de la foule vers la sortie de l'aérogare, Bolan se dirigea vers des guichets de location de voitures, au fond du hall. Dans un mouvement d'ensemble, les malacarni convergèrent aussitôt vers lui, deux d'entre eux venant l'encadrer. Deux autres hâtèrent un peu le pas pour le précéder, l'enfermant ainsi dans une sorte de tenaille. L'Exécuteur fit semblant de n'avoir pas remarqué le manège, continua de s'acheminer vers les

guichets. Puis il se déporta pour se retrouver tout contre le mafioso qui se tenait sur sa gauche.

— Laisse tomber, grinça-t-il froidement sans regarder le type moustachu dont le visage se crispa.

Il lui avait parlé en italien. Le mafioso eut un geste instinctif vers son arme, sous sa veste.

— Vas-y, prends-le si tu as envie de crever, ajouta durement Bolan.

— Quoi ? grogna le porte-flingue, les dents serrées.

— Le coup est râpé. Tu crois que je suis venu seul ?

Jetant un bref coup d'œil latéral, Bolan vit l'autre promener un regard brusquement inquiet autour de lui tandis que ses complices faisaient de même, se demandant visiblement ce qui n'allait pas dans la situation. L'Exécuteur était conscient que son bluff ne tiendrait que quelques secondes, mais il n'en attendait pas plus. Il voulait seulement ébranler la certitude affichée par les *amici*.

— C'est quoi, c'te connerie ? fit le buteur d'une voix rentrée.

Bolan se contenta de hausser les épaules en lui jetant un regard méprisant puis, sans activer le pas, se dirigea vers une rangée de portes de service. Il y eut un flottement indécis dans les rangs mafieux. Le tueur le plus proche de Bolan fit plusieurs pas rapides pour se serrer contre lui, la main dans l'échancrure de son veston.

— Arrête-toi, connard, ou j'te crève ! chuinta-t-il hargneusement. Tu vas...

Il ne termina pas sa phrase. Bolan avait pivoté sur lui-même, lui expédiant le tranchant de sa main dans la gorge et doublant immédiatement d'un violent coup de genou dans le bas-ventre. Le type se plia en deux de douleur tandis que son arme, un .45 ACP, changeait subitement de propriétaire. D'un coup d'épaule, Bolan l'envoya valdinguer contre deux de ses comparses qui s'étaient un peu trop avancés, faisant perdre son équilibre au plus proche et provoquant un réflexe automatique du second. Celui-ci avait dégagé un revolver à canon court et le brandissait devant lui. Un coup partit dans la mauvaise direction, atteignant le projectile humain dont la grimace de douleur se figea définitivement.

Succédant à l'aboiement du revolver, un silence se fit dans le grand hall, suivi ensuite de cris de frayeur et de martellements de pas, tandis qu'une voix furieuse lançait à tue-tête :

— Flinguez-le ! Flingue c'te putain de mec ! Qu'est-ce que vous attendez, bandes d'abrutis ?

En trois bonds rapides, Bolan avait atteint une porte dans le mur,

l'ouvrit d'un coup d'épaule et se retrouva dans un bureau occupé par plusieurs employés qui sursautèrent à son arrivée brutale.

La pièce communiquait avec une salle toute en longueur qu'il traversa sous les regards étonnés et inquiets de deux femmes affairées devant des ordinateurs. Tout au fond, il franchit une nouvelle porte et s'aperçut que sa trajectoire se terminait dans un cul-de-sac. L'endroit où il venait d'aboutir était une pièce constellée de classeurs sur trois pans de mur et ne comportant qu'une fenêtre donnant sur le parking.

Des cris derrière lui firent comprendre à Bolan que la meute de chiens de sang le talonnait de très près. Il avait espéré un instant qu'il pourrait débarquer à Rome discrètement. Il avait joué, il avait perdu. Pas totalement, en tout cas. Ouvrant la fenêtre, il enjamba l'appui de béton, se laissa pendre à bout de bras une fraction de seconde avant de se laisser tomber sur l'asphalte, quatre mètres plus bas.

Amortissant sa chute par un demi-roulé-boulé, il se redressa et partit au pas de course le long de la façade pour retarder l'instant où il serait aperçu. Ce ne fut pas long. Des coups de feu claquèrent et plusieurs projectiles arrachèrent des plaques de goudron à quelques mètres de lui. Le tir était trop précipité, mais ses poursuivants allaient se reprendre très vite. Pour calmer temporairement leur ardeur, il s'arrêta une fraction de seconde et envoya trois balles en direction de la silhouette penchée par la fenêtre. Il eut la satisfaction de voir le type battre l'air de ses mains avant de s'effondrer en avant et s'écraser sur le sol en contrebas.

La seule possibilité qui s'offrait maintenant à l'Exécuteur était de traverser l'immense parking et de franchir la clôture d'enceinte. Après, il lui faudrait aviser.

Une sensation de brûlure dans l'épaule droite lui arracha une petite grimace alors que des détonations retentissaient derrière lui. Il venait d'être touché, heureusement sans gravité.

Devant lui, une cinquantaine de mètres plus loin, une petite équipe de techniciens faisaient le plein en kérosène d'un jet de transport, surveillant un tableau de contrôle sur une citerne mobile. D'autres appareils étaient alignés sur le parking et, plus loin encore, il y avait un petit hélicoptère dont les pales commençaient à tourner. C'était peut-être le salut pour l'Exécuteur.

Des coups de feu continuaient de se faire entendre sporadiquement de divers côtés, indiquant que plusieurs buteurs de la mafia avaient envahi l'aire de stationnement.

Les trois hommes près de la citerne de carburant se mirent subitement à courir pour se placer à l'abri tandis que Bolan sprintait vers l'hélicoptère, crochétant par à-coups pour dérégler le tir ennemi.

Dans sa course, et après qu'il eut entendu le staccato rageur d'une arme automatique, il fut poussé en avant par un souffle brûlant qui précéda de peu une sourde déflagration. À moins de cent mètres de lui, la citerne de carburant avait explosé, probablement atteinte par une balle tirée maladroitement. Le jet de transport commença à être la proie des flammes, menaçant à tout moment de donner lieu à une nouvelle explosion.

Là-bas, le pilote de l'hélicoptère se battait avec ses commandes pour maintenir l'appareil déséquilibré par l'onde de choc. C'était un Bell 47 G-2 quadriplace. Bolan força encore l'allure pour l'atteindre, conscient que le pilote allait décoller, et s'introduisit dans la cabine à côté de lui. Il lui montra le .45 et annonça :

— Allez-y, continuez la manœuvre.

— Mais..., bégaya le type ahuri. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Décollez tout de suite !

Les yeux exorbités, l'autre regardait alternativement l'arme placée sous son nez et le spectacle d'enfer qui s'amplifiait sur le parking, à travers la bulle du cockpit. Passant à bonne distance de l'avion en feu, des silhouettes couraient vers l'hélicoptère, brandissant des armes.

— C'est quoi, ce bordel ? s'écria le pilote.

Dans un petit éclatement, le plexiglas du cockpit s'orna d'un trou aux bords dentelés, lui arrachant un juron, et il poussa aussitôt la manette des gaz en même temps que le pas général du rotor. Le Bell s'arracha dans une secousse, se stabilisa ensuite à deux mètres du sol, puis entama une courte chandelle avant de se placer en palier.

En bas, une dizaine de malacarni s'étaient arrêtés de courir et dirigeaient un feu nourri sur le petit appareil.

— Éloignez-vous ! gronda Bolan en se penchant vers le pilote.

— Je n'ai pas encore tout mon régime-moteur ! répliqua le type angoissé. Je risque un décrochage.

— Vous risquez beaucoup plus en restant planté comme ça.

— Mais qui sont ces dingues ?

Dans la seconde qui suivit, Bolan eut l'impression de recevoir un coup de marteau contre son flanc gauche. Cette fois, c'était beaucoup plus sérieux. Serrant les dents pour résister à la douleur suffocante, il posa le canon du .45 contre le menton du pilote.

— Tire-nous de là en vitesse !

— O.K. ! J'ai compris ! fit l'autre en manœuvrant le Bell pour lui faire prendre aussitôt de la vitesse.

L'appareil renâcla un peu, puis plongea dans un piqué qui le fit passer à ras du sol en pleine accélération, prit ensuite de la distance en

franchissant les limites de l'aéroport.

Au bout d'un moment, le visage pâle, le gars cria pour se faire entendre malgré le gros ronflement du moteur :

— Et maintenant, où est-ce que vous voulez qu'on aille ?

— Continuez comme ça, grogna l'Exécuteur.

Il n'en était pas à son premier voyage en Italie et ce qu'il connaissait de la langue n'était pas très étendu, mais suffisant pour se faire comprendre.

Le petit hélicoptère volait à environ deux cents mètres au-dessus d'une forêt, en direction du nord, délaissant la cité romaine sur la droite et la mer Tyrrhénienne sur la gauche.

Bolan sortait d'un rendez-vous avec la mort. La confrontation avait été dure, il avait bien failli y rester. Il n'était pas pour autant tiré d'affaire. Il était salement blessé, le petit hélico qui l'emmenait était repéré et identifié ; les carabinieri ainsi que toute une armée de malacarni allaient bientôt grouiller dans la région. Et tous étaient bien sûr fermement décidés à lui mettre le grappin dessus ou à le transformer en passoire.

Tout ce qui comptait en ce moment pour l'Exécuteur, c'était de s'éloigner le plus vite possible. Ensuite, il réfléchirait au meilleur moyen de quitter définitivement la zone dangereuse. Un quitte ou double avec pour alternative une mortelle certitude.

À côté de lui, le pilote avait les yeux fixés sur le paysage qui défilait rapidement. Se sentant observé, il lui jeta un regard latéral et fit une petite grimace.

— Qui étaient ces types qui vous couraient après ? questionna-t-il.

— La mafia, répliqua Bolan lugubrement.

— Ah ! Je vois. Et vous, qui êtes-vous ?

— Mieux vaut pour vous que vous ne le sachiez pas.

— Je crois pourtant en avoir une petite idée. Ne seriez-vous pas cet Américain qui s'en prend à *Cosa Nostra* ?

— Surveillez votre machine et évitez ce genre de question.

— D'accord. N'ayez crainte, je ne vais pas jouer les idiots. Mais si vous voulez mon avis, vous n'avez pas beaucoup de chances d'échapper à ces gars-là. Ils sont partout. Malgré ce que les journaux et les politicards affirment, ils tiennent tout le pays.

Bolan le savait bien. L'Italie – et plus précisément la Sicile – avait été le berceau sinistre de *Cosa Nostra*. Il se disait que depuis qu'il avait mis les pieds sur l'aéroport de Rome, sa vie ne valait même plus une lire même dévaluée. Mais il n'avait pas l'intention de se laisser aller à des pensées défaitistes. Quand le moment serait venu, lorsqu'il

pousserait son dernier soupir, ce serait en crachant sa hargne, entraînant avec lui le plus possible de cannibales en enfer.

En attendant, il lui fallait jouer son va-tout.

CHAPITRE VI

— Posez-vous ici ! ordonna soudain Bolan au pilote.

Le terrain qu'il apercevait en dessous du Bell lui paraissait propice pour prendre le large, une succession de petits champs verdoyants. À trois reprises, il avait obligé le gars à changer d'axe afin de brouiller sa piste et, à présent, ils se trouvaient à une quarantaine de kilomètres de la cité romaine, en vue d'une petite chaîne de montagnes.

L'appareil atterrit doucement au milieu d'une prairie.

— Coupez tout, dit-il.

Dès que ce fut fait, il confisqua la clé de contact et ôta le fusible de la radio de bord qu'il mit dans sa poche. Le pilote grimaça :

— Vous n'avez vraiment pas confiance, hein ?

— Non. Mais ce n'est pas spécialement dirigé contre vous.

— On dirait que vous avez une sale blessure.

— Ça ira.

— Dites, je pourrais vous emmener un peu plus loin...

— Vous en avez assez fait, répliqua l'Exécuteur en lui plaçant dans la main un petit paquet de billets de cent dollars.

— Je ne veux pas de votre argent, reprenez-le.

— C'est pour payer les dégâts du cockpit. Quand les flics vous questionneront, racontez-leur ce qui s'est passé, dites que je vous ai menacé.

Il rangea le Colt .45 dans le holster sous son aisselle, ajouta en descendant de l'appareil :

— Merci pour la balade.

Deux cents mètres plus loin, il franchit une barrière de grillage, dut traverser encore un champ pour rejoindre une petite route qu'il avait aperçue avant l'atterrissage.

Une sensation de brûlure dans l'épaule le tenaillait, là où il avait été touché une première fois. Sa blessure à la poitrine, en revanche, ne le faisait pas souffrir et c'était mauvais signe. Elle avait saigné au début mais, curieusement, l'hémorragie avait cessé. Il avait seulement du mal à respirer, comme si un poids énorme lui comprimait le bas

des côtes. Il enfila son trench-coat qu'il boutonna soigneusement pour dissimuler les taches de sang. Ensuite, il commença à marcher le long de la chaussée, espérant qu'il rencontrerait un véhicule pour le prendre en charge.

Trois voitures passèrent sans s'arrêter malgré ses signes et ce ne fut que parvenu à un croisement de routes qu'une vieille camionnette stoppa à sa hauteur dans un grincement de freins. Le chauffeur était un homme au visage très ridé, peut-être un cultivateur.

— Où allez-vous ? demanda-t-il en examinant l'auto-stoppeur.

— À Tivoli, répondit Bolan qui avait lu un panneau indicateur un peu plus tôt.

C'était l'axe sur lequel se dirigeait le véhicule. Le type fit un signe de tête et déverrouilla la portière de gauche pour prendre son passager.

Un moment plus tard, il se racla la gorge et questionna d'un ton un peu méfiant :

— Vous venez de loin comme ça ?

— Ma voiture est tombée en panne sur un chemin de traverse.

— Ah !... Vous êtes anglais ?

Bolan ne le détrompa pas.

— Et vous faites du tourisme ?

— Oui.

— Vous avez déjà visité Rome ?

— Non, je m'y rendais.

L'habitable sentait la farine. Il y avait de gros sacs en toile à l'arrière.

— C'était pas vraiment la bonne direction, vous savez ?

— Je sais. J'ai voyagé toute la nuit et la matinée depuis la Suisse et je me suis égaré.

— Ouais, les routes ne sont pas toujours bien indiquées. Pour quelqu'un qu'est pas de la région...

Le type devenait un peu trop bavard. Bolan bâilla.

— Tout ce dont j'ai besoin, dit-il, c'est d'une chambre et d'un lit. J'irai voir un garagiste plus tard.

Il fit semblant de fermer les yeux jusqu'à ce que le tacot débouche dans la ville de Tivoli. Inspectant la rue dans laquelle ils roulaient, il déclara soudain :

— Arrêtez-moi ici, j'ai vu un hôtel qui devrait me convenir.

En fait, il avait aperçu une enseigne Hertz au-dessus d'une

boutique, ainsi qu'une pharmacie. Il descendit de la camionnette, remercia le conducteur et s'éloigna sur le trottoir tandis que le véhicule reprenait sa route dans un bruit de ferraille.

Sa première démarche fut pour la pharmacie. Rassemblant ses connaissances de la langue italienne, il acheta une boîte d'antibiotiques, une autre d'ultra-levure, une trousse de pharmacie et des comprimés de vitamine C.

Le vendeur, un vieil homme mal rasé, ne lui posa aucune question quant à l'utilisation qu'il voulait faire des médicaments, mais tiqua en prenant le billet vert que lui remit Bolan.

— Vous n'avez pas de lires ?

— Je n'ai pas eu le temps de passer par un bureau de change. Est-ce que ces vingt dollars sont suffisants ?

— Ça ira, fit le pharmacien en faisant prestement disparaître le billet. Ces médicaments sont pour vous ?

— Je fais de l'asthme chronique, grimaça Bolan.

— Vous devriez voir un médecin.

Il hocha la tête et quitta la boutique, s'efforçant de garder un visage impassible malgré la douleur qui se faisait de plus en plus cuisante au niveau de son épaule. Et, à présent, il commençait à ressentir de violents élancements dans le côté gauche de sa poitrine. Il ne voulait surtout pas aller chez un médecin qui n'eût pas manqué de comprendre aussitôt la nature de ses blessures. Sa visite à la pharmacie était déjà de trop. Mais, sans antibiotiques, c'était l'infection garantie.

Il se rendit ensuite à l'agence dont il avait aperçu l'enseigne en arrivant, utilisa une carte Hertz et un passeport établi au même nom d'emprunt pour se faire remettre les clés d'une petite Fiat Panda qu'il mit aussitôt en route, à la recherche d'une banque où il pût changer cent dollars contre de l'argent italien.

Dix minutes plus tard, après avoir acheté une bouteille d'eau minérale et un peu de nourriture, il arrêta la Fiat à la sortie de la ville, absorba une dose maximale d'antibiotiques ainsi que des gélules d'ultra-levure et de la vitamine C, fixa des compresses stériles sur ses plaies. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour l'instant.

Il mangea ensuite une demi-tablette de chocolat avec du pain, puis se lança dans la Via Tiburtina en direction de la capitale. Les mafiosi devaient penser qu'il s'était enfui le plus loin possible et dirigeaient probablement les recherches vers le nord. Bolan, lui, se trouvait à l'est. Aussi décida-t-il de redescendre le plus vite possible en direction du sud, vers Rome, afin d'envisager un départ discret et rapide.

Flâner dans les parages en attendant que tout se calme aurait constitué une dangereuse perte de temps. Ainsi que le lui avait affirmé le pilote de l'hélicoptère, la mafia était partout, jusque parmi les plus petits rouages humains. Bien plus qu'une maladie, c'était un état d'esprit que la majorité des gens normaux acceptait comme un fait inhérent à la société. Bien sûr, Bolan n'aurait pas prétendu que tous les Italiens appartenaient à la mafia, tant s'en fallait, mais le cancer avait une telle emprise sur le pays qu'il en faisait partie intégrante.

Même s'il n'avait pas été blessé, Bolan n'aurait rien eu à faire ici. Il était déjà venu à Rome par le passé et avait provoqué le chaos dans les rangs des cannibales. Mais les résultats obtenus n'avaient eu qu'un effet de courte durée. Il ne pouvait à lui seul délivrer l'Italie de la mafia. Il n'en avait ni la prétention, ni les moyens, d'autant plus qu'à présent ses blessures occasionnaient en lui une sensation de faiblesse grandissante.

Il lui fallait donc trouver un moyen rapide de s'éclipser, et ensuite une planque pour y soigner ses blessures. Il fallait aussi qu'il se procure une nouvelle arme ou des munitions pour le Colt .45 dont le chargeur ne contenait plus que cinq cartouches, pour le cas où il ferait une mauvaise rencontre. Pas question d'aller rôder dans des endroits louches en posant des questions au sujet d'un éventuel fournisseur d'armes au noir. La solution qui parut la plus logique à Bolan fut de se rendre dans une armurerie. Il en trouva une à la périphérie de Rome, dans une petite rue sombre, et n'eut pas besoin de menacer le commerçant avec son arme. Dès que ce dernier vit les deux billets de cent dollars posés sur le comptoir, il entreprit de satisfaire la demande laconique et troqua l'argent contre une boîte de cinquante cartouches de .45. L'affaire ne dura pas plus d'une minute.

De nouveau installé au volant de la Fiat, l'Exécuteur reprit la route. De ses précédents passages dans la région, il gardait un souvenir géographique qui lui permit de s'orienter assez facilement pour rejoindre Ciampino, une ville de moyenne importance près de laquelle il y avait un petit aéroport sans statut international, donc sans contrôle officiel.

Bolan immobilisa la voiture sur un parking en herbe et marcha jusqu'à un hangar abritant trois avions de tourisme. Avisant un mécanicien affairé sur le moteur d'un vieux Stampe, il lui demanda :

— Où puis-je trouver un pilote ou un responsable pour un transport ?

Le type lui répondit sans même le regarder :

— Ici, c'est un aéro-club, on ne fait pas de transport aérien.

— Même pour un bon paquet de fric ? rétorqua Bolan.

Le mécanicien se retourna et lui accorda une soudaine attention.

— Pour l'instant, il n'y a pas d'appareil disponible. Les deux que vous voyez là attendent une certification de vol et ce vieux trapanel ne pourra pas voler avant plusieurs jours, si j'arrive à lui trouver une magnéto. Pourquoi ne vous adressez-vous pas à une compagnie de transport ?

Bolan lui montra deux billets de cent dollars, lui en glissa un dans la poche de poitrine de sa combinaison.

— Le deuxième aussi est pour vous quand vous m'aurez trouvé un transport.

— Pour où ? fit l'autre, l'œil soudain brillant.

— Pour n'importe où sauf là où j'aurai un contrôle douanier. J'aurai avec moi quelque chose que je ne tiens pas trop à déclarer. Donc, pas de douane.

— C'est quoi ? De la came ?

— Négatif.

— Mais vous ne voulez pas passer par une compagnie régulière, hein ?

— Exactement. Possible ou non ?

— C'est délicat.

— Rendez-moi le billet, j'irai voir ailleurs.

— Attendez ! Quand voulez-vous partir ?

— Le plus tôt possible.

Il tira encore un billet d'une poche de son imperméable, le garda à la main avec l'autre.

Le mécano se gratta la tête d'un doigt noir de cambouis. Il fit un sourire de connivence.

— Eh bien, l'ennui, c'est qu'en ce moment, il n'y a personne ici qui peut vous rendre ce service, mais j'ai entendu dire qu'il y a une combine avec la Corse.

— J'ai dit que je ne veux pas de douane.

— Il n'y en aura pas. La Corse est un département français, elle fait partie de la communauté européenne.

— O.K. Vous m'arrangez ça ?

— Attendez, je vais voir.

Bolan le suivit tandis qu'il se dirigeait vers un téléphone au fond du hangar et prêta l'oreille au dialogue dont il ne comprit qu'une partie, tout en examinant le terrain d'aviation. Il n'y avait pas foule, mais c'était un jour de semaine et les aéro-clubs fonctionnent surtout

durant le week-end. En tout cas, le coin paraissait tranquille.

— Ça marche, déclara le type en se retournant. Un avion sera là dans deux heures. Il vous amènera à Bastia et éventuellement où vous voudrez ensuite. Ça vous coûtera cinq cents dollars. Ça vous va ?

Il louchait sur les deux billets.

— O.K., dit l'Exécuteur, ne lui en mettant qu'un dans la main.

Il ajouta :

— Le dernier avant mon départ.

— C'est correct, fit l'autre. Dites, si vous avez encore d'autres voyages comme ça à faire, j'suis à votre disposition. Heu... Faudra être discret, c'est pas très légal, vous savez.

Bolan lui adressa un clin d'œil avant de se retirer. Il consulta sa montre. Il était près de 16 heures. Si tout se passait bien, l'avion allait se pointer avant 18 heures. Ça lui paraissait presque trop beau.

CHAPITRE VII

Aldo Ghiberti vociférait dans son téléphone portable :

— Qu'est-ce que tu crois, Ernie ? Tu t'imagines peut-être que je me branle les couilles ! Bien sûr qu'on va arranger le coup !

Il était 8 heures du matin. Le *capo* était dans son lit, de très mauvais poil pour avoir déjà été réveillé une heure plus tôt par un appel en provenance d'Italie, lui signalant que Bolan avait effectivement débarqué à Rome. Ce fumier avait malheureusement déjoué l'embuscade tendue par les *amici* italiens et s'était enfui à bord d'un hélicoptère qui avait paru l'attendre à l'aéroport. Il y avait vraiment de quoi être rempli de joie !

Et maintenant, c'était Ernesto Crazzi, une autre huile de New York, qui venait avec un sacré culot lui demander des comptes. Comme si lui, Aldo, était le seul responsable du ratage qui s'était produit la veille.

— Ouais, quelqu'un est parti là-bas, répliqua-t-il à la suite d'une question insidieuse. T'inquiète pas, j'ai aussi fait le nécessaire au sujet de qui tu sais sur place. Écoute, Ernie, arrête un peu de te cailler les sangs comme ça, tu devrais plutôt te reposer confortablement chez toi avec quelques putes en attendant la bonne nouvelle. Maintenant, faut que je raccroche, je dois appeler des gens.

Il coupa la communication et cracha avec une moue écœurée :

— Quel connard !

Puis il pianota rageusement un numéro international pour joindre Gino Buscetta à Rome. Là-bas il devait être 2 ou 3 heures de l'après-midi, Aldo ne savait pas exactement quel était le décalage horaire.

— C'est moi, s'annonça-t-il d'un ton lugubre. Où t'en es, Gino ?

Gino Buscetta était une huile italienne ; pas vraiment un *capo*, il n'en avait pas le titre, mais le Milieu de Rome le considérait comme très puissant.

— J'ai lancé un maximum de gars dans la nature, Aldo, tout le monde le cherche. La région entière est sous surveillance.

— Mais tu n'as rien de nouveau à m'apprendre ?

— C'est encore trop tôt. Tout s'est passé tellement vite... Mais on

s'est renseigné auprès d'un de nos contacts chez les flics. D'après ce que le pilote de l'hélico leur a déclaré, ce putain de mec serait assez sérieusement blessé, il ne pourra pas aller bien loin sans qu'on le repère.

— Merde ! Tes gars auraient pu se montrer plus efficaces à l'aéroport. Tout le monde sait à quel point ce salaud est dangereux.

— Je te rappelle que ça a merdé aussi de ton côté, Aldo.

— Ouais, mais je t'avais prévenu.

— Hé ! Commence pas comme ça, je sais bien ce qui s'est passé chez toi !

— Ça va, ça va. Au sujet de ce mec, le pilote... Tu as fait quelque chose pour qu'on s'occupe de lui ?

— Je t'ai dit qu'il est encore trop tôt. Pour l'instant, la flicaille le questionne. Dès qu'ils auront fini avec lui, on lui mettra la main dessus et il faudra bien qu'il nous raconte ce qui s'est passé.

— Tout à l'heure, tu m'as laissé comprendre qu'il attendait le grand salopard.

— C'est ce qu'on pourrait croire, mais on n'est pas certain.

— C'est quand même bizarre qu'il se soit trouvé là, prêt à décoller au bon moment, hein ?

— Je sais pas trop. Il s'est passé tellement de choses bizarres depuis le moment où l'ordure a foutu ses sales pieds ici. Mais te casse pas la tête, on va s'occuper comme il faut du pilote. Dis-toi aussi qu'un mec qu'a pris au moins deux pruneaux dans la brioche peut pas cavalier très vite. En plus, il est pas chez lui, il pourra pas s'y retrouver.

— Je te rappelle quand même qu'il est déjà venu chez toi, comme tu dis, et qu'il y a planté un putain de bordel. Ne te fais pas d'idées, il sait vachement se démerder. Bon, faut aussi que je te dise, je t'ai envoyé quelqu'un.

— Quoi ?

— Un type qui connaît bien ce genre d'opération et qui pourra prendre les choses en main.

— Je n'ai besoin de personne ici. Est-ce que tu voudrais m'imposer...

— Attends ! Il ne s'agit pas de t'imposer quoi que ce soit, Gino. Ce type est un spécialiste, un ancien troupion qu'est particulièrement adapté pour ce cas de figure, si tu vois ce que je veux dire. Considère que c'est une contribution de ma part pour les recherches.

— Y a pas intérêt à ce qu'il joue au guignol avec mes équipes !

— T'inquiète pas, c'est pas le genre à faire des embêtements. Je lui ai donné ton numéro de téléphone, il aura un mot pour que tu saches qui il est.

— Ouais, ouais, grogna Gino Buscetta. Quand doit-il arriver, ce superchampion ?

— Il prend le premier avion pour chez toi avec escale à Paris, il n'y a pas de vol direct ce matin. Compte une dizaine d'heures.

— Et qu'est-ce que c'est, ce mot qu'il devra me dire ?

— Switcher.

— Combien de gus avec lui ?

— Six.

— C'est avec six gaziers qu'il envisage de retrouver le bâtard ?

— C'est pas tout à fait ça, rétorqua Ghiberti sur un ton mielleux. Tes hommes repèrent le gibier et ensuite Switcher s'occupe de lui.

— Tiens donc ! ricana le gros mafioso de Rome. Et comment vois-tu le partage de la prime ?

— Fifty-fifty. Tu connais le montant.

— Ouais, mais je voudrais te l'entendre dire.

— Un demi-million.

— De chez toi ?

— Bien sûr.

— Ça ne marche pas. Moi, j'ai entendu parler d'un million de dollars. Ça remonte déjà à cinq, six mois. Ne me dis pas que la somme a diminué.

— Bon Dieu ! Je ne prends rien sur ce coup. Tu sais bien comment ça se passe. Le Conseil prélève toujours cinquante pour cent sur toutes les affaires. Tu le sais bien, merde ! Rien n'est changé. Tout le monde se cotise pour mettre à la masse, mais ensuite il y a un impôt à déduire.

— J'en ai rien à foutre. Je veux la brique ou je ne marche pas.

Ghiberti fit entendre un petit bruit de bouche agacé :

— Alors, les autres ici décideront de te laisser la Grande Pute sur les bras. Tu auras à t'en démerder et tu seras responsable si nos affaires communes en subissent le contrecoup. C'est ça que tu veux ?

— C'est du chantage.

— Non, c'est le business. Moi, j'y peux rien, je ne décide pas. Maintenant, tu peux toujours appeler les autres et pousser un grand coup de gueule si ça te chante.

Ghiberti savait que Buscetta n'en ferait rien. Il n'allait pas risquer

de compromettre toutes les affaires courantes et s'aliéner les bonnes dispositions des pontes de la *Commissione*.

— Bon, on verra ça en final, fit le mafioso de Rome, évitant d'envenimer la discussion.

J'attends ton Switcher. Tu as quelque chose d'autre à me dire, Aldo ?

— Pour l'instant, je voudrais surtout te dire qu'on pense beaucoup de bien de toi, Gino.

— Vraiment ? grinça Buscetta.

— Bien sûr. On te fait confiance. On espère aussi que le problème chez toi ne restera pas sans solution.

Ghiberti coupa la communication en faisant une grimace exaspérée. Tout allait mal, vraiment très mal, depuis qu'ils s'étaient mis en tête – lui-même ainsi que trois autres *capi* de Manhattan – de tendre à piège à cette pourriture de Bolan, craignant qu'il vienne semer sa merde dans la grosse affaire en cours.

Leur crainte, d'ailleurs, n'était pas irraisonnée. Depuis une semaine, l'Exécuteur avait fouillé en douce dans leurs poubelles, il les avait espionnés en espérant ensuite pouvoir mettre leur business en l'air dans un joyeux feu d'artifice.

Heureusement, pensait Ghiberti, quelqu'un avait donné l'alerte. Le grand salaud, c'était certain, avait un contact chez les Fédés, bien que personne dans le Milieu n'ait jamais réussi à savoir qui. Aldo, lui aussi, possédait un contact secret, un *amico* du FBI qui avait entendu des bruits à ce sujet.

Mais le collet ne s'était pas resserré comme prévu sur la gorge de cette sale pute. Il avait flairé la chausse-trape et taillait maintenant la route en Italie, saignant comme un porc et la queue entre les pattes.

Le *capo* lâcha un juron entre ses dents. Il se demandait si vraiment Bolan avait la queue entre les pattes. Blessé, il l'était sans doute, mais ça ne voulait pas dire qu'il se laisserait coincer facilement. Ce mec était dur et mauvais comme la gale. Il fallait souhaiter que ceux de Rome retrouvent vite sa trace pourrie et qu'on règle définitivement son compte.

Bolan n'était pas superman, bon Dieu de merde ! Il avait pris du plomb dans la carcasse, il pissait sans aucun doute le sang comme n'importe qui.

Et s'il pouvait saigner, il pouvait aussi crever.

CHAPITRE VIII

Le petit avion était arrivé avec quelques minutes d'avance sur l'heure indiquée. C'était un Cessna 172, une brouette de l'air comme disait Jack Grimaldi, le pilote ami de l'Exécuteur.

— Le transport est payable d'avance, lui avait annoncé carrément la fille qui tenait le manche. Cinq cents dollars comme convenu.

Elle était vêtue d'un jean serré et d'une chemisette, portait des chaussures à talons plats. Brune avec des cheveux mi-longs, elle aurait pu être jolie sans l'air de fade suffisance qui l'imprégnait tout entière. En fait, la caractéristique qui lui convenait le mieux était la cupidité.

Bolan l'avait ressenti immédiatement, avant même qu'elle lui réclame le prix du transport avec un regard où se reflétait une avidité arrogante.

— Vous n'avez pas de bagages ? lui avait-elle demandé en empochant la liasse de billets.

Il avait répondu par un geste laconique vers son petit sac de voyage.

Bolan avait pris place sur le siège du copilote, à côté de la fille qui venait de faire décoller le Cessna. À présent, ils volaient à quatre mille cinq cents pieds au-dessus de la Méditerranée, dans un ciel tranquille. Au bout d'un moment, elle se tourna vers lui en questionnant :

— Anglais ou américain ?

— Anglais, mentit Bolan.

— Vous avez l'intention d'aller ensuite plus loin que la Corse ?

— Je ne sais pas encore, éluda-t-il. Tout dépendra d'un rendez-vous.

— De toute façon, je dois poser cet avion à Bastia pour refaire de l'essence et aussi pour éviter les problèmes. Faut faire gaffe. Si on a un contrôle, il faudra dire que nous sommes amis.

— On m'a certifié qu'il n'y a plus de contrôle depuis les accords européens.

— Oui, il n'y a plus de douane, mais les douaniers et les agents du fisc peuvent nous contrôler à tout moment, même en dehors des aéroports. Il suffirait que quelqu'un nous dénonce.

Elle semblait particulièrement volubile sur ce chapitre.

— Au cas où ça arriverait, ne dites surtout pas que vous m'avez payée.

— Pourquoi ?

— On aurait des ennuis tous les deux. Normalement, j'ai pas le droit de faire du transport de passagers. Je ne suis pas encore pilote professionnelle.

L'Exécuteur s'en fichait, ce n'était pas son problème. Il souhaita simplement que la filière dans laquelle il s'était glissé n'allait pas le mettre en danger à l'atterrissage.

— La combine marche bien ? s'enquit-il négligemment.

— Pas mal, oui.

— Vous ne craignez pas qu'un de vos passagers transporte une saloperie ? De la came, par exemple.

Elle haussa les épaules.

— Ça, c'est pas mon affaire. Pourvu que ça me permette de faire des heures de vol et qu'en plus ça me rapporte du fric...

— Oui, je vois.

D'évidence, elle n'était pas regardante sur la nature de ses passagers et de leurs bagages. Il lui faudrait se tenir sur ses gardes lorsqu'il arriverait à destination. En attendant, il se relaxa. À Ciampino, il avait également fait l'emplette d'un médicament antalgique et, pour le moment, il ne ressentait plus qu'une douleur sourde et atténuée. Mais il fallait qu'il puisse rapidement soigner ses blessures, sous peine d'infection.

À part l'Italie, la côte française était la plus proche et il était tentant de s'y rendre tout de suite après l'escale en Corse.

— Combien de temps de vol, de Bastia à Nice ? demanda-t-il à son pilote.

— Environ une heure et demie, peut-être un peu moins s'il n'y a pas de vent contraire. Vous voulez que je vous emmène là-bas ?

— Peut-être, à condition que nous repartions aussitôt après avoir refait de l'essence.

Elle consulta sa montre, eut un petit rire obséquieux.

— Dans ce cas, en plus du prix du trajet, il faudra me régler mes frais de séjour sur place. Il fera nuit pour le retour, vous comprenez. Je n'ai pas ma qualification IFR et je serai forcée de coucher là-bas.

Bolan soupira :

— En fait, qu'avez-vous comme brevet ?

— La licence TT.

Il retint une grimace, espérant qu'elle saurait au moins trouver le terrain de destination. Heureusement qu'à n'importe quel moment il était capable de prendre les commandes du petit appareil si un quelconque danger se faisait sentir.

Finalement, tout se passa bien jusqu'au touché des roues sur la longue piste de Bastia-Poretta. Le Cessna roula ensuite sur le taxiway, gagna l'aire de parking et s'arrêta devant l'un des hangars accolés en enfilade. Cynos Aviation-École de pilotage, indiquait un grand panneau bleu.

À travers la verrière du Cessna, la fille scrutait les alentours comme si elle craignait que quelqu'un s'aperçoive qu'elle avait un passager à bord. Bolan lui aussi observait la large étendue bitumée qui s'étendait jusqu'à la tour de contrôle, mais il ne décela rien d'inquiétant. L'activité de l'aéroport se résumait pour l'instant à une morne platitude.

— Bon, qu'avez-vous décidé ? questionna-t-elle un peu nerveusement.

Bolan serra les dents et retint sa respiration. La douleur dans sa poitrine venait de se réveiller brutalement.

— Ça ne va pas ?

— Ça va très bien, grinça-t-il.

— Il faut que vous me disiez maintenant ce que vous voulez faire. La nuit tombera dans un peu plus d'une heure et demie.

— Je reste. Laissez-moi un numéro de téléphone où je pourrais éventuellement vous joindre.

Elle sortit d'un vide-poches un bout de papier sur lequel elle griffonna quelques chiffres ainsi qu'un prénom et le lui tendit.

— Si vous voulez, je vous emmène en voiture à un hôtel, proposa-t-elle.

— Merci, non.

Bolan mit pied à terre tandis qu'un homme d'allure jeune sortait du hangar.

— Qui est-ce ? questionna-t-il sur la défensive.

— Un copain. Il vient me donner un coup de main pour rentrer l'avion.

L'Exécuteur ne tenait pas à se montrer à trop de monde. Il pensait que les *amici* pouvaient étendre leurs recherches jusque-là ; aussi s'éloigna-t-il assez vite, se dirigeant vers un autre hangar dont les portes coulissantes étaient grandes ouvertes. Il lui fallait quitter les limites de l'aéroport le plus discrètement possible. Trois avions de tourisme étaient garés là et un type maigre en combinaison de travail

s'affairait à ranger des outils sur un établi. Il ne vit personne d'autre.

Une porte vitrée donnait sur une assez grande pièce qui pouvait être un hall d'accueil ou un club-house. D'après ce qu'il en apercevait, l'endroit était désert. Bolan marcha dans cette direction, observant le mécanicien du coin de l'œil. Mais celui-ci ne lui jeta même pas un regard.

Sa blessure lui faisait très mal. Il eut un violent élancement dans la poitrine et sa vue se troubla soudain. L'antalgique qu'il avait absorbé à Ciampino n'avait plus d'effet.

Il atteignit la porte vitrée, trébucha sur une marche et tendit la main vers le battant qu'il ouvrit avec difficulté. Depuis quelques secondes, ses jambes chancelaient et ne le soutenaient qu'avec difficulté. Un brouillard surnois envahissait son esprit. Marquant une pause, il se força à respirer calmement pour tenter d'endiguer l'étourdissement qui s'emparait de lui. Il ne fallait pas qu'il s'évanouisse. Quelqu'un pouvait survenir et l'apercevoir dans une situation qui n'eût pas manqué d'éveiller bien plus que des soupçons. Il ne voulait surtout pas avoir affaire à la police française.

Quelques pas encore l'amènèrent au centre d'une salle claire où il y avait un bar, quelques tables basses et des fauteuils. De grandes baies vitrées donnaient sur un parking étroit où stationnaient deux voitures, en bordure d'une petite route goudronnée.

Bolan dut s'arrêter une nouvelle fois, la tête bourdonnante, la poitrine en feu. Il voulut s'appuyer d'une main sur un tabouret de bar en métal, mais son geste fut maladroit et le tabouret se renversa bruyamment. Brusquement, ses jambes cédèrent en même temps que le sol carrelé montait à sa rencontre.

Il eut encore quelques perceptions confuses, une porte qui s'ouvrait au fond de la salle, un bruit de pas précipités et une voix féminine qui se faisait entendre, ponctuée d'une exclamation.

— Oh ! Mais il est blessé.

— Ouais. Bon Dieu, il pisse le sang ! répliqua une voix d'homme, tandis que l'Exécuteur se sentait plonger dans les ténèbres.

CHAPITRE IX

Aldo Ghiberti était mollement avachi sur la banquette arrière de sa grosse Lincoln Continental, mais son regard avait une expression de cruelle dureté.

— Et le mec de l'hélico ? questionna-t-il dans son téléphone portable.

Depuis Rome, la voix de Buscetta lui parvenait dans l'oreille aussi clairement que s'il avait été à quelques mètres. Les satellites, les conneries techniques, ça avait quand même du bon.

— Le pilote ? On fait le nécessaire, ça ne devrait plus traîner. Mais on n'a toujours aucune nouvelle de ton envoyé.

— Tu en auras bientôt, Gino. En attendant, as-tu pensé à faire surveiller les autres aéroports ? Je crois qu'il y en a deux autres dans ton coin.

— Quatre autres, tu veux dire. À Monterotondo, Urbe, Ciampino et Pratica di Mare, sans compter celui de Cisterna, plus bas. Évidemment que je m'en suis occupé, plusieurs équipes sont sur place et se renseignent.

— Tu vois pas que notre renard se soit déjà envolé depuis l'un de ces terrains ?

— Parle pas de malheur ! Ça me paraît pratiquement impossible dans l'état où il est.

— Avec ce gus, faut s'attendre à tout. Tiens-moi au courant, hein ?

— C'te question ! Bien sûr.

Le *capo* reposa l'appareil sur la banquette puis ouvrit la vitre de séparation de la limousine.

— Magne-toi, Eddy, lança-t-il à son chauffeur. T'as dix minutes pour arriver là-bas.

Là-bas, c'était dans Rockefeller Center, au dix-septième étage d'un building qui appartenait en sous-main à la mafia. Trois autres *capi* y attendaient Aldo, réunis en une sorte de conseil pour délibérer sur le problème à l'ordre du jour. Il lui faudrait rendre des comptes au sujet de la chasse à courre qui se poursuivait en Italie et promettre des résultats sans trop s'engager non plus. Leur rappeler également que c'était eux qui avaient insisté pour monter la chausse-trape foireuse.

Bolan avait marché longtemps dans un cloaque puant où chaque pas représentait un effort inouï, poursuivi par d'énormes chiens aux gueules béantes. Il avait ensuite été fait prisonnier, on l'avait attaché sur une table par les poignets et les chevilles, et des ombres s'étaient livrées sur son corps à toutes sortes de supplices, taillant dans sa chair à l'aide de scalpels, tranchant des organes qu'on exhibait ensuite devant ses yeux.

Trois fois il s'était réveillé, échappant pour quelques instants à ses cauchemars. Mais il s'était senti faible, incapable d'un véritable effort de volonté, et le délire l'avait repris.

À présent, il venait de se réveiller une nouvelle fois, ses yeux fixant un plafond lambrissé. Ses pensées avaient peine à s'éclaircir et il éprouvait une sensation d'apathie générale, comme s'il avait été drogué. Puis il se souvint subitement. Ses idées se cristallisèrent alors, des images rapides défilèrent dans son esprit. Le trajet en avion au-dessus de la Méditerranée, son arrivée sur l'aéroport, l'incontrôlable douleur dans sa poitrine, qui l'avait finalement terrassé.

Était-il tombé entre les mains des *amici* ? Bon Dieu ! depuis combien de temps était-il inconscient ? On l'avait couché dans un lit confortable, recouvert de draps bleus. Tournant lentement la tête, il s'aperçut qu'il était dans une chambre aux murs clairs, garnie d'une commode et d'une table sur laquelle il y avait des flacons colorés ainsi qu'un vase contenant des fleurs fraîches. Il faisait jour. Un rayon de soleil filtrait à travers les rideaux d'une fenêtre.

Mais que faisait-il ici ? Repoussant les draps, il s'examina. Quelqu'un l'avait soigné. Sa poitrine était à moitié recouverte par un bandage et l'on avait fixé sur son épaule gauche un gros carré de gaze à l'aide d'adhésif médical. À part ça, il était à poil !

Il nota que quelqu'un avait déposé le Colt. 45 sur une chaise, ainsi que divers objets qu'avaient contenu ses poches et son sac, dont la boîte de munitions, la pochette en plastique renfermant plusieurs passeports et une liasse de billets. C'était plutôt rassurant.

Bolan se sentait groggy, mais ne souffrait plus de ses blessures. La dernière fois qu'il avait refait surface, il lui avait semblé voir une silhouette penchée sur lui et entendre confusément une voix lui prodiguant des mots rassurants. Est-ce que ça aussi il l'avait rêvé ? En tout cas, ça n'avait rien d'un cauchemar.

Il sentit une odeur de café chaud et il y eut un bruit de pas, des talons claquant sur le carrelage, puis une jeune femme fit son apparition. Elle devait avoir une trentaine d'années.

Son visage encadré par des cheveux bruns, presque noirs, reflétait l'inquiétude et la préoccupation lorsqu'elle franchit la porte, puis s'éclaira d'un sourire en voyant son hôte éveillé.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle d'un ton badin, en français.

— En pleine forme, répliqua-t-il, lui rendant son sourire tout en essayant de comprendre la situation.

Il rassembla ses connaissances du français :

— La question va sans doute vous paraître stupide, mais où suis-je ?

— Chez moi.

— Mais encore ?

— Dans ma maison.

Elle était relativement grande, très bien proportionnée, et le peu que Bolan apercevait de ses jambes lui paraissait ravissant. Ses yeux vert clair, candides, le fixaient avec bienveillance.

— C'est-à-dire ?

S'apercevant qu'il avait quelques difficultés avec la langue française, elle poursuivit en anglais, avec un accent qui dénotait un manque d'entraînement :

— Près d'un village de la Casinca, dans un hameau.

Ça ne signifiait rien pour Bolan. Le voyant froncer un peu les sourcils, elle ajouta :

— C'est suffisamment loin de l'aéroport pour que vous n'ayez rien à craindre. Personne d'autre que moi ne sait où vous vous trouvez.

— Vous pensez que je devrais avoir quelque chose à craindre ? grimaça-t-il.

Elle haussa doucement les épaules.

— Vous ne vous êtes pas mis dans cet état accidentellement, je sais reconnaître des blessures par balles. De plus, vous n'avez pas pris une ligne régulière. Vous êtes passé par une filière parallèle, pour ne pas dire plus, et vous n'aviez pas l'intention de sortir par l'aérogare comme tous les passagers ordinaires. Il est clair que vous ne teniez pas à ce que certaines personnes vous trouvent. Des gens qui en avaient sûrement après vous.

— C'est un bon raisonnement.

— La déduction n'était pas bien difficile, rétorqua-t-elle.

— Depuis combien de temps suis-je dans ce lit ?

— Depuis que je vous y ai amené, hier soir. Vous avez dormi d'un sommeil plutôt agité, avec une fièvre de cheval. Pour répondre à votre

question, cela fait près d'une douzaine d'heures. Ne bougez pas, je vais vous chercher un peu de café.

Bolan la regarda s'éloigner tout en réfléchissant qu'il avait eu une sacrée chance. Si cette fille avait alerté la police, la mafia n'aurait eu aucune peine ensuite pour le retrouver.

Elle revint avec une tasse de café fumant à la main et s'assit sur le bord du lit, lui tendant la tasse.

— Vous sentez-vous en état de la tenir sans la renverser ?

Il se servit de sa main gauche, goûta le café du bout des lèvres.

— J'ai mis un seul sucre, ça ira ?

— Pourquoi faites-vous ça ? Je veux dire, pourquoi m'avez-vous planqué chez vous ?

— Peut-être parce que je suis une stupide romantique et que je trouve la situation excitante.

Elle eut un petit rire, redevint aussitôt sérieuse.

— Bon, ce n'est pas exactement ça. Au fait, je m'appelle Laura. Laura Bernardini.

— Enchanté, Laura. Et merci pour tout. Où sont mes vêtements ?

— Dans la buanderie, en train de sécher. Je les ai détachés comme j'ai pu, mais ce n'est pas miraculeux. La parka et la chemise sont bonnes à jeter.

— Voulez-vous aller me les chercher ?

— Pour en faire quoi, des guirlandes pleines de trous ?

— Écoutez, Laura, je vous suis plus que reconnaissant de ce que vous avez fait, mais je ne peux pas rester ici.

Joignant le geste à la parole, il enroula le drap autour de sa taille, se redressa pour poser les pieds par terre. Il poussa aussitôt un grognement. Une douleur sourde s'était irradiée dans ses côtes et sa tête bourdonnait.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ? dit-il d'une voix incertaine.

— Je vous ai seulement soigné.

— Vous êtes médecin ?

— Non, mais j'ai été infirmière. Je me débrouille assez bien. Je vous ai fait une piqûre antibiotique et une autre calmante. Les gélules et les cachets que j'ai trouvés dans une de vos poches ne sont que des palliatifs inefficaces.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver.

— En tout cas, vous aviez un sacré début d'infection et une fièvre de cheval. La blessure de votre épaule n'a rien de vraiment grave.

L'autre est beaucoup plus inquiétante. Le projectile a touché une côte dans le bas de la poitrine avant de ressortir, apparemment sans toucher d'organe. Mais il y a certainement des nerfs et de petits vaisseaux arrachés. La conclusion de tout ça, c'est que vous n'êtes pas du tout en état de vous tenir debout et encore moins de sortir.

Il lui jeta un regard désolé.

— Vous n'avez aucune idée de ce que je suis, ni de ce que je représente comme danger pour vous. Il faut que je me casse d'ici.

— Oh si ! J'en ai une idée précise. Je sais exactement qui vous êtes, Mack Bolan. Le mieux que vous puissiez faire, c'est de vous tenir tranquille ici quelque temps. La radio n'arrête pas de parler de vous depuis ce matin.

Il eut une crispation involontaire de la mâchoire. En fait de se tenir tranquille, il avait tout à craindre. Immanquablement, les cannibales allaient finir par renifler son odeur et la tenaille se resserrerait sur lui jusqu'à le broyer.

CHAPITRE X

— Et que dit la radio à mon sujet ? s'enquit-il, guettant une réaction dans les beaux yeux verts.

— Que vous avez déclenché une bataille rangée sur l'aéroport de Rome où il y a eu des morts et de gros dégâts. Ici, la nouvelle n'a fait l'objet que de quelques flashes locaux, mais les chaînes de radio et de télévision italiennes diffusent toutes les heures des informations sur cet événement. On les capte assez bien en Corse, à condition de se trouver du bon côté.

L'Exécuteur se demanda de quelle façon les journalistes italiens avaient pu apprendre qu'il s'agissait de lui. La mafia n'avait aucun intérêt à faire ce genre de publicité. Sans doute y avait-il eu une indiscretion au niveau d'un indicateur des *amici* pour qui tout fric est bon à prendre.

O.K., apparemment, on ne savait pas encore qu'il avait quitté l'Italie. Un détail, pourtant, le préoccupait. Il s'en ouvrit à Laura Bernardini :

— Avant de tomber dans les vaps, à l'aéroport, j'ai entendu la voix d'un type.

— Oui, c'était Roger, le mécanicien de l'aéro-club, il était dans le hangar quand j'ai entendu le tabouret se renverser, et il est venu voir ce qui se passait. Il m'a aidée à vous placer dans ma voiture. Je lui ai dit ensuite que je vous emmenais à l'hôpital. Mais il ne s'occupe que de son travail, c'est un célibataire un peu coincé. Il n'y a pas d'indiscretion à craindre de sa part.

Bolan n'en était pas si sûr. Personne n'était parfaitement fiable et, dans la situation où il se trouvait, le moindre bavardage pouvait donner lieu au pire. Il voulut en savoir un peu plus sur les activités de son hôtesse :

— Vous m'avez dit avoir été infirmière. Et maintenant, que faites-vous ?

— Je m'occupe à droite et à gauche. J'ai aussi une formation de comptable. J'ai un statut de travailleur indépendant.

— Vous bossez pour le plus offrant ?

— Non. Je bosse là où on a besoin de moi.

— Si j'ai bien compris, vous m'avez amené ici depuis l'aéroport. Vous avez fait ça toute seule ? Il a fallu me trimballer de votre voiture jusqu'à cette chambre.

— C'est bien ce que j'ai fait. Je suis beaucoup plus costaud que je n'y parais et vous n'étiez pas complètement inconscient. Vous m'avez un peu aidée.

Il n'en avait aucun souvenir.

— Avant que vous entendiez ces flashes à la radio, hier soir, insista-t-il, vous ne pouviez pas savoir qui je suis.

— Je l'avais compris. J'ai lu des articles de presse sur vous, j'ai vu des dessins de votre visage. J'avoue qu'ils ne sont guère ressemblants. Vous êtes beaucoup plus impressionnant quand on vous voit de près, même avec vos gros pansements.

Elle eut un petit rire bref, s'efforçant de soutenir son regard.

— Vous savez, la Corse n'est pas un coin perdu et ignorant de tout ce qui se passe ailleurs. C'est aussi un département français, même si vous ne connaissez de notre île que le nom de Napoléon Bonaparte. Les Américains s'imaginent que beaucoup de régions françaises ne sont pas encore desservies par l'électricité. C'est risible. Moi, je suis allée plusieurs fois aux U.S.A., et j'ai été plutôt étonnée de voir que la grande Amérique utilise encore le courant 110 volts sur tout son territoire. Avouez que pour un pays qui se dit la plus grande puissance du monde, c'est assez surprenant. Et, pour en revenir à la Corse, nous n'avons pas que le bon vin et les châtaignes.

Bolan se pencha pour attraper un paquet de cigarettes froissé, sur la chaise, y parvint au prix d'un petit étourdissement.

— Vous ne devriez pas fumer. Dans votre état...

— Ne vous en faites pas pour mon état, ça va de mieux en mieux. Grâce à vous.

— Comme vous voudrez.

Elle tira un briquet d'un coffret et lui donna du feu. Promenant un regard dans la chambre, il regarda les flacons posés sur la table, le bouquet de fleurs et les objets alentour.

— C'est votre chambre, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Où avez-vous dormi ?

— Ma maison n'est pas très grande, mais j'ai un grand canapé convertible, dans le living. J'ai dormi un peu. J'ai aussi vérifié de temps en temps que tout allait bien pour vous.

— Une raison supplémentaire pour que je débarrasse le plancher.

— Vous êtes ingrat.

— Non. Seulement, je ne veux pas vous faire courir de risques.

Il fuma la moitié de la cigarette et termina le café tout en discutant de choses et d'autres avec la fille. Puis il désigna la chaise :

— Passez-moi ce papier, voulez-vous ?

C'était la petite feuille sur laquelle le pilote du Cessna avait écrit un prénom et un numéro de téléphone. Elle le lui tendit en questionnant :

— C'est elle qui vous a amené ici ?

— Oui. Vous la connaissez ?

— Bien sûr. Elle s'appelle Cathy Pereira. Elle s'est mis dans la tête de passer sa licence de pilote professionnel, et, pour y parvenir, elle est prête à tout. Même à se coller dans les gros ennuis. Et elle n'est pas la seule. Ils sont une demi-douzaine à alimenter ce petit trafic illicite.

— Pourquoi illicite ?

— Il s'agit d'une école de pilotage, pas d'une société de transport. Leurs statuts leur interdisent de faire du transport public. Oh ! Leur petite magouille n'est pas bien méchante, je dirais même qu'elle est simplement mesquine. Tout le monde le sait plus ou moins sur l'aéroport, mais personne ne fait quoi que ce soit pour les en empêcher. Alors ils font tourner à tout-va la machine à faire des heures de vol et du fric, et se pavanent ouvertement. L'ennui, c'est qu'en cas d'accident, les passagers ne seraient pas couverts par les assurances. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est l'absence totale de contrôle douanier. À travers ce système clandestin, n'importe qui peut transporter n'importe quoi, des armes, de la drogue et que sais-je, encore...

— Des types comme moi ? sourit-il.

Les joues de Laura se colorèrent.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Enfin, oui, ils peuvent très bien transporter à leur insu des trafiquants ou des gangsters en cavale. Et aussi, s'il arrivait que ça se sache officiellement, ce serait mauvais pour tout le monde. Même pour l'association où je travaille de temps en temps. Au fait, qu'est-ce qui vous a donné l'idée de passer par l'aéroclub ?

— Les portes étaient grandes ouvertes et il n'y avait personne, à part le mécanicien.

— Et ensuite, où seriez-vous allé ?

Bolan grogna. Il avait pensé qu'il trouverait une cabine téléphonique pour appeler un taxi, mais il ne voyait aucune raison de poursuivre ce sujet et resta silencieux.

Elle lui appliqua une bande de plastique thermosensible sur le front, examina ensuite les chiffres qui venaient d'apparaître.

— Vous n'avez presque plus de fièvre, dit-elle. Je vais devoir m'absenter. J'ai à comptabiliser des factures à l'aéro-club. Avez-vous faim ?

— Merci, non.

— J'espère que je vous trouverai encore ici à mon retour.

— Faites attention à vous, Laura.

— N'ayez pas d'inquiétude. Et vous, n'essayez pas de jouer les casse-cou. Le mieux que vous ayez à faire est de dormir si vous voulez vous retaper.

— D'accord, admit-il pour éluder la discussion. Avez-vous le téléphone ?

— J'ai le téléphone et le courant électrique, plaisanta-t-elle avant de sortir de la chambre.

Elle revint un instant plus tard, posa un combiné sur le lit.

— C'est un appareil sans fil. N'oubliez pas de couper le contact quand vous aurez fini.

— Il s'agit d'un appel longue distance, expliqua-t-il. Je vous dédommagerai.

— On verra plus tard.

Après un petit coup d'œil complice, elle disparut de la pièce. Quelques instants plus tard, Bolan entendit le verrouillage d'une porte, puis un bruit de moteur. Il attendit un moment avant de composer un numéro international.

Il se sentait encore faible, ses pensées ne se coordonnaient pas aussi bien qu'il l'aurait voulu, et il avait conscience qu'il lui faudrait encore un peu de temps avant de retrouver la forme. Du temps ? C'était un luxe sur lequel il ne pouvait pas compter.

CHAPITRE XI

Bolan réveilla Harold Brognola alors qu'il était 3 heures du matin à Washington.

— Striker, s'annonça-t-il laconiquement au numéro Un du *Justice Department*.

— Qui, heu... Ouais ! D'où m'appelles-tu ?

— De quelque part en Europe, je ne peux pas t'en dire plus.

— Je me suis endormi il y a moins d'une heure, j'ai entendu des nouvelles à ton sujet.

Bolan rigola.

— Je m'en doute.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Le rendez-vous à Queens était un coup pourri. Tu as une hémorragie chez toi, Hal, une fois de plus.

— C'est ce que j'ai compris en apprenant le grabuge à La Guardia. Quelqu'un ici a monté l'opération avec les *amici*, un de nos agents qui marchait à l'enveloppe. Je ne peux pas t'expliquer comment ça s'est passé, trop long, mais j'ai pu confondre ce salopard en ventilant une information bidon. Bref, on a chopé le type alors qu'il téléphonait chez un lieutenant d'Aldo.

— C'est l'éternel recommencement, rigola Bolan qui se souvenait de cas précédents.

— J'ai eu des sueurs froides à ton sujet, Striker. Ne me raconte pas d'histoire, d'après certains échos, tu aurais pris du plomb dans l'aile.

— Il y a du vrai.

— Ça va ?

— Je suis encore vivant.

— Essaie de le rester.

— Je fais mon possible.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Si tu as des tuyaux sur ce qui se passe dans le bassin méditerranéen, je suis preneur.

— Sur quel plan ?

— Tous les plans, Hal.

— Éclaire-moi un peu, bon sang ! Tu n'as pas débarqué volontairement en Italie, mais tu parles comme si c'était le cas...

— Je ne suis pas en Italie.

— Bon, tu n'es pas en Italie et je ne vais pas te demander où tu es. Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Rien encore, j'ai simplement besoin de savoir où j'en suis.

— Où tu es ?

— Non. Où j'en suis.

— La situation est si tordue que ça ?

— Peut-être.

— Merde, arrête de parler par énigme ! grogna le super-flic de Washington. Qu'est-ce qui se passe exactement ?

Bolan ricana :

— Tu vas sans doute pouvoir me le dire.

— Je ne suis pas sûr que ma ligne n'est pas devenue une passoire. Après ce qui s'est passé...

— Au point où nous en sommes, ça n'a plus d'importance.

— Tu as peut-être raison. Bon, tout ce que je peux te dire, c'est qu'il y a de gros trafics en Méditerranée. Depuis quelques mois, nos amis latins et leurs copains font régulièrement la navette entre les States, l'Italie, la côte française et la Sicile. Il paraît aussi qu'ils se rendent fréquemment sur l'île d'Elbe, en Sardaigne et en Corse. Interpol a été contacté, mais il ne sort pas grand-chose de leur besace. Tout ce qu'on peut envisager, c'est qu'il s'agit de came en grosse quantité. Voilà en résumé. Tu as entendu quelque chose là-bas à ce sujet ?

— Négatif. Mais il y a de drôles de transports en douce entre l'Italie et l'une des îles que tu m'as citées.

— Tu veux dire, des transports réguliers ?

— Pas vraiment. C'est plutôt une combine utilisant de petits taxis aériens. Les frontières n'existent plus que virtuellement en Europe. Tu saisis ?

— Je vois.

— Qui sont les grosses têtes locales ?

— On en connaît trois ou quatre, hésita Brognola, mais ces types sont intouchables. Ils bénéficient d'une double ou même triple nationalité.

— Rien de spécial les concernant ? questionna l'Exécuteur.

— Non. Heu, attends... Il y a quelque chose qui pourrait t'intéresser. Il paraît que deux familles sicilienne se tirent la bourre à outrance dans la zone où tu es. Rien que pendant les deux derniers mois, on a compté seize morts en Italie et sur les îles. L'origine du conflit remonte à plus de six ans, une histoire de trahison entre deux malacarni importants, mais tu sais à quel point ces mecs sont rancuniers. Ce serait Giorgio Piranesi qui aurait déclenché la vendetta en assassinant un rival, à Palerme.

— Piranesi, le don de Trapani ?

— Lui-même.

— Je me souviens de cette histoire. Le rival s'appelait Marco Sangrini, je crois.

— Oui, il s'était allié à un grossium de la mafia juive, un certain Simon Ripman, alias Saul Sharett, avec lequel il avait monté une filière de stup. Après la mort de Sangrini, Sharett s'est associé avec Giorgio Piranesi pour récupérer et exploiter la grosse combine, tout en sachant qu'il était son meurtrier. Une affaire bien tordue, mais tout à fait dans la mentalité de ces types. Attends la suite.

Bolan entendit le claquement d'un briquet, un bruit de souffle, puis Brognola poursuivit :

— Après l'assassinat de Marco Sangrini, ses deux frères et ses trois fils ont juré de le venger même s'ils devaient y passer le reste de leur vie. Selon un rituel sicilien, ils ont maudit sept fois Giorgio Piranesi. C'est en tout cas ce qu'on dit dans le Milieu. Ensuite, de complots en embuscades, Piranesi a eu tellement la trouille qu'il a finalement conclu un marché avec un juge italien. C'était bien après l'attentat qui a tué Aldo Moro. Je ne sais pas exactement quels ont été les accords passés mais, ce qui est sûr, c'est qu'on l'a mis en taule pour le protéger. Sur sa demande.

— Classique. Ce n'est pas la première fois.

— Voilà maintenant deux ans, poursuit Brognola, il a été transféré au pénitencier de Pianosa, une île minuscule entre l'Italie et la Corse.

— Près de l'île d'Elbe, c'est ça ?

— Ouais. Un centre réputé pour être inaccessible, aussi bien par la mer que par voie aérienne. C'est en même temps une zone militaire d'entraînement de l'armée de l'air italienne, un coin où il ne fait pas bon se promener, que ce soit en bateau de plaisance ou en avion de tourisme, sous risque de se faire tirer des coups de semonce. On y parque les plus grosses têtes du Crime Organisé. La grosse sécurité et le toutim, quoi ! Pourtant, Giorgio le maudit a faussé compagnie aux services de sécurité.

— Il a joué les Comte de Monte Cristo ?

— Négatif. Officiellement, il se serait suicidé. Mais il y a une autre version beaucoup plus confidentielle. Toujours selon une certaine rumeur, il aurait été empoisonné.

— La malédiction des Sangrini ? ricana Bolan.

— Dans un certain sens. Ça n'aurait rien d'étonnant.

— On pourrait envisager autre chose...

— Une libération en douce ? Ça ne colle pas. Jamais les autorités italiennes n'auraient marché dans la combine.

— Ou une magouille bien ficelée à la manière sicilienne, avec des politicards influents dans le coup.

— Ouais, pourquoi pas ? fit Brognola. Vu de cette façon, c'est plausible. Mais ça reste hypothétique et, si c'était vrai, personne ne sait où il se planque.

— Ce que je ne vois pas encore, c'est le rapport avec le contexte actuel.

— Je ne peux pas t'éclairer plus, Striker.

— Tu m'en as déjà dit beaucoup. Sais-tu où crèche ce Sharett ?

— Un peu partout. Il voyage beaucoup. Lui aussi a à craindre des Sangrini, même si la famille ne l'a pas maudit sept fois. Les Siciliens aiment beaucoup le fric.

— Tout le monde aime le fric. C'est ça qui bouffe la planète. Bon, ciao.

— Attends un peu... Saul Sharett est connu du Milieu sous le surnom de SS. On a de l'humour chez les mafieux, non ?

— Super drôle ! grinça Bolan. Essaie de roupiller un peu, Hal.

Il coupa la communication et demeura songeur. Il était arrivé en Corse à la suite d'une invraisemblable cavale, il avait pris du plomb dans la carcasse, une fille épatante l'avait récupéré in extremis et soigné sans qu'il ait rien demandé. Son ami Harold Brognola lui parlait ensuite d'une extravagante histoire de vendetta sicilienne et lui suggérait, dans la foulée et mine de rien, de fourrer son nez dans cette drôle de combine outre-Atlantique.

Oui, c'était super drôle, mais pas tant que ça à la réflexion. La mafia n'avait rien de drôle. C'était un cancer. Et l'Exécuteur ne représentait qu'un minuscule anticorps livré à lui-même pour combattre la gigantesque tumeur. Et puisqu'il était sur place, ou presque...

CHAPITRE XII

Bolan avait un peu dormi au cours des deux dernières heures. Il se réveilla d'un coup en entendant le bruit d'un véhicule s'arrêtant près de la maison. Il se pencha pour attraper le Colt .45 sur la chaise, entendit une clé tourner dans une serrure et une voix féminine annonça :

— C'est moi, ne me sautez pas dessus. J'arrive dans un instant.

Il lut 13 h 40 sur sa montre. Durant quelques minutes, il perçut de menus bruits venant d'une pièce séparée de lui par un petit couloir, probablement la cuisine. Le jingle d'une station radio se fit entendre, puis Laura Bernardini frappa à la porte de sa chambre et entra, précédée par un plateau en plastique sur lequel il y avait de la nourriture : des œufs au plat avec du jambon fumé, du pain, du fromage et des fruits, ainsi qu'une bouteille d'eau minérale. Ça sentait bon.

— Vous allez manger un peu, lui dit-elle, posant le plateau sur le lit à côté de lui.

Ce n'était pas de refus. Il avait faim, subitement. Il se sentait beaucoup mieux, encore un peu faible, mais il n'éprouvait pour l'instant aucune douleur.

— Et vous, questionna-t-il, vous ne mangez pas ?

— J'ai grignoté en faisant les courses. Il est rare que je mange le midi.

Tandis qu'il entamait les œufs et le jambon, elle lui fit la conversation, lui parlant de la région, expliquant ce qu'elle savait des problèmes corses et de son amour pour son île, mais évitant de parler d'elle-même.

— Vous vivez seule ici ? lui demanda Bolan après avoir bu un verre d'eau.

— Oui. Je suis veuve. Mon mari était pilote de ligne, il est mort voilà maintenant quatre ans.

— Un accident ?

— Non, il a été tué pour avoir refusé de transporter de la drogue dans la cabine de son avion. En fait, un... ami lui avait demandé de

ramener depuis l'Italie un sac de voyage contenant de prétendus cadeaux pour sa femme. À l'époque, la douane existait encore. Les membres d'équipage n'étaient pas soumis au contrôle. Il a accepté, évidemment, mais en arrivant à Bastia-Poretta, il a eu un doute et a jeté un coup d'œil dans le sac. Il n'avait jamais vu de morphine-base, mais il a tout de suite compris de quoi il s'agissait.

— Ça venait d'où ?

— De Rome. Une fois sorti de l'aéroport, il a attendu son faux-cul d'ami qui est venu avec deux autres types, a ouvert le bagage devant eux et a éventré les sachets avant d'en disperser le contenu sur le parking. Il y avait un vent très fort ce jour-là.

— C'était pas très malin.

— Non, bien sûr. Jo était une tête de mule, il n'acceptait aucune magouille. L'un des Italiens qui était venu au rendez-vous lui a fait des menaces de mort avant qu'ils s'en aillent. Trois jours plus tard, on a retrouvé son corps criblé de balles dans le maquis. L'ami en question, évidemment, ne s'est jamais plus montré, mais j'ai reçu moi aussi des menaces par téléphone. On me disait que je devais rembourser la marchandise détruite. À cette époque, j'habitais près de Bastia et j'ai dû déménager. J'ai ensuite changé trois fois d'adresse jusqu'à ce que je loue cette maison sous le nom d'une copine du continent.

— Et maintenant ?

— Ça fait assez longtemps que ces salauds ne se sont plus manifestés ; j'espère qu'ils ont perdu ma trace.

Bolan comprenait mieux, à présent, les raisons qui avaient motivé Laura Bernardini lorsqu'elle l'avait embarqué dans sa voiture pour le cacher. Il comprenait aussi que sa propre présence dans cette maison n'était pas faite pour arranger ses affaires.

— Je vous ai acheté quelques fringues pour remplacer vos guenilles, fit-elle en déballant un blouson d'un gros sac en papier.

Le blouson était en matière synthétique noire, avec plusieurs poches et une fermeture-éclair. Il y avait aussi un jean, une chemise, du linge de corps et des baskets. Apparemment, le tout était à sa taille. Elle avait dû prendre les mesures de ses vêtements abîmés. Il ne savait trop comment la remercier, les mots ne passaient pas, mais l'émotion l'étreignait.

— Autre chose, ajouta-t-elle. Il y a eu ce matin des arrivages qui m'ont paru bizarres sur l'aéroport.

Bolan se fit attentif.

— De bonne heure, un pilote de Cyrnos Aviation a fait un aller-retour pour l'Italie, continua la jeune femme. Il a ramené trois

hommes qui sont sortis rapidement avant de monter dans une voiture et s'éloigner. J'avais entendu le moteur de l'avion et je me suis rendue dans le hangar dont les portes étaient ouvertes. Quand un de ces types est descendu de l'appareil, sa veste s'est relevée et j'ai bien vu l'arme qu'il portait à la ceinture, un gros revolver nickelé. Le véhicule était une BMW gris métallisé d'un modèle récent, j'ai pensé à prendre son numéro de plaque au cas où ça pourrait vous être utile.

Après une courte pause comme pour rassembler ses souvenirs, elle poursuivit :

— Moins d'une demi-heure plus tard, c'est un bimoteur qui est arrivé sur le parkway, un Chieftain, je crois, avec huit hommes dedans en plus du pilote. Tous des Italiens. Ils ont carrément traversé le hangar et le club-house de l'aéroport pour sortir, comme s'ils étaient tout à fait chez eux. Ils avaient vraiment de sales têtes, l'un d'eux m'a même lancé une plaisanterie salace en passant. Dehors, il y avait deux voitures qui les attendaient, dont la BMW qui était revenue avec un chauffeur. L'autre était un 4x4 Toyota vert. Je ne crois pas me tromper, ces gens-là sont des gangsters. Ils n'en ont pas seulement la tête mais l'allure complète et ils transportaient avec eux des étuis de cuir comme en utilisent certains chasseurs pour leurs fusils.

Elle se tut, ramassa le plateau de nourriture que Bolan avait fini et l'emporta dans la cuisine. Quand elle se signala de nouveau, elle avait à la main une seringue dont elle actionna le piston pour en évacuer l'air.

— Montrez-moi vos fesses, Mack Bolan, dit-elle d'un ton catégorique.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien qu'un antibiotique associé à un calmant.

— Pas question, rétorqua-t-il. Je n'ai pas l'intention de dormir encore.

— Ça ne vous fera pas dormir, je vous le promets. Mais vous préférez peut-être laisser l'infection reprendre le dessus et vous tordre de douleur dans une heure ou deux ?

— D'accord, allez-y.

Lorsqu'il se fut retourné sur le ventre, elle tira à moitié les draps. Ce fut vite fait.

— Avez-vous senti quelque chose ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Non, vous avez un excellent coup de main.

— Maintenant, je dois changer vos pansements. Redressez-vous un peu.

Il ramena les draps jusqu'à sa taille et s'assit sur le lit.

— Mettez-moi tout ça sur la facture, fit-il en grimaçant un sourire tandis qu'elle défaisait le bandage.

— Nous en parlerons plus tard.

Désignant son torse de la main, elle reprit :

— Hier soir quand je vous amené, j'ai commencé à compter vos cicatrices. J'y ai renoncé, il y en a beaucoup trop. J'espère qu'il n'y en aura pas d'autres.

Bolan attendit qu'elle ait terminé son travail. Il la sentit ensuite se contracter lorsqu'il pivota pour mettre ses pieds au sol. Il n'eut aucun étourdissement, aucune douleur où que ce soit.

— Que voulez-vous faire ? le questionna-t-elle d'une voix un peu crispée.

— Je dois aller à la pêche aux renseignements. Je vais bien, je suis en pleine forme. Vous avez fait un boulot formidable.

— Après ce que je vous ai dit au sujet de ces nouveaux venus, vous n'allez quand même pas... C'est de la folie.

— Ce qui serait de la folie, c'est que je reste chez vous plus longtemps. Passez-moi ces vêtements, voulez-vous ?

La mine contrariée, elle s'éloigna pour le laisser s'habiller, revint un peu plus tard alors qu'il finissait de boutonner la chemise.

— Les fringues vous vont bien, assura-t-elle avec un sourire forcé. Je les ai achetées dans une sorderie. On y trouve de tout et ce n'est pas cher... Dites-moi...

— Oui ?

— Je pourrais peut-être faire quelque chose pour vous.

— Vous en avez fait déjà beaucoup trop, Laura. Ces types ne sont pas venus pour se promener. Soyez certaine qu'ils savent que je suis dans le coin, ils vont fouiller partout jusqu'à ce qu'ils me trouvent.

— Mais...

— Ne vous faites pas d'illusions, ils savent parfaitement comment s'y prendre. Ils utilisent des méthodes beaucoup plus efficaces que les flics. Si je ne les oriente pas vers un axe que j'aurai choisi, ils finiront par arriver jusqu'ici. Ce n'est qu'une affaire d'un peu de temps et de déduction.

— Si j'ai bien compris, vous voulez sortir et les entraîner derrière vous. Dans une autre direction que celle-ci.

— Ça ne sera pas la première fois.

— Et lorsqu'ils vous auront rattrapé, que ferez-vous ?

— C'est mon affaire.

— Je vois ! La grosse fusillade avec du sang qui gicle et des cadavres partout.

Il lui mit gentiment la main sur l'épaule.

— Ne vous en faites pas pour moi, je m'en suis toujours bien sorti.

— Mack, écoutez...

— Je veux bien vous écouter, Laura, mais pas trop longtemps. Je n'ai pas le choix. On ne se cache pas éternellement des mafiosi, ce n'est pas possible. Et quand on est obligé de se replier, il faut ensuite se retourner sur eux au moment où ils s'y attendent le moins pour en abattre le maximum. Mais je veux aussi me renseigner sur leur compte, essayer de savoir où ils sont, quelles sont leurs forces offensives et...

— D'accord, d'accord ! s'écria-t-elle. J'ai bien compris l'explication. Mais je peux essayer de vous faire rencontrer des gens qui sont susceptibles de vous fournir ce genre de renseignements et qui pourront peut-être faire plus.

— Qui sont ces personnes ? fit-il avec méfiance.

— Des gens qui vivent comme vous dans la clandestinité.

— Ouais, je vois. Vous en connaissez ?

— Pas moi personnellement, mais une amie dont le fiancé en fait partie. Il me suffit de téléphoner pour arranger une rencontre. Je ne peux évidemment pas vous garantir qu'ils accepteront, mais on peut au moins tenter le coup, non ?

Ça ne plaisait pas beaucoup à Bolan et il le lui dit, mais elle insista.

— Laissez-moi au moins une heure ou deux, après vous ferez ce que vous voudrez. O.K. ?

Il ne lui répondit pas tout de suite, pesant les implications de ce qu'elle lui proposait.

— O.K., répliqua-t-il au bout d'un moment. Mais deux heures, pas plus.

Le visage de la jeune femme s'éclaira d'un coup.

— Il faut que je ressorte, déclara-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds, lui déposant un baiser rapide sur la joue. Je ne veux pas téléphoner d'ici.

C'était plus prudent, en effet. Mais ça l'aurait été encore plus de déguerpir sans tarder et d'entraîner la meute de chiens de sang loin de Laura Bernardini. Deux heures. Pourquoi pas ? Il n'était encore que 15 h 20.

Prélevant plusieurs billets de cent dollars dans sa liasse, il les

glissa dans le coffret sur la table, à côté du briquet et de quelques fleurs séchées.

Ensuite, il trompa le temps d'attente en vérifiant le .45 ACP dérobé à la mafia et fit doucement quelques exercices de respiration afin de remettre son corps en marche.

CHAPITRE XIII

Il faisait nuit depuis près d'une heure. Les trois jeunes types encagoulés qui se tenaient en face de lui, dans la cabane, n'avaient pas bougé depuis leur arrivée. On aurait pu les croire statufiés.

C'était à la limite du délai de deux heures que Laura était rentrée chez elle et avait annoncé à Bolan qu'on lui avait signifié un accord pour un contact.

— J'ai dû leur dire qui vous êtes, avait-elle déclaré à l'Exécuteur. Sans cela, ils n'auraient sans doute pas accepté de vous rencontrer. Ce sont des gens absolument sûrs, ils ne vous balanceront pas. Ils ont entendu parler de vous et savent ce que vous faites.

— Maintenant, vous risquez d'être compromise vis-à-vis des flics français.

Avec un haussement d'épaules, elle avait rétorqué :

— Qui le leur dira ? Vous savez, je n'ai aucune appartenance avec le mouvement autonomiste. Qu'on en pense du bien ou du mal, ça ne me concerne pas. Mais s'ils peuvent vous aider, j'en serai heureuse.

Au volant de sa voiture, une petite Golf, Laura avait accompagné Bolan à un garage où il avait pu louer une Porsche à l'aide d'un de ses faux passeports et de la carte de crédit correspondante, puis l'avait précédé jusqu'à un croisement de route avant de le laisser seul. À la tombée de la nuit, un 4x4 Toyota était survenu, passant deux fois devant lui avant de lui adresser deux brefs appels de phares. Il avait filé le train au Toyota pendant une vingtaine de minutes sur une petite route sinueuse à flanc de montagne.

À présent, l'Exécuteur se tenait adossé contre le mur d'une vieille cabane en retrait de la chaussée, à peine éclairée par une lampe faible. L'un de ses trois interlocuteurs parlait relativement bien anglais et Bolan comblait les vides en français.

— Nous savons pourquoi vous vous battez, dit-il à l'Exécuteur. Nous avons pratiquement les mêmes objectifs. Seulement, nous sommes obligés de rester sur notre île, nous n'avons pas votre mobilité et nous devons être très prudents.

— On m'a dit que vous pourriez me fournir quelques indications.

— Peut-être. C'est au sujet des types qui vous recherchent ?

— Eux, et aussi d'autres *amici di amici* qui se planquent en Corse.

— Dites-nous ce que vous voulez savoir.

Seuls les yeux et les bouches étaient visibles dans la faible lumière, à travers les découpes des cagoules. Ils étaient armés de fusils d'assaut et de pistolets automatiques. Malgré les tenues camouflées qu'ils portaient, l'Exécuteur était certain que le plus âgé d'entre eux n'avait pas trente ans. Un courant s'était aussitôt établi entre eux, empreint de rudesse, mais aussi de compréhension réciproque.

— Avez-vous entendu parler de Giorgio Piranesi ?

L'autre marqua un temps d'arrêt avant de répondre :

— Vous voulez parler du *capo* sicilien ?

— Ouais. Il paraît qu'il serait mort en taule, à Pianosa.

— C'est faux. Il en est sorti avec la complicité de politicards de Rome. Ça fait plus de deux ans. Mais nous ne savons pas où il est, personne ne l'a vu ces temps-ci.

— Et Saul Sharett ?

— Ce nom ne signifie rien pour moi.

— Simon Ripman ?

— Celui-là, oui. Il est ici. Il pollue la Corse depuis déjà beaucoup trop de temps.

— Ripman et Sharett ne font qu'un.

— Ripman serait un nom d'emprunt ?

— Vous l'ignoriez ?

Le jeune type s'adressa en corse à ses deux compagnons, échangea quelques phrases rapides avec eux, puis se retourna vers Bolan.

— Vous venez de nous rendre un service, monsieur Bolan. Nous ne savions pas qui était réellement Ripman. Nous ne nous sommes pas encore occupés de cet individu, mais ça ne va plus tarder maintenant. Il est mouillé dans des combines avec des banques et une administration.

— Qu'est-ce qui vous retenait jusqu'à présent ?

L'Exécuteur sentit un instant de gêne sous la cagoule.

— Disons que nous l'utilisions d'une certaine façon.

— L'impôt révolutionnaire ?

— Appelez ça comme vous voulez. Ce n'est pas du chantage. Il y a encore certaines catégories d'individus troubles que nous tolérons ici, à condition qu'ils paient un loyer. Sauf, évidemment, si nous apprenons qu'ils touchent à la drogue ou à quoi que ce soit d'aussi malsain. Nous ne voulons pas de drogue dans les lycées, ni dans les

villages, nous refusons que des crapules comme Sharett et beaucoup d'autres pourrissent la Corse. Nous sommes prêts à mourir pour empêcher ça. La came est la spécialité de ce salaud qui a établi tout un réseau d'acheminement et de traitement en Méditerranée. Que la France le tolère sur le continent, ce n'est pas notre problème, mais nous nous sentons directement concernés quand les politicards de Paris et de Bruxelles veulent nous obliger à accepter des lois laxistes favorisant ces trafiquants. Quand on nous parle de tolérance, de permissivité et de libéralisme à outrance, nous ne sommes pas d'accord, nous ne pourrons jamais l'être. Alors, nous réagissons à notre manière, c'est la seule qui nous reste. Il y a encore un peu de dignité dans notre île.

Bolan l'avait compris rien qu'en les voyant apparaître.

— Il y a moins de vingt ans, poursuivait le jeune gars, on pouvait quitter sa maison sans fermer la porte derrière soi. On vivait en toute sérénité. Ce temps-là est révolu. Nous avons été obligés de refouler plusieurs fois des mafieux qui tentaient de s'implanter chez nous et d'y installer leurs sales combines. Ça va des stupéfiants à la magouille immobilière, le vol, la prostitution, la corruption politique... Tout a commencé avec le problème posé par le rapatriement des colons d'Algérie et du Maroc. Ceux-là regrettaient l'époque du colonialisme français dans le Maghreb, mais il s'agissait de braves gens. L'ennui, c'est que des brebis galeuses ont profité de l'occasion pour se glisser sur l'île et ont commencé à profiter anormalement du système. Ça a été le point de départ de tout ce qui se passe en ce moment. Si nous laissons le système mafieux gagner la partie, nous serons tous absorbés, phagocytés par cette monstrueuse machine mafieuse. Nous visons des complexes immobiliers implantés illégalement et des affaires mafieuses que nous avons détectées et identifiées, mais jamais les touristes n'en ont pâti.

Le type encagoulé fit une pause avant de continuer :

— Actuellement, nous procédons à une épuration dans nos rangs avant de reprendre le combat contre les mafieux et ceux qui les protègent. Ce n'est pas gratuitement que je vous parle ainsi, monsieur Bolan. Nous voulons que vous compreniez ce qui se passe chez nous et que nous devons résoudre nos problèmes.

— Je dois également résoudre les miens, dit l'Exécuteur.

— Nous le comprenons.

— Dans la foulée, je vais sans doute avoir à supprimer quelques serpents venimeux sur votre territoire.

— C'est un problème d'implantation étrangère, nous n'y voyons pas d'inconvénient. Mais vous devrez passer au large de nos propres

opérations.

D'un geste un peu théâtral, le jeune type ôta sa cagoule. Malgré la faiblesse de l'éclairage, l'Exécuteur lui donna vingt-sept, vingt-huit ans tout au plus.

— Je ne veux pas vous offenser en gardant plus longtemps ce masque, monsieur Bolan.

Sortant d'une poche de sa combinaison un morceau de papier, il le tendit :

— C'est un numéro de téléphone secret. Il ne pourra servir qu'une fois et sera neutralisé aussitôt après, ne le perdez pas.

Bolan empocha le papier.

— Vous laisserez passer deux heures et vous appellerez à ce numéro. Nous aurons pour vous des renseignements concernant Simon Ripman.

— Qui devrai-je demander ?

— Personne. Dites seulement que vous appelez de la part de Toni Macchia. Vous vous souviendrez ?

— Toni Macchia. Le maquis ?

— Oui. Celui qui vous répondra sera parfaitement au courant. Je vous souhaite bonne chance, mais faites attention. Des brigades spéciales d'intervention sont toujours prêtes à intervenir et il faut aussi tenir compte d'une possibilité de détection thermique par hélicoptère. Les lignes téléphoniques, également, sont souvent sous écoute.

— Merci.

— Ne me remerciez pas. C'est un honneur pour nous de vous avoir rencontré, monsieur Bolan.

La cagoule reprit sa place sur le visage et, après un signe d'adieu, les trois hommes s'acheminèrent vers la sortie. L'un d'eux, en passant devant Bolan, déposa presque à ses pieds un gros sac en toile noire.

Un moment s'écoula en silence. Enfin, lorsque le bruit du véhicule qui les emportait s'estompa, Bolan ramassa le colis et le transporta à travers la petite bande de maquis qui le séparait de la route, le posa dans la voiture, sur le plancher côté passager, et démarra.

Plus loin, lorsqu'il aperçut une bande de terre et de gravier bordant la route, il stoppa pour faire l'inventaire du sac. Il y avait des armes. Un fusil d'assaut Heckler & Koch à silencieux incorporé, un pistolet Beretta 93-R, le même que celui qu'il portait habituellement, avec un gros réducteur de son, plusieurs grenades à fragmentation, quatre pains d'explosif C-4 avec des détonateurs à retardement, des chargeurs et une grosse boîte de cartouches pour les deux armes. Il

trouva aussi un couteau de chasse, un système de vision nocturne Startron, une cagoule et une combinaison de combat. L'habit d'une seule pièce était réversible : noir d'un côté, kaki de l'autre. Joli cadeau.

CHAPITRE XIV

La petite route de montagne était escarpée et pleine de lacets. Malgré la nervosité et la tenue de route de la Porsche, Bolan mit près de quarante minutes pour rejoindre la région de la Casinca.

Il était 10 heures du soir quand il immobilisa doucement son véhicule à une centaine de mètres de la maison de Laura Bernardini, près du lotissement d'habitations. Des fenêtres étaient éclairées un peu partout, les lieux étaient calmes, mais l'Exécuteur ressentit une petite crispation dans sa nuque. Son sixième sens venait de l'alerter, la situation apparemment tranquille recelait quelque chose de pourri.

Tous les sens en éveil, il fit un large détour pour s'approcher de la maison, s'arrêta sous un bosquet délimitant un jardin devant la façade. Toutes les fenêtres étaient éclairées sauf celle du living. L'une d'elles avait été ouverte, et l'on entendait filtrer de la musique.

Une attente de quelques minutes dans l'immobilité complète permit à Bolan de déceler des fausses notes dans le décor. Car ce n'était qu'un décor, un miroir aux alouettes destiné à endormir les soupçons.

La musique qui arrivait jusqu'à lui ne provenait pas de la station favorite de Laura Bernardini, Chérie FM. C'était un concert de sons grinçants de musique contemporaine, qu'un animateur commenta brièvement.

La Golf Volkswagen était là, devant la clôture du jardin, mais pas à la bonne place, contrairement aux habitudes de la jeune femme, et les vitres latérales étaient baissées. De plus, la lampe fixée à la façade était éteinte, alors qu'elle lui avait confié qu'elle l'allumait systématiquement dès la tombée de la nuit pour éloigner les chiens en quête de nourriture.

Une attente supplémentaire confirma les soupçons de Bolan lorsqu'il aperçut la lueur fugace d'un briquet dans la nuit. Quelqu'un venait d'allumer une cigarette, planqué à l'extrémité de la façade.

Bientôt, un mouvement coulé attira son attention dans l'allée d'accès. Une silhouette se déplaçait lentement vers un véhicule en stationnement, se penchait vers l'habitacle. Et il y avait un autre type qui se tenait à l'affût contre un arbre.

Les yeux de l'Exécuteur étaient à présent parfaitement accoutumés à l'obscurité et son entraînement à ce genre de situation constituait pour lui un atout maître. Il attendit que la silhouette dans l'allée ait regagné sa position initiale et contourna silencieusement le petit jardin, ombre parmi les ombres.

Il avait troqué le .45 ACP contre le Beretta auquel était maintenant fixé le gros silencieux. Le couteau de chasse bien en main, il se glissa furtivement vers le mafioso appuyé de l'épaule contre un arbre, le tua proprement d'un cisaillement de lame qui lui ouvrit la gorge, et le soutint pour accompagner la chute de son corps.

Celui qu'il avait aperçu dans l'allée connut un sort aussi expéditif. Il le surprit alors qu'il s'étirait en bâillant, lui trancha la gorge et l'aida à s'asseoir en silence dans l'herbe.

Moins d'une minute plus tard, il s'occupa de celui qui se tenait au volant de la voiture, dans la pénombre, un homme au visage porcin qui projeta hystériquement la main vers son revolver quand l'ombre de la mort se pencha sur lui. Le Beretta lui cracha sa hargne en pleine face, figeant l'affreuse grimace d'effroi.

L'Exécuteur se dirigea ensuite vers la maison, expédia sans fioritures une balle chuintante dans la tête de la sentinelle adossée dans l'ombre à l'extrémité de la façade. Tandis que le type glissait vers le sol, laissant contre le mur une vilaine trace sanglante, Bolan fit le tour de la bâtisse. Une ogive de 9 mm fit sauter discrètement la serrure d'une petite porte de service qu'il repoussa aussitôt.

Traversant une buanderie, il déboucha dans la cuisine, puis dans le living sombre où deux hommes se tenaient assis, l'un dans un fauteuil, l'autre avachi sur un canapé. Ce dernier reçut une ration de plomb brûlant qui l'endormit définitivement tandis que son complice se levait précipitamment du fauteuil et essayait de se jeter sur l'arrivant. Bolan s'effaça de côté. Il le frappa à la tempe, le fit pivoter et doubla d'un coup de genou dans le ventre. Puis il actionna l'interrupteur électrique après avoir tiré le rideau de la fenêtre.

Le type, un blond aux cheveux longs, très costaud, était plié en deux sur le carrelage, le visage crispé par la douleur. Un pistolet automatique Remington était tombé de l'étui qu'il portait à la ceinture. Bolan ramassa l'arme. Manifestement, l'investissement des lieux ne s'était pas passé en douceur. Une lampe à pied était brisée, des bibelots avaient été renversés sur un meuble et une petite chaîne Hifi était tombée par terre.

La musique discordante émanait d'une radio mise en marche dans la chambre que Bolan avait occupée. Il l'éteignit et revint vers le gorille. Celui-ci reprenait difficilement son souffle.

— Où est-elle ? cracha Bolan. Où est la fille ?

L'autre se hissa sur les genoux et les mains, fixa hargneusement l'Exécuteur.

— Tu voudrais bien le savoir, hein, pauvre con ?

— Ouais. Et tu vas me le dire.

— J't'emmerde !

— O.K. Tu as trois secondes, ensuite tu crèves.

— T'oseras pas flinguer un mec désarmé.

— Tu te gourres, prononça l'Exécuteur d'une voix glacée. Dis au revoir à tes couilles.

Le museau du Beretta s'inclina vers la tête de la brute qui entendit le cliquetis du chien se redressant sur la culasse.

— Hé ! Putain, arrête c'te connerie. D'accord. Ouais, on... l'a embarquée.

Respirant profondément, il commença à se redresser.

— Bouge pas, lui dit Bolan. Je t'écoute, où a-t-elle été embarquée ?

— Dans une baraque, assez loin d'ici.

— Tu me fatigues. Réponds.

— Vous savez, je suis pas du coin...

— N'essaie pas de me raconter des salades.

— J'vous jure que c'est vrai. Je connais pas exactement l'adresse, mais je pourrais vous y conduire.

— Tu viens d'où ?

— De New York. On est arrivés ce matin.

— Tu as bien un moyen de contacter quelqu'un, non ?

— Eh ben, juste un numéro de téléphone.

Le buteur eut un regard involontaire vers une poche de sa veste.

— Un portable ?

— Ouais.

— Sors-le doucement.

Avec des gestes prudents, il glissa deux doigts dans la poche pour en ressortir un minuscule téléphone mobile.

— Le numéro est programmé à la mémoire, dit-il. Y a plus qu'à sélectionner David.

— Qui est David ?

— Hé, merde ! Vous m'en demandez trop, répliqua le costaud dont le ton redevenait hargneux. Je vous ai dit tout ce que je sais,

vous pouvez me croire ou non, j'en ai rien à foutre. Putain, vous m'avez salement cogné !

Il avait posé la main sur le sol, près de son pied, et relevait sa jambe de pantalon. D'un mouvement rapide, il empoigna la crosse d'un pistolet extra-plat qu'il voulut braquer tout en essayant de faire dévier le Beretta. Mais le sinistre flingue n'occupait déjà plus la position qu'il avait visée. Il y eut un chuintement rauque tandis qu'une balle Parabellum s'incrustait dans son front, traversait de part en part sa cervelle avant de s'enfoncer dans un mur.

Son corps massif demeura un instant immobile puis s'effondra sur le carrelage dans un bruit mou. Bolan ramassa le téléphone portable. Il n'y avait plus rien à faire ici. Dans l'immédiat, la seule chose qui comptait était de retrouver la fille. Et vite.

S'il n'arrivait pas rapidement à la tirer des pattes des *amici*, il y avait tout à craindre pour elle.

L'Exécuteur connaissait trop bien les méthodes ignobles que les mafiosi employaient pour obliger leurs proies à raconter tout ce qui pouvait les intéresser. Il ne voulait surtout pas qu'une telle horreur puisse arriver à Laura Bernardini.

Il allait franchir la porte principale quand il entendit le moteur d'un véhicule qui s'arrêta une dizaine de secondes plus tard. S'éclipsant par l'arrière de la maison, il marcha rapidement le long de l'allée, aperçut bientôt une voiture à l'arrêt sur le bas-côté de la route, à moins de vingt mètres de l'endroit où il avait garé sa Porsche. Deux hommes en descendaient et marchaient avec prudence dans sa direction, parlant à voix basse. C'était de l'anglais.

— Je pense pas que ce mec viendra, disait l'un. Paraît qu'il ne se pointe jamais deux fois au même endroit.

Son copain chuinta d'une voix granuleuse :

— J'espère que tu as raison. Bolan, c'est pas un cadeau.

— Ne me dis pas que tu as les foies, Gus.

— C'est pas la question d'avoir les foies. Je veux simplement rester en vie.

— Il y a tout ce qu'il faut comme gars solides et bien entraînés pour le recevoir.

— Je ne fais pas confiance à ces macaronis de Rome.

— Duffy et Sam sont avec eux, ils savent comment s'y prendre.

— Hé ! Si ça se trouve, le connard de l'aéroport nous a raconté une blague...

— Dis plutôt que c'est ce que tu voudrais.

Bolan les laissa arriver jusqu'à lui, fit un pas rapide dans l'allée

pour se trouver en face des deux arrivants et supprima le plus proche en lui envoyant une balle dans le nez. Puis il dirigea le Beretta sur la poitrine de l'autre :

— Tu parlais de rester en vie, Gus ?

CHAPITRE XV

Le mafioso s'était figé, les bras légèrement écartés de son corps. La voix qui venait de sortir de l'obscurité, à quelques pas de lui, paraissait venir d'outre-tombe.

— Bo... oolan ? dit-il d'un ton filandreux.

— Oui. Tu vois, je suis venu. J'ai liquidé tous tes potes et maintenant ça va être à toi.

— Non, non !... Je vous en prie ! Me butez pas.

— Donne-moi une bonne raison.

— D'accord ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— J'espère pour toi que tu seras un peu moins con que Sam et Duffy. Où est la fille ?

— Chez David.

La réponse était venue spontanément, poussée par la peur.

— Parle-moi de David, Gus. Sois bref.

— Ouais. C'est, heu... comment vous dire ?

— Dis-le comme tu veux, mais magne-toi.

— Eh bien, c'est un contact à nous dans le coin. Il sert de relais, quoi...

— Continue.

L'affreux automatique vint tout contre le nez du mafioso qui loucha dessus.

— Je... Je crois qu'il crèche du côté de l'aéroport, un coin qui s'appelle Lucciana. Ouais, c'est ça. C'est une grande baraque en briques sur la route 107, environ trois cents mètres après le village.

— Tu y as été ?

— Une seule fois.

— Du monde, là-bas ?

— Ça dépend des moments. Des fois, y a que deux ou trois mecs.

— Et en ce moment ?

— Je sais pas. Pas beaucoup, en tout cas, tous les effectifs sont à votre recherche.

— Tous les effectifs, ça veut dire combien ?

— Une quinzaine de gars.

— Qui dirige la traque ?

— Un ancien troufion. Il s'appelle Walter Morrisson, mais on le surnomme Switcher. C'est un mec salement dur et mauvais. Écoutez, Bolan... Moi, je fais pas partie de son équipe, mais s'il apprend que je vous ai parlé, il me butera, c'est sûr.

— Tu crois avoir plus de chance avec moi ?

— J'veus ai dit où ils ont emmené la connasse. Vous devez respecter le marché !

— De quel marché parles-tu ?

— Un paquet de viande en vaut un autre, non ?

— Tu manques pas d'air !

— Laissez-moi tailler la route.

— Pour que tu t'empresses d'aller prévenir tes copains ?

— Ayez pitié, merde !

C'était risible, tristement risible. Un buteur de la mafia implorant pitié.

— Pitié ! répéta le mafioso.

— D'accord, taille la route, lui dit Bolan en lui faisant exploser la tête.

Sans plus s'attarder, il rejoignit la Porsche dont il lança le moteur. Ce qu'il venait d'entendre était plutôt inquiétant. Les *amici* de New York avaient mis le paquet.

Une quinzaine de gars, avait dit Gus le pitoyable. Moins ceux que l'Exécuteur avait supprimés, cela n'en faisait plus que sept ou huit, auxquels il fallait ajouter Walter « Switcher » Morrisson et son équipe. Et il fallait aussi tenir compte des crapules locales.

Bolan avait entendu parler de Morrisson. Il savait qu'il devait son surnom Switcher à la méthode expéditive qu'il utilisait invariablement sur les théâtres opérationnels. Il avait pour habitude de ne jamais laisser de prisonniers derrière lui, les soldats ennemis pris au combat étant immédiatement éliminés.

Bolan savait également que la CIA avait longtemps cautionné les agissements de Morrison et que jamais il n'avait été inquiété. Mais le colonel des *Spécial Forces* avait à sa charge d'autres exactions. Il avait été évincé de l'armée pour détournement de fonds et faute tactique grave ayant entraîné la mort des soldats de son unité. On le soupçonnait aussi d'avoir été de connivence avec le commanditaire de troupes rebelles au Nicaragua. Mais aucune preuve n'avait pu être

retenue dans ce sens.

Switcher était une ordure militaire, mais c'était aussi un professionnel, un tacticien qui connaissait toutes les ficelles de la guérilla. Bolan ne pouvait sous-estimer son efficacité.

Quant à la façon dont ces types avaient trouvé Laura, ce n'était pas difficile à comprendre. Il leur avait suffi de poser des questions çà et là. Le « connard de l'aéroport » dont Gus avait parlé à son copain pouvait être n'importe qui, par exemple un pilote ou un employé de Cynros Aviation.

D'après une carte routière que Bolan trouva dans le vide-poches, le village de Lucciana n'était distant que d'une vingtaine de kilomètres. Il fallait prendre la nationale 198 en direction du nord, et ensuite tourner à gauche à hauteur de l'aéroport, dans la direction opposée. Une route qui serpentait vers la montagne.

Bolan choisit le parking sombre et désert d'un petit supermarché pour arrêter la Porsche. Otant son blouson, il enfila la combinaison de combat et prépara son armement.

La pièce sombre dans laquelle on l'avait enfermée sentait toutes sortes d'odeurs immondes. On l'y avait jetée quelques instants plus tôt, après lui avoir fait subir un premier interrogatoire ponctué de quelques coups et de menaces de sévices beaucoup plus poussés. Elle savait que les brutes n'en avaient pas terminé avec elle, qu'ils allaient revenir la chercher. À travers une porte à moitié vermoulue, elle avait entendu quelques phrases échangées par deux voyous dans une salle contiguë. La discussion décousue et graveleuse s'était déroulée en italien, mais Laura comprenait suffisamment cette langue pour réaliser la suite des événements.

Elle se trouvait en fait dans un abattoir improvisé, une sorte de salle de sacrifice que des Marocains utilisaient régulièrement pour y égorger des moutons selon le rituel de l'Islam. C'étaient des émigrés clandestins travaillant comme gardiens de troupeaux pour un certain David qui paraissait être le propriétaire des lieux. Par déduction, la jeune femme avait compris qu'il s'agissait d'une sorte de ferme servant de couverture à d'autres activités beaucoup plus illégales, comme le stockage de drogue en attente d'être confiée à des dealers.

Un peu plus tôt, l'un des deux Italiens s'était esclaffé en confiant à son complice quel sort serait réservé à la « brebis » après que le boss en eut obtenu ce qu'il voulait. Ils prévoyaient de s'amuser un peu avec elle avant de la confier aux bergers maghrébins pour que ceux-ci fassent disparaître toute trace de sa présence dans les lieux. « Ces mecs sont muets comme des tombes, avait ajouté son acolyte sur le même

ton sordide. Ils n'ont pas le choix vu leur statut de clandestin. »

Elle avait senti comme une main glacée lui étreindre le dos et s'était raidie de tout son être. Puis elle avait cherché à tâtons quelque chose, n'importe quoi qui puisse lui permettre de se défendre lorsque ces brutes ignobles reviendraient la chercher. Elle avait mis la main sur une planche humide et lourde qu'elle serrait à présent contre elle, et s'était plaquée contre le mur moisi, tout près de la porte.

Son attente lui parut infiniment longue mais ne dura en fait qu'une quinzaine de minutes. Il y eut un grincement de gonds de l'autre côté, quelques mots secs brièvement échangés, et la porte s'ouvrit, laissant passer une lumière jaunâtre.

— Allez, dehors, la pétasse ! grogna une voix.

En l'absence de réaction, une silhouette s'avança dans le chambranle, fit encore un pas en avant, lançant des grossièretés. Laura abattit de toutes ses forces la planche qui percuta le type en pleine tête et l'envoya contre le mur. Luttant pour conserver son équilibre, elle voulut assener un autre coup sur la seconde silhouette qui se découpait en contre-jour, mais l'autre esquiva et se précipita sur elle pour la ceinturer.

Griffant, criant et distribuant des coups de talons, elle tenta d'échapper à la prise, mais le type tenait bon. Un troisième individu intervint alors, lui tira les cheveux en arrière et la gifla violemment à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'un étourdissement s'empare d'elle.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle vit qu'on l'avait déposée sur une table, dans une cuisine en désordre où stagnaient des relents de graisse rance. En plus des deux hommes qui avaient occupé la pièce contiguë à sa geôle, il y en avait un autre dont le visage en lame de couteau reflétait l'arrogance et la cruauté.

L'un des Italiens portait sur la figure la trace du coup de planche qu'il avait reçu. Un vilain hématome sur la joue et un œil enflé et rouge. Son œil valide était méchamment dardé sur la jeune femme et ses mains rugueuses se contractaient spasmodiquement.

Le grand sec au visage cruel vint se planter tout près d'elle. Il lui souleva le menton du bout des doigts.

— Écoute, espèce de petite pute, tu vas être bien sage et répondre à mes questions. Compris ?

Soutenant son regard, elle répliqua :

— Je vous ai déjà répondu. Je n'ai rien à vous dire. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Je vois que t'as pas compris le jeu. On m'appelle David l'Égorgeur. T'as sans doute jamais entendu parler de moi, alors je vais

t'éclairer. J'ai buté des tas de connards et de pouffiasses dans ton genre, et j'en ai charcuté plus que tu pourrais imaginer.

Avec un rictus, il lui assena :

— Dis-toi que j'obtiens toujours ce que je veux, c'est pas une pisseuse comme toi qui pourra me résister. Voilà ce que je te propose : tu craches tout ce que tu sais sur cet enculé de Bolan et je te fous la paix. Si tu t'obstines, je te garantis que tu vas vite regretter d'être venue au monde. Quand on en aura fini avec toi, tu seras tout juste bonne à jeter aux chiens. José, tiens-moi cette pouffe, que je lui donne un aperçu des bontés qui vont suivre. Toi, Rico, tu bouges pas.

Le mafioso indemne s'approcha de la table et saisit les poignets de la jeune femme pour les lui rabattre dans le dos, tandis que David arrachait le devant de son chemisier d'un geste brutal. Faisant subir le même sort au soutien-gorge, il empoigna un couteau à cran d'arrêt qu'il éleva au-dessus des seins dénudés, un rictus sur la bouche.

— Cramponne-toi, ma jolie, ça va salement t'exciter !

Alors qu'il commençait à approcher la lame acérée, il y eut un petit bourdonnement atténué que David ne parut pas entendre, tout absorbé qu'il était par les prémices de sa besogne sordide.

— C'est ton portable, lui dit celui qui immobilisait la fille.

Le visage acéré restait contracté dans une pulsion sadique.

— David ! C'est ton portable qui sonne !

— Hein, quoi ? fit le tortionnaire qui parut sortir d'une transe.

Puis il réalisa, et reposa le couteau pour saisir le téléphone mobile dans sa poche.

— Ouais, qui est-ce ? jeta-t-il rageusement.

— C'est Gus, fit une voix granuleuse dans l'appareil.

Le type avait utilisé l'anglais.

— Quel Gus ?

— Hé ! Dites, vous voulez peut-être aussi que je vous donne mon pedigree complet ?

Bon, c'était un de ces rouleurs fraîchement débarqués de New York.

— O.K., Gus, t'excite pas comme ça ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis pas loin de la baraque, on a eu un problème.

— Ah oui ? Quoi donc ?

— Faut que je vous explique de visu, je suis pas loin.

— O.K. Je t'attends, Gus, cracha David. Magne-toi.

Il rempocha le petit appareil, poussa un soupir excédé.

— Attendez-moi. Bougez pas d'un poil, conseilla-t-il à ses deux sbires.

Avant de quitter la cuisine, il pointa un doigt hargneux sur la jeune femme.

— Toi, tu perds rien pour attendre, salope !

CHAPITRE XVI

José continua de serrer les poignets de la fille dans l'étau de ses mains noueuses. Au bout d'un moment, il dit :

— Trouve-moi quelque chose pour l'attacher, Rico, j'en ai marre de la tenir.

Rico fit quelques pas dans la pièce, l'œil venimeux.

— Laisse-la-moi, je vais la travailler un peu en attendant qu'il revienne.

— Déconne pas. David est capable de te foutre un pruneau dans la tête si t'essaies de lui prendre son plaisir.

— J'encule David ! Il m'fait pas peur.

— Putain ! T'as déjà attrapé une tronche de cauchemar, rigola José, t'imagines ce que ce serait si...

Il s'interrompt, s'apercevant du soudain changement d'attitude de son comparse dont la face tuméfiée reflétait la stupeur et l'effroi. Un court instant, il crut que David était revenu prématurément et avait entendu les propos malencontreux de Rico. Il tourna la tête et, à son tour, son visage se congestionna.

Une silhouette qui lui parut immense se découpait dans le chambranle de la porte, toute noire et immobile, sinistre comme la mort elle-même.

— Merde ! lâcha Rico d'une voix éteinte. Bo... Bo...

Un petit chuintement rauque coupa court à son bégaiement et son œil valide explosa sous l'impact d'un projectile qui se fraya ensuite un passage à travers sa cervelle.

José poussa un grognement coincé en lâchant vivement les poignets de la fille pour attraper son revolver. Son geste ne fut qu'une ébauche. Une hideuse fleur pourpre apparut soudain au milieu de son front, ses yeux se révulsèrent et sa bouche s'ouvrit démesurément tandis qu'il s'effondrait à la renverse sur le corps de son complice.

Laura Bernardini poussa un petit cri en recevant un giclement de sang chaud sur le cou, sauta ensuite de la table crasseuse et s'écria :

— Mon Dieu ! Vous... vous êtes venu !

— Dépêchez-vous, lui dit Bolan. Restez derrière moi, il y en a

encore un.

Le Beretta était encore chaud dans sa main et il portait le fusil d'assaut H & K en sautoir sur la poitrine.

— Ils sont au moins six ou sept en tout, prévint Laura, en enfilant le blouson que Bolan lui tendait afin de cacher son chemisier déchiré. En comptant ces deux-là.

— Négatif. Je les ai éliminés.

— Un type doit arriver, un certain Gus.

— Gus est mort aussi.

— Ah ! C'était vous qui...

— Ouais.

Il l'entraîna dans un couloir à peine éclairé par une ampoule nue pendue au plafond, s'arrêta dans un hall où trônait contre un mur une vieille pendule murale de bois massif.

L'Exécuteur s'était introduit dans la grande baraque par une fenêtre sur la façade arrière, après avoir abattu trois porte-flingues qui montaient la garde à l'extérieur, ainsi qu'un autre dans un véhicule, en train d'écouter la radio.

Il restait encore celui qui paraissait à Bolan comme le plus dangereux. Il l'aperçut alors qu'il s'éloignait de la maison en évitant l'éclairage d'une lampe de façade. Un pistolet au poing, le mafioso s'était arrêté contre une haie et se penchait pour observer quelque chose au sol. Il venait de découvrir le corps d'un de ses hommes. Dans la seconde qui suivit, il fit un bond en direction de la haie et disparut d'un coup. Il avait compris la situation, bien sûr.

Bolan avait rangé le Beretta et s'apprêtait à utiliser le H & K quand un véhicule déboucha du chemin d'accès en terre battue, ses phares inondant la cour de la ferme et découpant un peu partout des ombres étirées.

La suite des événements se déroula à une vitesse folle. Profitant de la diversion, David s'était mis à tirer des coups de feu depuis la haie. Bolan sprinta pour se placer hors du faisceau des phares, poussant Laura, lui offrant la protection de son corps, tandis que de grosses détonations partaient de la voiture en marche.

Une nuée de chevrotines s'abattit contre la façade à l'instant où l'Exécuteur plongeait au sol, entraînant Laura dans la chute volontaire.

S'arc-boutant pour stopper son roulé-boulé, il tira au jugé une rafale de 9 mm dans la calandre du véhicule, eut la satisfaction d'entendre un fracas de tôles déchiquetées et de verre brisé, et la lumière crue s'éteignit d'un coup. Le reste de la rafale cribla la zone

où le tireur isolé s'était embusqué, provoquant un cri presque inhumain et l'apparition d'une silhouette courbée en avant, crachant encore le feu.

Deux hommes avaient jailli de la voiture qui venait de s'arrêter dans un violent dérapage, leurs contours apparaissant derrière les brèves flammes accrochées aux canons de leurs armes dans un grotesque tintamarre. Ils faisaient une cible presque trop belle. L'Exécuteur cisailla les deux mafiosi imprudents d'une giclée de plomb silencieux, puis s'occupa du dément qui continuait de tirailler à tout-va depuis l'autre extrémité de la cour. Trois balles tirées en rafale avec le Beretta atteignirent David l'Égorgeur en pleine poitrine, le faisant pirouetter brutalement.

— Ne bougez pas, dit Bolan à Laura après avoir placé un chargeur neuf sous la culasse du H & K.

Il se redressa et se propulsa d'une détente en direction de la voiture à la calandre pulvérisée, une BMW blanche. Les portières ouvertes précipitamment par les deux tireurs étaient restées béantes. Dans la lumière ténue du plafonnier, l'Exécuteur engloba la scène d'un coup d'œil.

Le chauffeur avait la tête renversée contre le dossier de son fauteuil, le crâne ouvert et laissant dégouliner un peu de cervelle. Sur le plancher arrière, un homme abasourdi, le visage tuméfié, se redressait lentement tout en essayant de distinguer la forme sombre penchée au-dessus de lui.

Bolan retint d'extrême justesse le coup prêt à partir, ôta son doigt de la détente et proféra un juron sourd. Il reconnaissait à peine le type, mais c'était bien lui ; le pilote italien qu'il avait contraint à le prendre à bord de son hélico, à Rome. Il l'aida à descendre, le soutint et le conduisit près de la maison. Ce n'était pas le moment de lui poser des questions quant à sa présence dans le véhicule mafieux. Ce qui s'était passé était d'ailleurs facile à comprendre.

Laura les rejoignit près du perron. Il les fit entrer tous les deux dans le hall, referma la porte et se rendit dans un bureau qu'il avait aperçu en sortant de la bâtisse. Il n'avait pas le temps de se livrer à une fouille en règle et n'en eut pas besoin. Le carnet d'adresses qu'il découvrit tout de suite dans un tiroir lui parut constituer une prise suffisamment intéressante. Il l'empocha, de même qu'un gros paquet de billets en francs français qu'il retira d'une boîte métallique. Dix secondes plus tard, il déboucha dans le hall.

— Il ne tient pas sur ses jambes, lui dit la jeune femme qui avait passé un bras sous l'épaule du pilote pour le soutenir.

Le type, en effet, chancelait et serrait les dents pour rester à peu

près lucide. Visiblement, il avait été torturé, roué de coups.

La Porsche constituait à présent un problème. Il n'était pas possible d'y prendre place à trois. Une solution consistait à laisser Laura Bernardini prendre le volant d'un véhicule en stationnement dans la cour, et emmener l'italien. Mais Bolan ne tenait pas à l'abandonner ainsi. Ils n'étaient encore nullement tirés d'affaire.

Il jeta son dévolu sur un 4x 4 Toyota rangé à côté d'une Mercedes et dont les clés étaient restées sur le tableau de bord. Lançant le moteur du tout-terrain, il observa la jeune femme qui s'était arrêtée près du cadavre d'un des occupants de la BMW. Il la vit ensuite se diriger vers un autre corps qu'elle examina.

Bolan finissait d'installer le pilote sur la banquette arrière quand elle rejoignit le Toyota.

— J'ai reconnu un de ces salauds, dit-elle d'une voix rauque en s'asseyant à côté de lui. C'est lui qui avait demandé à mon mari de prendre cette saloperie de colis dans son avion.

— L'ami, le grand copain ?

Un petit sanglot la secoua.

— J'espère que ceux qui étaient avec lui sont morts eux aussi.

Il ne répondit pas. C'était inutile. Il avait en tête d'autres pensées préoccupantes. La nuit sanglante ne faisait que commencer.

CHAPITRE XVII

Après avoir récupéré dans la Porsche le sac contenant le reste de son armement, l'Exécuteur avait rejoint la route nationale 193. Ayant ensuite revêtu ses vêtements civils, il avait déposé le pilote à l'hôpital de Bastia pour qu'il puisse être soigné.

D'après ce que le pauvre type lui avait confié durant le trajet, les mafiosi de Rome s'étaient emparés de lui tout de suite après sa déposition chez les flics. Ils s'étaient fait passer pour des enquêteurs d'une brigade antiterroriste et avaient commencé à le passer à la moulinette. Il n'avait évidemment rien de spécial à leur raconter, mais les *amici* s'étaient acharnés sur lui, s'imaginant qu'il était un ami de Bolan, un complice l'attendant à sa descente d'avion. Ils l'avaient emmené jusqu'en Corse avec l'idée de s'en servir éventuellement comme appât.

L'Exécuteur avait effectivement un ami aviateur, Jack Grimaldi, qu'il connaissait depuis son sanglant blitz dans les Caraïbes, au début de sa guerre contre le Crime Organisé. Grimaldi avait été aussi un pilote de la mafia avant de devenir un inconditionnel de Mack Bolan.

La méprise avait coûté cher à ce malheureux type, mais elle aurait pu lui coûter encore bien plus.

Quant à Laura Bernardini, des crapules mafieuses avaient brutalement fait irruption chez elle, quelque temps après son retour, et l'avaient emmenée sans ménagement.

— Vous aviez raison, dit-elle, assise à côté de lui dans le Toyota. Ces gangsters n'ont pas mis longtemps à remonter la piste.

Ils roulaient pour l'instant sur la route nationale 193, vers Casatorra où elle avait une amie qui pouvait l'héberger pour la nuit. Elle avait d'abord insisté pour accompagner Bolan mais son refus cassant l'avait aussitôt dissuadée d'insister.

— Ils m'ont attachée, ajouta-t-elle, et ils ont commencé à fouiller partout, même dans la poubelle où ils ont découvert des pansements ensanglantés. Ils ont sûrement fait des recherches à l'aéroport.

C'était évident. Il la regarda en oblique et lui sourit. Elle portait sur le visage quelques marques de coups, mais elle s'en remettrait vite. Dieu merci, il avait pu intervenir à temps. Il questionna :

— Leur avez-vous parlé des intermédiaires qui m'ont permis ce contact ?

— Oh, non ! Pour rien au monde je n'aurais raconté quoi que ce soit à ce sujet.

Bolan avait jeté un premier coup d'œil sur le carnet récupéré dans le bureau pouilleux de la maison près de Lucciana. Des noms significatifs lui étaient apparus. Il avait aussi lu un nom sur une facture d'électricité.

— Solinas, ça vous dit quelque chose ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Solinas, répéta-t-elle doucement. David Solinas ?

— C'est le nom de ce type, oui.

— Je n'avait pas fait le rapprochement, je n'avais jamais vu ce salaud mais j'ai entendu parler de Solinas. Si je me souviens bien, il est arrivé en Corse voilà une douzaine d'années et il a rapidement fait parler de lui. C'est un Marseillais originaire du Brésil, de mère marocaine, paraît-il. Peu de temps après son arrivée dans l'île, il a été inculpé pour revente de cocaïne, mais il n'a fait que trois mois de prison avant d'être mis en liberté surveillée. Certaines personnes pensent qu'il y a eu des pressions occultes pour le faire sortir. Maintenant que j'y pense, il m'a dit qu'on l'appelait l'Égorgeur. Oui, ça correspond. Peu de temps après son arrivée, il a été embauché par un Pied Noir pour abattre des porcs et des moutons destinés à la boucherie. Je crois que c'est à la suite de ça qu'on l'a surnommé l'Égorgeur.

Elle eut un frisson rétrospectif, poursuivit :

— Rapidement, il s'est fait des relations dans le milieu crapuleux. On a parlé de la mafia, bien sûr, et aussi de Continentaux qui avaient des protections. Je me rappelle une histoire au sujet d'un important producteur de vin avec lequel il aurait été associé. La Corse exporte du vin sur le continent français et aussi en Allemagne et en Autriche. Le problème, c'est que la production locale ne suffit pas. On sait très bien que des viticulteurs italiens viennent périodiquement proposer leurs services. Ce n'est un secret pour personne, plus de trente pour cent du vin corse exporté est d'origine italienne... Pour en revenir à ce viticulteur, le service de répression des fraudes lui est tombé dessus parce qu'il trafiquait ses productions. On pourrait penser qu'une sanction a suivi. Eh bien, non ! Ça a fait scandale à l'époque, mais des relations mystérieuses ont joué et ce type a simplement changé de raison sociale pour continuer son commerce malpropre. Depuis pas mal de temps, il ajoute des produits chimiques dangereux à son vin sans que personne ne lève le petit doigt pour le faire interdire. Il y a

eu de nombreux cas d'intoxication.

Le ton de la jeune femme s'était fait véhément. Elle paraissait très sensible à tout ce qui avait trait aux problèmes de l'île.

— Ce pourri s'appelle César Lawiezscky, il est propriétaire de plusieurs centaines d'hectares de terrains dans la Plaine Orientale, des terres qu'il a achetées pour des bouchées de pain, ou qu'il a carrément volées à la suite d'expropriations frauduleuses. Je sais bien que ce genre d'individu n'entre pas dans vos visées, mais ce serait une bonne chose que quelqu'un l'oblige à arrêter ses saloperies.

Bolan se fit attentif. Le nom qu'elle lui avait cité éveillait un écho en lui. Il avait parcouru trop rapidement le carnet d'adresses de David Solinas pour avoir une certitude, mais il pensait y avoir lu ce nom.

— Des produits chimiques dangereux ? fit-il.

— Plutôt ! Une analyse a fait apparaître la présence d'anhydride acétique et d'acétone dans des échantillons. À l'époque, ça avait fait l'objet d'articles dans la presse, mais encore une fois l'affaire a été étouffée.

De nouveau, Bolan éprouva un sentiment de déjà-vu, de déjà entendu quelque part.

— L'anhydride acétique et l'acétone sont utilisés pour la transformation de la morphine base en héroïne, dit-il. Entre autres produits.

Elle fronça les sourcils et l'observa.

— Pourrait-il y avoir un rapport ?

— C'est une question que je me pose aussi.

Ils arrivaient à Casatorra. Bolan laissa la jeune femme le guider dans le village jusqu'à un petit immeuble moderne.

— Laissez-moi au moins refaire vos pansements, déclara-t-elle avant de descendre du 4x4. Vous n'êtes pas encore guéri.

— Je m'en occuperai quand j'aurai terminé, répliqua-t-il assez sèchement.

— Quand la gangrène se sera déclarée, peut-être ?

— Je tiendrai.

Se penchant vers lui, elle l'embrassa sur les lèvres puis repoussa la portière et se laissa glisser au sol.

— Merci pour le blouson, lança-t-elle en le posant sur le siège. Vous en aurez plus besoin que moi, maintenant.

Il la regarda s'éloigner vers l'immeuble, attendit un moment afin de s'assurer que tout se passait bien. Quelques instants plus tard, une fenêtre s'éclaira au second étage et il aperçut la silhouette de la jeune

femme qui lui fit un signe de la main.

Il relança le Toyota, retrouva la nationale 193 qu'il emprunta jusqu'à ce qu'il trouve une route secondaire déserte et sombre. Bientôt, il stoppa sur le bas-côté, sortit le téléphone modulaire pris à la mafia et composa le numéro indiqué par le jeune autonomiste.

— Toni Macchia, déclara-t-il lorsque la communication fut établie.

— Nous attendions votre appel, répliqua une voix jeune. Ne quittez pas.

Il y eut un silence de plusieurs secondes, puis une autre voix, basse et monocorde celle-là, prit le relais. Il s'agissait vraisemblablement d'un enregistrement :

« Pour information, il est confirmé que l'ancien pensionnaire de Pianosa, Giorgio Piranesi, est toujours vivant. Selon une information de dernière minute, il séjournerait actuellement à Bastia sous une fausse identité. Concernant Simon Ripman, celui-ci occupe plusieurs positions-clé sur le territoire insulaire où il exerce des actes répréhensibles. Son activité officielle concerne la gestion de plusieurs sociétés commerciales et financières, mais nous savons que ses véritables occupations sont centrées sur l'achat et la revente en gros de produits stupéfiants. Nous connaissons plusieurs domiciles qui lui appartiennent sous des noms d'emprunt. Nous avons pris bonne note du fait qu'il se nomme en réalité Simon Sharett et en remercions l'informateur. Sauf résolution efficace et définitive de ce dossier sous quarante-huit heures, nous utiliserons un canal reconnu pour annoncer notre décision quant à l'action que nous allons entreprendre à son égard. Restez en ligne. »

C'était assez théâtral mais réaliste. Après plusieurs petits crachotements mécaniques, la voix monocorde énuméra une liste de noms et d'adresses, ponctuée de silences et de brefs commentaires que Bolan mémorisa soigneusement. Enfin, il entendit un claquement sec et la communication fut coupée.

L'indicatif du numéro appelé correspondait à une ligne de téléphone mobile qui, selon ce qu'on lui avait annoncé, ne pouvait servir qu'une seule fois. Une prudence indispensable dans ce genre de situation.

Allumant le plafonnier du véhicule, il entreprit de consulter plus attentivement le carnet d'adresses de Solinas, passa quelques minutes à faire cette vérification avant de rempocher le document. C'était bien ce qu'il pensait. David, la petite ordure de Lucciana, avait été en relation avec César Lawiezszy, le trafiquant dont lui avait parlé Laura. Avec beaucoup d'autres crapules, aussi, dont certaines venaient de lui être mentionnées à travers cette ligne téléphonique secrète. Simon

Ripman, alias Saul Sharett, figurait également parmi les hautes relations de « l'Égorgeur ». En bref, il devenait clair qu'une sacrée bande de charognards avaient choisi l'île de Beauté pour y implanter leur business pourri.

L'Exécuteur possédait maintenant des noms et des adresses, des coordonnées téléphoniques aussi. Il soupira. Le mal était ancré trop profondément dans le pays pour qu'il puisse le vaincre par une purge éclair. Il ne pouvait à lui seul en venir à bout, c'était évident. Mais il pensait qu'en s'en prenant à la grosse tête vicelarde qui dirigeait les opérations, il avait un espoir de faire exploser la combine.

Son problème était la méconnaissance du terrain sur lequel il avait atterri, poussé involontairement par la mafia. Mais le maquis corse ressemblait à bien d'autres maquis qu'il avait connus, avec, en plus, ce parfum légendaire de vendetta.

La guerre était devenue la raison d'être de Mack Bolan. Qu'importait que ce soit d'un côté ou de l'autre de l'océan ?

CHAPITRE XVIII

La première cible que choisit l'Exécuteur pour débiter sa contre-offensive fut le domicile d'un dealer italo-maghrébin. C'était une villa relativement isolée, d'apparence pompeuse, avec des colonnes romaines en stuc sur le devant, et des statues de divinités grecques dans le jardin, également en matériaux bon marché.

Il n'avait pas jeté son dévolu sur cette bâtisse à cause de son importance – le propriétaire n'était qu'un malfrat de moyenne envergure – mais parce qu'elle se trouvait géographiquement en tête d'une trajectoire qu'il avait mentalement tracée.

Après un temps d'observation pour s'assurer que nulle sentinelle n'avait été postée, il s'introduisit dans le jardin et alla déposer contre la façade deux pains de plastic C-4 dans lesquels il enfonça des détonateurs à retard réglés sur trente minutes. Son intention n'était pas de provoquer de gros dégâts, mais de se ménager une diversion pour la suite de ses actions nocturnes.

Dix minutes plus tard, il avait rejoint Furiani, une banlieue de Bastia, où il s'orienta vers son nouvel objectif. Ce n'était pas facile, la plupart des rues ne comportaient pas de plaques et le plan qu'il possédait était plutôt sommaire.

Il passa une dizaine de minutes dans sa recherche, stoppa bientôt le Toyota dans une zone industrielle, devant le hangar d'un atelier de tôlerie. D'après ses renseignements, l'entreprise était enregistrée au nom de David Solinas et servait également d'entrepôt pour y planquer toute sorte de matériels illicites.

Bolan logea trois balles de 9 mm dans la serrure d'une porte métallique, sur le côté, et s'infiltra dans les lieux.

Ce qu'il vit d'abord, après avoir actionné un bouton d'éclairage, près de l'entrée, correspondait bien à un atelier de tôlerie. Ce qu'il découvrit ensuite, dans une pièce contiguë à un bureau sommaire, fut beaucoup plus intéressant. On ne l'avait pas trompé.

Il y avait là de quoi armer un petit régiment. Le matériel était entassé dans un réduit sur des étagères : des fusils d'assaut M-16, des lance-grenades, des AK-47, deux LAWs anti-char, ainsi que des explosifs avec des détonateurs à radio-commande, et quantité de

munitions. Parmi ce bric-à-brac, il y avait aussi des transceivers radio et plusieurs scanners de conception ultramoderne.

La trouvaille arrangeait particulièrement l'Exécuteur. Entassant une partie de ce matériel dans une bâche qu'il trouva sur une étagère, il en noua les coins et transporta le tout dans le Toyota. Avant de partir, il répandit le contenu d'un bidon d'essence sur le sol et craqua une allumette, puis s'éloigna aussitôt, laissant un brasier derrière lui.

Il venait de sortir de la zone industrielle quand une explosion sourde se fit entendre au loin dans la nuit.

Il était tout juste minuit. La fête commençait.

Deux kilomètres plus loin, le long d'une route qui s'engageait vers la montagne, Bolan arrêta le 4x4 sur un terre-plein et parcourut à pied la centaine de mètres qui le séparait d'une propriété entourée d'un petit parc verdoyant. Il ne portait que le Beretta sous son blouson.

Un chien à l'attache se mit à aboyer frénétiquement quand il sauta par-dessus une clôture en fer forgé, mais il n'y prêta pas attention, alla prendre position contre un cabanon de jardin et attendit.

Une lumière s'alluma au-dessus d'une porte qui s'ouvrit sur une silhouette épaisse. Le type, sans doute un garde du corps, tenait d'une main un fusil à pompe et de l'autre une torche électrique dont il promena le faisceau dans le parc en s'avançant. Bolan lui expédia une balle silencieuse en pleine face avant de se diriger vers l'entrée, tandis que l'arme, la torche et le corps tombaient dans l'herbe.

Le chien hurlait toujours lorsque l'Exécuteur entra dans la maison, faisant irruption dans une chambre qui venait de s'éclairer. Un grand lit ovale était occupé par deux personnes. Un homme gras et chauve, aux petits yeux de furet, et une jeune Noire au visage peinturluré, probablement une prostituée du Milieu.

La main du gros lard plongea sous l'oreiller pour en ressortir crispée sur un pistolet automatique qu'il voulut brandir. L'arme s'envola sous la poussée d'un projectile Parabellum et l'obèse émit un couinement de douleur. Puis il cria d'une voix aiguë :

— Jo ! Rapplique, connard !

— Pas la peine de t'égosiller, lui dit froidement Bolan.

— Quoi ?

— J'ai buté ton gorille.

L'autre mit plusieurs secondes à réaliser.

Ses petits yeux bouffis se congestionnèrent et il crachota :

— Mais qu'est-ce que vous me voulez ? J'ai pas de pognon ici !

La fille noire avait les yeux exorbités et mordait le drap qu'elle avait tiré sur son corps.

— Je me fous de ton pognon, Dany. C'est pas ça qui va te tirer d'affaire.

— Attendez ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qui êtes-vous, merde ?

Du canon du Beretta, Bolan désigna un téléphone sur la table de chevet.

— Appelle-les.

— Hé ! Ça veut dire quoi, c'te connerie ?

— Tu appelles tes potes ou tu en prends une tout de suite.

— Bon Dieu, ouais, ouais..., gémit Dany DiCara.

L'Exécuteur connaissait l'essentiel de son pedigree. Sous couverture d'une société de nettoyage, DiCara tirait ses principales ressources de la prostitution et de la drogue. Les renseignements obtenus un peu plus tôt soulignaient qu'il était étroitement lié aux grosses crapules de la mafia.

Empoignant l'appareil, le truand pianota fébrilement un numéro et plaqua le combiné contre sa joue flasque. Ses yeux restaient nerveusement fixés sur le Beretta tandis qu'il attendait une réponse dans le téléphone.

— Allô ! C'est toi, Timy ? lâcha-t-il d'une voix blanche. Écoute, je comprends pas ce qui se passe, y a un mec qu'est en train de me braquer avec son flingue et je... Quoi ? Non, c'est pas du charre, putain de merde !... Attends un instant.

Éloignant un peu l'appareil, il bégaya :

— Je peux au moins savoir qui vous êtes ?

— Tu n'en as pas une idée ? grinça Bolan.

— Eh bien, je... Mon Dieu, non ! Ne me dites pas que vous êtes venu... Je... j'ai rien à voir avec ces histoires ! J'ai rien contre vous, Bolan !

Il en oubliait son correspondant à l'autre bout du fil.

— Dis à ton copain qu'il est le prochain sur ma liste, Dany. Dis-lui que je sais où le trouver, lui et tous les autres en ville.

— Que je...

Un petit souffle d'air brûlant jaillit du Beretta et une balle s'enfonça dans l'oreiller, à un centimètre de la tête du gros malfrat. Son front s'était trempé de sueur, d'un coup.

Il battit plusieurs fois des paupières et se mit à parler précipitamment dans l'appareil :

— Timy ! Faut que tu fasses passer le message à tout le monde, que tu leur dises que ce type en veut après tout le monde... Ouais,

Bolan ! Il est devant moi et il...

Il ne termina pas sa phrase haletante. Un second projectile pulvérisa le combiné et lui entra par l'oreille dans un éclaboussement de sang et de matière cervicale.

La fille avait ouvert toute grande sa bouche comme pour hurler, mais n'émettait aucun son, paralysée par l'effroi.

— Ça va, restez tranquille, lui dit Bolan. Prenez vos fringues et cassez-vous d'ici.

Il était sûr que son message était bien passé. « Timy » l'avait reçu cinq sur cinq et le transmettrait aux autres cannibales.

Tournant les talons, il quitta la maison.

Il lui fallait à présent passer à une phase plus importante de son blitz nocturne.

CHAPITRE XIX

Walter Morrisson observait de loin l'incendie qui ravageait le hangar dans la zone industrielle.

— C'est quand même incroyable qu'il ait pu faire ça tout de suite après avoir fait péter la villa de ce mec, dit l'homme qui tenait le volant de la voiture. Il a un missile au cul ou quoi ?

Ils étaient quatre dans une Mercedes noire. Trois autres se tenaient également en attente dans une BMW 320, un peu plus loin. Comme Morrisson, c'étaient tous d'anciens soldats qu'il avait recrutés pour leurs qualités de combattants et leur morale élastique. Il leur avait promis une prime suffisamment conséquente pour les motiver et savait qu'il pouvait compter sur eux.

L'un de ces mercenaires ricana à l'arrière :

— Bon Dieu ! C'est peut-être un enfoiré, mais il a une sacrée classe. Il a pris du plomb dans le coffre, on le croyait à moitié mort et, au lieu de ça, il en fait voir de toutes les couleurs aux locaux. Combien de gars a-t-il bousillés, chez ce David, déjà ?

— Une dizaine, je crois, fit son voisin sur la banquette arrière.

— Ouais. Moi, ça me semble invraisemblable. Personne ne peut fabriquer autant de macchabées en aussi peu de temps et continuer à cavalier comme il fait. Il n'est sûrement pas tout seul.

— Fermez-la ! grinça Morrisson. Bolan est seul et il n'a rien d'invraisemblable. C'est toujours de cette façon qu'il opère.

— Comment ça ?

L'ancien colonel des *Spécial Forces* fit entendre un grognement. Il était un peu plus de minuit. Il encaissait mal les échecs successifs subis par l'organisation locale à laquelle s'étaient mêlés des pistoleros venus de Rome et aussi de New York. Ces hommes étaient arrivés en douce, par un vol séparé. Aldo Ghiberti n'avait pas respecté ses engagements, ou n'avait pas contrôlé la situation vis-à-vis de ses associés américains ; ce qui revenait au même.

Cette série d'initiatives désastreuses compromettait l'action de Morrisson. L'embuscade tendue autour de la maison de cette bonne femme avait lamentablement échoué ; le ratage s'était soldé par de nombreux morts.

Une heure plus tôt, on l'avait prévenu de ce qui s'était produit à Lucciana, un carnage inouï. Par deux fois, ces civils s'étaient laissés surprendre parce qu'ils ne connaissaient rien aux méthodes militaires de combat, et parce qu'ils ne savaient pas de quoi Bolan était capable. De plus, ils avaient commis l'erreur de planquer là-bas la fille pour l'interroger, devenant par le fait une cible ostensible.

Switcher ne croyait pas à l'efficacité des soi-disant *soldati* de la mafia, ces voyous qui passaient le plus clair de leur temps à rouler les mécaniques et à draguer des putes. Bolan avait été un combattant et le restait d'ailleurs toujours, au fond de lui et dans ses façons d'agir. Il fallait donc un autre combattant pour le vaincre. Switcher le haïssait mais ne le mésestimait pas.

Après le massacre de Lucciana, ça avait été ce dynamitage dans une localité affublée d'un drôle de nom : Biguglia. Un attentat qui visait manifestement un des membres de l'Organisation sur le terrain. Puis l'incendie qu'il contemplait maintenant sans pouvoir faire quoi que ce soit. Un nouveau coup bas porté par le grand fumier qui continuait sa saloperie de guerre-éclair.

Chaque fois, on avait prévenu Morrisson trop tard. Il était arrivé sur place quand il n'y avait plus rien d'autre à faire que regarder et ronger son frein.

Ouais, regarder et attendre que Bolan commette une erreur.

Un attroupement nocturne s'était formé, maintenu à bonne distance du brasier par des pompiers qui commençaient à arroser le hangar. Des flics, aussi, étaient arrivés en voiture, et on entendait des sirènes qui hurlaient dans la nuit.

— Comment ça ? répéta le bidasse en civil.

— Bolan est un spécialiste de la guerre de harcèlement, répliqua le colonel d'une voix cassante. Il apparaît brusquement, bousille un objectif à la surprise et se retire aussitôt, puis il lance de nouvelles attaques éclair. On appelle ça des blitz. Ce qu'il cherche à faire, depuis le début de la nuit, c'est remonter des objectifs secondaires un à un jusqu'à ce qu'il atteigne sa cible finale.

— Ouais, je vois. En suivant ce raisonnement, on devrait pouvoir se trouver avant lui sur un des objectifs.

Le colonel eut un ricanement qui ressembla au cri d'une hyène.

— En tacticien, il ne suit jamais une trajectoire prévisible, il se déplace de manière aléatoire. Faut pas rêver.

Il se tut et les autres respectèrent son silence.

Quelques instants plus tard, son portable émit un appel.

— Oui, fit-il sèchement.

Il écouta, posa quelques questions brèves et rempocha le téléphone.

— Il vient encore d'abattre deux pions locaux, annonça-t-il sans presque remuer les lèvres, les yeux rivés sur les flammes.

Se ménageant une pause, il laissa tomber :

— Cette fois, il a carrément annoncé la couleur. Il prétend savoir où trouver les autres.

— Il bluffe ! fit le chauffeur de la Mercedes.

— Peut-être. Peut-être aussi qu'il dit vrai. Quelqu'un a pu le renseigner.

— Qui ?

— Ça n'a aucune importance, seuls comptent les faits.

Après un temps de réflexion, il reprit son portable, fit apparaître sur le petit écran un numéro mémorisé et lança l'appel.

— Switcher, s'annonça-t-il. Le moment est venu de mettre les VIPs à l'abri... Oui, c'est indispensable, ils risquent de se faire massacrer en restant chez eux. Prévoyez un maximum d'équipes de protection sur place... Au château, oui, comme prévu... Bien sûr que je serai là !

Coupant la communication, il se racla la gorge et sourit dans la pénombre.

— On va bouger ? questionna un de ses hommes.

— On va bouger, oui. Ce que veut Bolan, ce sont les huiles. Alors, on va lui montrer les huiles. De toute façon, ces caïds sont sûrement déjà en train de se préparer à gerber pour aller placer leurs culs à l'abri. Ils ne se déplacent jamais sans protection importante, Bolan ne manquera pas de les repérer quand ils se mettront en branle. Il va les prendre en chasse, leur coller aux fesses et attendre le bon moment pour leur tomber dessus.

— Vous voulez dire, là-bas, à la grande baraque de... ?

— C'est ce qu'il y a de mieux.

— Bon Dieu ! Vous voulez que ces mecs importants servent d'appât ?

Morrisson ricana.

— Nous serons sur place pour organiser la réception, ne vous cassez pas la tête pour eux.

Il se foutait d'ailleurs bien des huiles de la combine locale. Ce qui comptait pour lui, c'était d'avoir la peau de Bolan. À force de ruser, le grand fumier allait tomber sur beaucoup plus fort et plus malin que lui.

CHAPITRE XX

Il était presque 2 heures du matin. Dans l'air immobile, on entendait les mille petits bruits du maquis, ceux que produisent inlassablement des myriades d'insectes et quantité de petits rongeurs, d'oiseaux nocturnes.

C'était une nuit sans lune, un ciel couvert d'une mince couche nuageuse qui stagnait paresseusement au-dessus de la montagne.

L'Exécuteur se tenait en observation depuis une trentaine de minutes, allongé au faîte d'un promontoire rocheux, scrutant à travers une lunette Startron une grande bâtisse en pierres accrochée à flanc de colline, deux cents mètres plus loin.

Il en avait trouvé les coordonnées dans le carnet d'adresses de David Solinas, où elle était mentionnée sous l'appellation « Le Château ». Ses renseignements téléphoniques confirmaient que la demeure massive appartenait à César Lawiezskey, le trafiquant de vin associé à Saul Sharett qui se faisait appeler Simon Ripman.

Le « Château » était en fait une énorme bastide, une construction carrée bâtie il y avait au moins un siècle, contre laquelle on avait accolé deux constructions de plain-pied, plus petites. Une clôture en grillage à moutons ceinturait la propriété, avec un accès par une piste en terre.

Bolan portait la combinaison noire et s'était armé pour le combat. Il avait fixé la lunette à amplification de lumière sur le fusil d'assaut H & K à silencieux incorporé, qu'il braquait sur une fenêtre au premier étage de la bâtisse.

Deux hommes discutaient dans une pièce éclairée, l'un assis sur une banquette, l'autre marchant de long en large avec un air concentré. Par la fenêtre largement ouverte, l'Exécuteur distinguait suffisamment les traits de ce dernier pour comprendre que l'homme était préoccupé, voire anxieux. Il pensa qu'il s'agissait vraisemblablement de César Lawiezskey. La description qu'on lui en avait faite correspondait au visage qu'il voyait à travers le système de visée.

Quant à l'autre, il mit tout de suite un nom sur le personnage. La face ronde, les traits poupins et l'allure apathique cadraient

parfaitement, de même que la cicatrice qui lui barrait la gorge, souvenir d'une trachéotomie mal faite : Michel Bellux, surnommé Micky le Belge ou encore « Le Cuisinier ».

Par deux fois, Lawiezskey avait reçu un appel téléphonique. Bolan n'avait pu entendre ce qui se disait, mais il avait compris que le maître des lieux attendait une visite et c'était ce qui avait paru le contrarier vivement.

À part ces deux-là, il y avait dans les lieux quatre hommes en armes qui effectuaient de temps en temps de petites rondes à l'extérieur de la construction, sans grande conviction.

Il aurait été facile pour Bolan de s'introduire dans la propriété, de vérifier son hypothèse quant à la présence de drogue en attente de revente, de la détruire et d'éliminer les deux crapules qu'il pouvait contempler à distance. Mais il décida d'attendre avant de blitzer la propriété. Son instinct lui suggérait qu'il allait se produire un événement primordial à plus ou moins brève échéance. C'était d'ailleurs dans la logique des choses. Les attaques qu'il avait menées dans la Plaine Orientale visaient à provoquer une réaction chez l'ennemi, à obliger la vermine à bouger.

L'endroit était situé sur le flanc d'une petite chaîne de montagnes formant un cirque naturel autour d'une assez grande plaine verdoyante, à trois quarts d'heure de trajet de l'aéroport. Au loin, quelques petits points lumineux marquaient les emplacements des villages de Murato et de Vallecalle. Pour y parvenir, Bolan avait dû prendre une route départementale truffée, de courbes et de lacets, sur laquelle il n'avait croisé que trois véhicules.

Il avait dissimulé le Toyota en contrebas, dans un petit chemin rocailleux débouchant sur la route, et transporté sur son dos une partie du matériel de guerre prélevé dans l'arsenal clandestin de Furiani. Posé à côté de lui, dans l'herbe sèche, il y avait un fusil d'assaut Colt Commando combiné avec un lance-grenades M-203, une grosse ceinture de munitions de 40 mm explosives, incendiaires et fumigènes, un fusil à pompe de calibre 12 ainsi que des cartouches et des chargeurs pour ses diverses armes.

Quatre blocs d'explosif C-4 étaient disposés un peu à l'écart en compagnie de détonateurs et d'un boîtier de mise à feu par radiocommande, et, enfin, deux LAWs – Light Antitank Weapon – complétaient sa panoplie de combat.

Recentrant les croisillons de la lunette sur Micky le Belge, il le vit en train de remplir un verre qu'il porta ensuite à sa bouche. Le grossissement de l'appareil optique était tel qu'il pouvait voir sa pomme d'Adam monter et descendre tandis qu'il déglutissait.

Michel Bellux n'était pas belge mais français. Il devait son sobriquet au fait qu'il avait, par le passé, œuvré dans le traitement de stupéfiants transitant par la Belgique. C'était un chimiste hors pair, une sorte de génie de laboratoire que François Scapula, un caïd de la drogue, avait employé avant de se faire arrêter en 1985, douze ans après la grande période de la *French Connection*.

À cette époque, Bellux n'avait que trente-deux ans. Il avait mystérieusement disparu, franchissant les mailles du filet tendu par les policiers américains et français. Personne n'en avait plus entendu parler jusqu'en 1996 où des journalistes avaient retrouvé sa trace en Italie. Il menait grand train de vie dans une banlieue résidentielle de Naples sous une fausse identité. À la suite de la publication du reportage, un juge avait ordonné l'ouverture d'une enquête et signé un mandat d'amener. Mais, de nouveau, « Le Cuisinier » s'était évaporé dans la nature.

Bellux n'avait pas son pareil pour transformer la morphine-base en héroïne de toute première qualité. Quand on sait ce que coûte à l'achat un kilo de matière première achetée dans un pays producteur, il est facile de se faire une idée du fantastique profit réalisé à la revente dans la rue.

Quinze mille dollars, c'est en effet le prix payé en Turquie ou au Liban pour un kilo de cette pâte brunâtre appelée morphine-base. Après transformation en héroïne, la drogue atteint une valeur multipliée par dix, mais ces chiffres ne sont rien comparativement au million de dollars que rapporte un seul kilo de came une fois coupé, ensaché et distribué par les petits dealers.

Sur le marché général, l'héroïne considérée comme la plus pure est raffinée à 70 % au maximum et porte le numéro 4. Bellux, lui, était parvenu à un raffinage au taux de 96 %. Ce qui signifiait une revente d'autant plus facile et un gain monstrueusement accru pour ses employeurs.

Dans le Milieu, on affirmait qu'il détenait un secret. Il n'utilisait pourtant que des produits chimiques bien connus des autres rats de laboratoires clandestins : anhydride acétique, acide chlorhydrique, alcool, bicarbonate de soude et acétone. Mais il savait amener la pâte au point de chaleur approprié. Il avait le « coup de main », le don exceptionnel qui manquait aux autres.

Cette énorme baraque que Bolan avait sous les yeux abritait-elle un laboratoire de transformation d'héroïne ? La présence de Micky le Belge rendait l'hypothèse très plausible. C'était une planque parfaite pour se livrer à une telle activité, d'autant plus que César Lawiezhsky avait une couverture de chef d'entreprise viticole ; un paravent servant de prétexte aux allées et venues de clients de toutes

provenances.

Bolan fit une petite grimace. Sa blessure dans la poitrine venait de le tirailler un peu. Il se concentra pour atténuer le mal.

Il lui parut à peine concevable de penser qu'il s'était écoulé si peu de temps depuis qu'il avait échappé au traquenard tendu à New York par la mafia. Il avait l'impression d'avoir vécu toute une existence en moins de deux jours.

Mais la réalité était tout autre. Il était parvenu au contact de ce qui lui paraissait constituer l'épicentre d'un vaste réseau de trafic de stupéfiants à l'échelle internationale.

Il lui fallait encore attendre que les événements qu'il prévoyait s'accomplissent.

Bolan n'avait rien du guerrier imprudent.

Il savait que l'attente avant le combat est toujours déterminante. À ses yeux, la victoire ne se mesurait ni en temps gagné ni en actions entachées d'impatience. C'était un impératif, s'il voulait survivre.

Immobile et silencieux, il se confondait avec le décor.

L'Exécuteur était capable de demeurer ainsi des heures durant, épiant son objectif, mesurant les initiatives de son ennemi et essayant de deviner ses pensées, observateur impitoyable des mouvements de la mafia.

Lorsque enfin le moment venait de se mettre en mouvement, il se déplaçait alors comme un félin, se mêlait réellement au paysage, se confondait avec lui.

Bolan s'adaptait toujours au rythme de son environnement, tout son être faisait partie de la nature. Lorsque celle-ci se taisait, lorsque les mille petits animaux alentour cessaient leur bruissement, l'Exécuteur interrompait tout mouvement, arrêta presque de respirer.

Il se sentait chez lui dans ce maquis sombre et se servait de l'obscurité comme d'une alliée.

Les voyous issus des jungles urbaines étaient à leur désavantage à ce petit jeu, parce qu'ils étaient trop prétentieux, parce qu'ils n'avaient aucun respect pour leur environnement et la vie en général.

Bolan, lui, avait un grand respect pour la vie sous toutes ses formes. Sauf celle des cannibales de la mafia auxquels il se préparait à octroyer la mort.

Le temps s'écoulait mais il n'estimait pas nécessaire d'en effectuer le décompte.

CHAPITRE XXI

Bolan eut soudainement conscience qu'un silence anormal se faisait autour de lui comme si, d'un coup, la nature tout entière s'était tendue, à l'écoute d'un événement qui venait la déranger et que les sens humains ne pouvaient encore percevoir.

Il dut attendre encore un peu avant d'entendre lui aussi un bourdonnement qui s'amplifiait graduellement, puis il aperçut une lueur soudaine de phares débouchant par-dessus une colline rocheuse.

Un convoi était en approche, constitué de plusieurs véhicules roulant à assez vive allure sur la petite route escarpée.

Il s'écoula plusieurs minutes avant que trois grosses voitures apparaissent sur la portion de piste, dont Bolan avait une vue légèrement plongeante, et s'engageant dans l'entrée de la propriété. Elles étaient bourrées de soldats de la mafia.

Il en dénombra dix-sept qui sortirent des habitacles et s'acheminèrent aussitôt vers l'énorme maison, plus ou moins canalisés par des chefs d'équipe. Une partie de ces hommes disparut à l'intérieur, l'autre fut répartie de place en place sans grande organisation.

Presque toutes les fenêtres de la façade s'éclairèrent, puis un silence relatif retomba, troublé quelques minutes plus tard par un nouveau vrombissement de moteurs. Une seconde vague survenait rapidement.

L'Exécuteur observa le véhicule de tête, une Mercedes noire suivie de très près par une BMW grise. Le même manège se produisit, mais cette fois dans un ordre qui avait quelque chose de militaire. Le premier homme à quitter la Mercedes était grand et sec, le crâne rasé, le visage dur.

Bolan eut un petit rictus en l'observant dans la lunette.

Walter « Switcher » Morrisson était bien tel que le représentait sa photographie sur un rapport signalétique. Mais il avait en plus un air de suffisance qui arracha un sourire à l'Exécuteur.

Six hommes descendirent des véhicules à sa suite, l'allure raide et disciplinée. Ceux-là étaient aussi d'anciens soldats, à n'en pas douter, des mercenaires, des troufions dévoyés, avides de remporter une

prime.

Bolan surveilla attentivement la manœuvre qui s'opérait à moins de deux cents mètres de sa position. Sur les initiatives de Morrisson qui était devenu le point d'intérêt de tous ces malfrats arrivés de frais, ces derniers rejoignaient les uns après les autres des emplacements qui leur étaient indiqués.

En expert qu'il était, le colonel répartissait les effectifs, distribuait des consignes et engueulait sèchement ceux qui ne comprenaient pas assez vite la manœuvre.

Et, bientôt, plus aucun soldat mafieux ni aucun troufion du diable ne fut visible. Les véhicules avaient été conduits dans des zones obscures éloignées de la maison.

La plupart des lumières s'éteignirent, il n'y eut plus que trois fenêtres éclairées au deuxième étage, ouvertes sur une salle dans laquelle on avait placé deux hommes apparemment décontractés pour donner le change. Lawiezscky et Micky le Belge n'apparaissaient plus à travers les fenêtres du premier étage ; sans doute leur avait-on recommandé de se planquer dans un endroit isolé de la bâtisse.

Une lampe halogène fut ensuite mise en service sur la façade, répandant une lumière crue devant la propriété.

Bolan dut réduire la sensibilité de la lunette de visée nocturne afin d'éviter l'éblouissement et éloigna son visage de l'oculaire pour laisser reposer ses yeux.

Il eut un rire muet dans l'obscurité.

— Bien joué, Switcher, dit-il tout bas. Bien joué.

Pour un observateur moins concerné, le rassemblement qui venait de s'opérer sous ses yeux pouvait cadrer avec la mise en place d'une protection préalable à l'arrivée de personnages importants, ou encore une rencontre secrète en vue d'une grosse transaction illicite.

Il ne s'agissait pas exactement de ça.

En réalité, ce n'était rien d'autre qu'une souricière. Une embuscade montée selon une technique toute militaire.

Il ne restait plus que l'appât à venir. Et celui-ci ne tarda pas à se manifester.

Une nouvelle fois, des phares se signalèrent au sommet de la colline, attestant que le montage de l'opération était bien synchronisé. Le même manège se répéta. Mais cette fois, il n'y avait pas seulement des porte-flingues dans le convoi.

Deux véhicules roulant à allure prudente encadraient une grosse Mercedes blanche qui s'immobilisa bientôt devant le perron, sous la lumière puissante de la lampe en façade.

Il ne fut pas difficile à l'Exécuteur d'identifier Giorgio Piranesi, le *capo* maudit de Pianosa. Ce n'était que la caricature d'un être humain. Une vieille ordure au visage décharné, constellé de taches brunes, au dos bossu et aux mains constamment agitées de tremblements dus à la maladie de Parkinson. Ses yeux, en revanche, possédaient une cruelle dureté dont Bolan aperçut un court instant l'éclat lorsque Piranesi se retourna comme pour chercher une présence dans la nuit, avant de franchir la porte d'entrée.

Il eut la certitude que l'homme de forte corpulence qui le suivait était Saul Sharett, le gros magouilleur de la mafia juive qui se faisait appeler maintenant Simon Ripman. Celui-là avait un regard sans cesse en mouvement, méfiant à l'extrême.

Chacun de ces deux salopards s'était fait accompagner par deux gardes du corps, des hommes porteurs de revolvers et de pistolets-mitrailleurs qu'ils tenaient à bout de bras. L'un d'eux marcha à reculons, son arme braquée devant lui, avant de suivre les patrons dans la bâtisse.

Switcher n'avait rien d'un idiot. Il s'était arrangé pour que les grosses légumes de la combine quittent ostensiblement leurs tanières. Il s'était dit que Mack Bolan, à l'affût, ne manquerait pas leur sortie et les suivrait jusqu'à ce qu'il trouve un endroit propice à une attaque.

Son raisonnement était plus que valable. Seulement, le colonel avait commis une erreur capitale dans l'élaboration de son plan. Il avait compté sans la mobilité de l'Exécuteur ainsi que les relations qu'il s'était faites sur le terrain et les renseignements qu'il en avait obtenus.

Ça aurait pu fonctionner. Ouais.

Tous ces gars embusqués devaient être hyper crispés dans l'attente de voir se pointer le grand fumier tant haï. On le croyait sans doute en approche, en train de renifler le terrain avant de se jeter sur sa proie.

Bolan replaça son œil devant l'oculaire du viseur et décrivit un lent mouvement panoramique en faisant varier le grossissement. Six hommes se tenaient dans le maquis dans un rayon d'environ vingt mètres autour de la maison. L'Exécuteur put tranquillement les observer l'un après l'autre dans le cercle verdâtre du Startron. Quatre autres étaient postés sur le toit à faible pente, armés de fusils, et deux d'entre eux disposaient de systèmes de visée à infrarouge. Il y en avait une demi-douzaine entassés à l'intérieur, au rez-de-chaussée, et Morrisson avait sûrement pensé à établir une ligne de défense invisible sur le côté opposé de la maison.

En tout, il y avait plus de trente *soldati* prêts à déclencher un déluge de feu sur Bolan lorsqu'il se montrerait.

Poursuivant son idée machiavélique, le colonel avait probablement envisagé que l'Exécuteur tenterait son attaque dans l'ombre, évitant, bien sûr, la large zone éclairée par la lampe en façade. C'était donc par l'arrière de la propriété qu'on devait l'attendre.

CHAPITRE XXII

Walter Morrisson déambulait lentement dans le living tout en longueur, les mains dans le dos, raide et la mine soucieuse. Le gros Saul Sharett était assis dans un fauteuil, visiblement préoccupé lui aussi, et fixait machinalement Micky le Belge qui s'était adossé contre un mur.

Installé sur un divan qu'il occupait seul, Giorgio Piranesi affichait un air à la fois distant et méprisant, les paupières mi-closes.

Il y avait aussi un garde du corps qui servait également de domestique au *capo* et qui se tenait debout près de la porte.

Au bout d'un long moment de silence, Piranesi braqua un regard aigu sur Morrisson et fit entendre un bruit de bouche râpeux.

— Faut pas être nerveux, lui lança-t-il d'une voix rocailleuse.

Le colonel cessa de marcher et se retourna.

— Je ne suis pas nerveux, rétorqua-t-il. Je réfléchis seulement.

— Tiens donc ! Je croyais que tu avais déjà réfléchi à la situation. Y aurait-il quelque chose qui te préoccupe, Switcher ? C'est bien comme ça qu'on t'appelle, hein ?

— Si ça vous fait plaisir, Giorgio.

— Ça me fait plaisir, oui. Mais tu n'as pas répondu à ma question.

— Il n'y a pas de problème. Le dispositif de protection est bien en place.

— Alors, reste tranquille, tu me donnes le tournis à te promener comme ça.

Morrisson faillit envoyer une réplique cinglante, se retint de justesse. Ce type n'était qu'un vieux débris arrogant, mais il était tout-puissant, pas question de le heurter de front.

Sharett se racla la gorge et déclara :

— Je me demande où est ce type. Tout ça ne me dit rien qui vaille.

Il s'était adressé au colonel, mais celui-ci fit semblant de n'avoir pas entendu la remarque et il insista :

— Je pense que ce n'est pas une bonne idée de nous avoir fait

venir ici. Vous entendez ce que je vous dis, Morrisson ? C'était inutile et dangereux.

— Vous auriez peut-être préféré rester chez vous à attendre que Bolan vienne vous égorger ?

— En ville, nous étions en sécurité. Vous ne croyez quand même pas que ce type est capable d'éliminer des flics pour venir ensuite nous assassiner ?

Il faisait allusion à la protection policière qu'il avait obtenue au début de la nuit, grâce à ses relations politiques.

— Bolan est capable de tout, vous ne le connaissez pas.

— Même de s'introduire ici ? dit fielleusement Lawiezszy.

— Pas avec tout le dispositif en place.

— Tu parles ! J'ai parfaitement compris ce que vous avez en tête. L'idée de l'attirer ici est une sacrée connerie. Savez-vous pour combien il y a de produit entreposé dans cette maison ?

— C'est votre problème ! grinça Morrisson. Le mien est de coincer ce fumier.

— Ouais, je vois ! Vous êtes complètement irresponsable !

— Appelez Aldo Ghiberti à New York et dites-lui que je suis irresponsable, vous verrez ce qu'il en pense. N'oubliez pas que c'est lui qui m'a confié cette mission en accord avec les autres associés. Alors, gardez vos réflexions et arrêtez de vous lamenter.

— Espèce de troufion à la manque, je...

— Allons, allons, intervint Piranesi en crachotant. Ne vous chameillez pas comme des donzelles. Je crois qu'ici nous ne risquons rien. J'espère seulement que Switcher ne s'est pas trompé dans ses prévisions au sujet de Bolan.

Il essaya de s'étirer mais ne réussit qu'à faire craquer abominablement les os pourris de sa vieille carcasse.

Le silence retomba. Des minutes passèrent, lourdes de suspicion et d'inquiétude. Micky le Belge, qui n'y tenait plus, jeta nerveusement :

— Bon Dieu ! Combien de temps va-t-on devoir attendre comme ça ?

— Le temps qu'il faudra, lui répondit le *capo* d'un air méprisant.

— Il est possible qu'il vienne jusqu'ici, après tout...

— Il est bien venu à New York, rétorqua sèchement Morrisson, regrettant aussitôt la vivacité de sa réponse.

— Ah oui ! Parlons-en, fit Sharett. Y a vraiment pas de quoi pavaner !

— Ceux à qui on avait confié le travail n'ont pas été à la hauteur.

Ici, nous ne ferons pas la même erreur.

Piranesi haussa ses épaules décharnées et fit claquer ses doigts nouveaux pour appeler le garde du corps près de la porte.

— Donne-moi un de mes cigares, petit.

Le type s'approcha, plaça un cigare entre les lèvres de son patron et lui tendit du feu.

Morrisson poussa un grognement en entendant tinter le téléphone portable dans sa poche. Il avait pourtant donné pour consigne de n'émettre aucun appel sauf raison urgente.

— Ouais ! cracha-t-il dans l'appareil.

— Morriison ?

— Oui. Qui est-ce ?

Un petit rire sec lui claqua dans l'oreille en guise de réponse.

— Tu ne t'en doutes pas ?

— Je n'ai pas de temps à perdre. Qui êtes-vous ?

— Fais un effort d'imagination, c'est pas difficile.

Un froid glacial parcourut subitement l'échine du colonel. Ses dents serrées grincèrent.

— C'est bien moi que tu attends, non ? fit la voix réfrigérante.

Morrisson resta deux secondes sans voix, cherchant une réplique appropriée.

— Où es-tu, soldat ?

— Pas loin de ta position. Je vois que tu t'es drôlement démené.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tout ton cinéma ne sert à rien, je vais démolir ce décor à la con.

— Tu bluffes, soldat. Tu n'oseras pas venir au contact.

— Tu crois ? Attends un peu. J'arrive.

Un déclic sec passa dans le portable. Walter Morriison l'éloigna lentement de son oreille, le regard empreint d'une lueur sauvage. Il était blême et faisait un effort démesuré pour conserver son sang-froid.

— C'était cet enfoiré ? s'enquit Sharett sur un ton où perçait un début de panique. C'était lui ? Réponds, merde !

— Ouais, c'était lui, lâcha Morriison d'une voix rauque, méconnaissable.

— Putain ! rugit Sharett. Tu nous as foutu dans un beau merdier, pauvre con !

Un brouhaha confus s'ensuivit, fait d'imprécations et d'injures, de

reproches exacerbés. Le garde du corps avait machinalement sorti un Colt .45 de son étui et le tenait à bout de bras, les traits contractés.

— Calmez-vous tous ! s'écria le colonel. Vous n'avez rien à craindre, restez...

Le reste de sa phrase fut noyé dans un énorme fracas qui fit dégringoler les vitres d'une fenêtre et se répercuta dans les murs épais.

CHAPITRE XXIII

L'Exécuteur laissa tomber le téléphone modulaire et serra contre son épaule la crosse du H & K, l'œil rivé à la lunette de visée. Centrant les réticules sur un tireur embusqué sur le toit, il relâcha doucement l'air contenu dans ses poumons, s'arrêta de respirer et caressa doucement la détente.

Il y eut trois coups de feu qui ne firent qu'un petit bruit étouffé dans le calme de la nuit. Trois balles filèrent vers la cible qu'elles atteignirent une seconde plus tard, provoquant une brusque secousse dans le corps du mafioso allongé.

Trois autres ogives atteignirent de la même façon le deuxième tireur allongé près d'une cheminée. Ces deux-là, équipés de visées à infrarouges, constituaient le danger le plus immédiat pour Bolan.

Passant ensuite au tir par rafale, il cribla les deux autres flingueurs d'une multitude d'ogives de 9 mm alors que ceux-ci se reculaient précipitamment pour se mettre à l'abri sur l'autre versant du toit.

Le chargeur vide, Bolan repoussa le H & K et mit en batterie le combiné de combat, larguant immédiatement une grenade explosive de 40 mm sur la façade. Au terme d'une courbe rapide, le projectile percuta les vieilles pierres dans un fracas retentissant, alors que déjà l'Exécuteur armait le lance-grenades pour un nouvel envoi de métal en furie.

Larguant à la suite douze gros projectiles explosifs sur la bâtisse, il en dépêcha ensuite six autres fumigènes, puis encore cinq explosifs dans l'enceinte extérieure où il avait repéré des mafiosi chargés de refermer la tenaille du piège.

Il poursuivit son pilonnage par plusieurs rafales de .223 tirées avec le Colt Commando avant d'épauler le premier LAW. La roquette partit dans un gros *wooooo* brûlant, traçant une trajectoire fulgurante qui se termina en une boule de feu contre un bâtiment annexe accolé à la bastide. Le deuxième LAW atteignit la Mercedes en stationnement devant la façade, transformant le véhicule rutilant en un monstrueux amas de ferraille tordue.

Après avoir parachevé le travail en envoyant sur le devant de la propriété deux grenades éclairantes, Bolan passa en travers de sa

poitrine la bandoulière dans laquelle il restait encore huit grenades, attacha le fusil à pompe sur son dos et suspendit à son cou un petit sac en toile dans lequel il avait placé les charges de C-4.

Il se redressa, le combiné de combat à la main. Des chargeurs de .223 étaient fixés à son ceinturon par des clips, des cartouches de calibre 12 garnissaient les poches de sa combinaison. Il jeta un bref regard en direction de la propriété envahie par la fumée. Les grenades éclairantes brûlaient de part et d'autre de l'objectif, répandant sur le maquis une lueur blafarde.

Sans hésitation, il s'élança comme une ombre à travers la nuit, courant le long d'un sentier aride à flanc de colline. Son équipement de guerre pesait plus de quarante kilos, mais il ne s'en apercevait pas, tout entier concentré qu'il était vers son but final.

Quelques instants plus tard il se trouvait à l'intérieur de l'enceinte et disparaissait dans la fumée qu'il avait répandue, progressait sur une trajectoire qu'il s'était mentalement fixée avant de commencer à bombarder les *amici*.

Bolan s'introduisit dans la massive demeure sans rencontrer la moindre opposition, mais il dut ensuite faire face à deux hommes armés qui débouchèrent dans le hall par un escalier et s'arrêtèrent net en l'apercevant, images mêmes de l'ahurissement et de la frayeur. Il les découpa en pointillés d'une rafale de .223 avant de continuer son chemin.

Estimant que le rez-de-chaussée avait été nettoyé par le pilonnage depuis la colline, il escalada l'escalier et aperçut immédiatement un groupe d'hommes entassés au premier étage, tout au fond d'un couloir se terminant par un petit hall.

Une nuée de projectiles saluèrent l'arrivée de Bolan qui s'était jeté sur le côté en même temps qu'il larguait sur le groupe une grenade de 40 mm. Le bruit de l'explosion lui meurtrit les tympan et, lorsqu'il se redressa, il eut brièvement devant les yeux le spectacle de la mort brutale et multiple, des corps enchevêtrés couverts de sang, démembrés et la plupart en charpie.

Après avoir tiré une rafale de sécurité sur l'amoncellement de viande, il visita l'étage et découvrit de nombreux corps inertes, victimes du bombardement qu'il avait déclenché avant de donner l'assaut final, se heurta encore à quelques mafiosi qui le canardèrent depuis l'escalier supérieur. Trois grenades partirent coup sur coup dans cette direction, pulvérisant les défenseurs. Puis Bolan se rendit au niveau supérieur, le dernier de la maison.

Ainsi qu'il s'y attendait, un feu nourri l'accueillit dès qu'il atteignit le palier. Il s'y était préparé. Projetant avec le M-203 ce qui lui restait

de grenades, il se mit ensuite à cribler l'étage de petits frelons de .223. Il voulait débarrasser complètement l'endroit de la vermine qui y grouillait encore, faisant feu sans discontinuer, tirant sur les silhouettes mouvantes et paniquées qu'il entrevoyait régulièrement dans un couloir ou débouchant d'une porte, mitraillant les derniers défenseurs du fortin de la mafia avec une régularité d'horloge. Lorsque la culasse du fusil d'assaut se bloquait en arrière dans un claquement sec, il éjectait d'un coup de pouce le chargeur vide et le remplaçait en moins de deux secondes, recommençait à faire crépiter le feu infernal, expédiait mort et destruction.

Les trois derniers mafiosi qu'il rencontra eurent un court instant devant leurs yeux horrifiés l'image de l'enfer qui s'emparait d'eux dans un déferlement de métal hurlant.

Enfin, Bolan relâcha la pression sur la détente. Il en avait terminé à ce niveau, mais il n'avait pas trouvé les grosses huiles dégueulasses qu'il avait pourtant vues entrer dans les lieux.

Une odeur de poudre brûlée et de mort saturait l'air qu'il respirait. En bas, lorsqu'il ressortit dans la cour devant la façade délabrée, il perçut quelques cris, quelques gémissements, des appels effrayés qui allaient en s'amenuisant.

La fumée s'était légèrement dissipée, laissant parfois entrevoir des formes humaines qui se déplaçaient en courant, la plupart s'enfuyant de la zone mortelle. Pour les convaincre de s'éloigner un peu plus vite, il les arrosa de plusieurs rafales tirées au jugé, se dirigea ensuite au pas de course vers la construction joutant la bastide. Le toit en avait été détruit par l'explosion de la première fusée LAW et, curieusement, une plate-forme de béton apparaissait maintenant par l'ouverture béante. Un pan de mur massif se dégageait sur le côté.

Un bunker, voilà ce qui avait été planqué sous la chétive baraque. Il était hors de question de s'attaquer aux énormes parois, mais Bolan découvrit une porte à moitié enfouie sous des décombres. Déblayant cet espace, il dégagea un panneau de fer muni d'une grosse serrure qu'il fit sauter d'une rafale, en se tenant de côté. Bien lui prit de ne s'être pas présenté de front, car plusieurs coups de feu claquèrent et des morceaux de ciment s'arrachèrent du chambranle, à moins de vingt centimètres de son visage.

CHAPITRE XXIV

L'Exécuteur compta mentalement le nombre de coups de feu, entendit le bruit d'un percuteur claquant à vide dans une culasse. Il se lança à travers l'ouverture, le Beretta en avant, lui faisant illico cracher une ogive chuintante qui laboura la gorge du tireur, alors que celui-ci rechargeait son flingue.

Le type n'était d'évidence qu'un pistolero. Il n'était pas seul à l'intérieur de la casemate de béton.

Bolan venait de trouver les crapules qu'il cherchait. Trois d'entre elles s'étaient réfugiées au fond de la pièce garnie d'étagères supportant des produits chimiques, et s'y tenaient craintivement. Une quatrième ordure, sans doute la plus importante, était assise à même le sol, agitée de petits spasmes.

Les quatre marchands de mort avaient dû se réfugier dans ce bunker lorsque la danse macabre avait commencé, croyant se trouver à l'abri. Ils s'étaient trompés.

Saul Sharett leva les mains au-dessus de sa tête et se mit à glapir :
— Ne tirez pas, Bolan ! Je vais vous expliquer...

Bolan pensait qu'il n'y avait rien à expliquer, que tout avait déjà été dit depuis bien longtemps. Il le fit comprendre au gros mafieux en lui dépêchant la seule explication possible sous la forme d'une ogive de 125 grains. Le front de Sharett s'orna d'un trou tout rond et tout rouge tandis que l'arrière de son crâne se disloquait sous la poussée du métal.

César Lawiezskey tenta sa chance en plongeant au sol pour attraper l'automatique que le porte-flingue avait lâché en mourant. Une balle le cueillit au vol, sur le sommet de la tête.

Michel Bellux était demeuré parfaitement immobile, les mains sagement écartées de son corps. Tout en le surveillant, Bolan s'approcha du *capo* dont la poitrine creuse se soulevait par à-coups.

— Il est en train de faire un infarctus, dit Bellux. C'est le bordel que vous avez foutu.

Giorgio était en effet très mal parti. Son visage était encore plus gris que d'habitude, les taches brunâtres qui constellaient ses joues apparaissaient presque en relief. Un râle syncopé sortait de sa bouche

aux lèvres quasi inexistantes, un affreux bruit de soufflet enroué.

Mais ses yeux de requin avaient encore de la vivacité. Ils étaient dardés sur Bolan avec un incroyable férocité.

— Tu... tu crois peut-être... avoir gagné, petit con ? cracha-t-il par à-coups, de sa voix rocailleuse.

— Je ne sais pas, lui répondit l'Exécuteur. En tout cas, toi tu as perdu.

— Non... T'as rien compris. Qu'est-ce que... tu crois pouvoir faire... maintenant ?

— T'aider à crever. Qu'en penses-tu ?

— Tu es... un vrai... fumier. Ton tour viendra, tu... tu peux en être sûr.

— J'ai le temps. Toi non, répondit froidement Bolan avant de faire éclater la vieille tête ignoble.

Bellux avait les traits crispés, les yeux presque fermés. Il s'attendait à voir le canon prolongé par le gros silencieux se pointer vers lui.

— Montre-moi le labo, lui dit l'Exécuteur.

Le cuisinier de la mafia baissa la tête en signe de résignation. Il fit quelques pas jusqu'au fond du bunker, se baissa et ouvrit une trappe dissimulée.

— C'est en bas.

— Passe devant et fais gaffe.

Suivi de près par Bolan, Micky le Belge descendit lentement les marches d'un escalier raide, actionna un interrupteur et des tubes fluo éclairèrent une grande salle souterraine. L'autre secret où l'on fabriquait le nouveau poison de la mafia. De l'héroïne par dizaines de kilos, destinée aux camés de New York, de Los Angeles, aussi bien que Paris, Londres et la plupart des grandes capitales occidentales ; et aussi à fabriquer de nouveaux adeptes parmi les adolescents et tous ceux qui vivaient dans la misère, le dénuement soigneusement entretenu par les *amici* de tous crins.

Des flacons, des réchauds spéciaux et de nombreux autres ustensiles étaient disposés sur des tables métalliques le long des murs peints en blanc. Ça n'avait rien du minable réduit que les techniciens de la drogue avaient coutume d'aménager pour s'y livrer en douce à leur activité proche de l'alchimie.

L'endroit ressemblait quelque peu à un laboratoire d'hôpital, mais il avait l'odeur de la morgue.

Sur une table, à côté d'une balance, une caisse métallique contenait plusieurs piles de petits sachets soigneusement rangés. De la

pure, probablement la plus pure qui soit, on pouvait faire confiance à Micky le Belge. Et, dans un angle de la salle, il y avait un entassement de sacs qui atteignait presque le plafond sur plusieurs mètres carrés au sol.

Combien y avait-il là de morphine-base ? Cinq cents kilos, une tonne ? Peut-être plus. En attente d'être transformée en héroïne par le petit génie de *Cosa Nostra*.

Celui-ci se tenait sagement près d'une table, l'œil apparemment dans le vague, mais ce n'était qu'une impression. Bellux appartenait à cette race d'individus ayant perdu toute notion de la réalité et de l'équilibre. Sous des apparences calmes et mesurées, c'était un dément.

L'Exécuteur sut ce qui allait se passer avant même de voir le geste ultra-rapide que fit le Belge pour saisir une bouteille d'acide et la projeter dans sa direction. Il esquiva facilement le projectile qui alla éclater contre le mur dans un bouillonnement sulfureux, tandis que le chimiste se précipitait vers lui en rugissant.

Une balle tirée avec précision l'atteignit entre les yeux et supprima sa vie avant même que son corps se soit effondré sur le sol en ciment.

Bolan en avait assez vu. Il en avait sa claque de cet endroit ignoble qu'il truffa avec les charges de C-4 avant de retourner à l'air libre.

Prudemment, il s'éloigna de la propriété transformée en charnier, faisant un détour pour retrouver le sentier qui l'avait amené à pied d'œuvre.

Il manquait un pion important à son tableau de chasse, mais l'Exécuteur n'avait pas assez de temps pour fouiller les décombres. Il faillit en éprouver un mortel regret en approchant de la position d'où il avait bombardé le fortin. Une rafale crépita devant lui à une distance qu'il ne put d'abord apprécier. Un staccato hargneux qui dura près de trois secondes. Plusieurs balles déchiquetèrent des branches et frôlèrent l'Exécuteur qui se tassa au sol.

— Bolan !

L'appel avait été lancé à moins de trente mètres de là. Il y eut ensuite un bruit métallique sec. Le type embusqué rechargeait son arme. Celle que tenait l'Exécuteur était vide et il estimait dangereux de regarnir le combiné de combat d'un nouveau chargeur. Trop bruyant. Et le Beretta ne convenait guère pour viser une cible dont il ne voyait même pas la position.

— Tu as la trouille, Bolan ?

— Morrisson ?

— Ouais. Qu'est-ce que ça te fait comme effet de servir de cible, hein, soldat ?

L'Exécuteur changea imperceptiblement de position, rampant sur quelques mètres. Il entrevit brièvement son adversaire dans un pâle rayon de lune glissant entre deux nuages. Le colonel se tenait planté près d'un chêne, se confondant pratiquement avec l'énorme tronc. Il portait sur le front un casque intégral Startron, un équipement qui lui permettait de voir presque aussi bien qu'en plein jour. Il avait sans doute poussé l'amplification lumineuse au maximum.

Bolan était coincé, mis en difficulté par l'attirail qui équipait son adversaire. Mais pas vraiment, en fait. La crapule militaire vendue à la mafia possédait un avantage qui pouvait se retourner contre lui. Bien sûr, il avait la possibilité de voir l'Exécuteur dès que celui-ci se mettrait à découvert pour changer de position ou simplement pour tenter un repli.

Il pouvait aussi en prendre plein la vue.

Dégageant le boîtier de mise à feu par radio, l'Exécuteur en déverrouilla la sécurité. Puis il fit doucement glisser la bretelle du fusil à pompe sur son épaule.

— Montre-toi, soldat ! Finissons-en !

Une nouvelle rafale cribla la nuit, faisant frémir le maquis à proximité de Bolan.

— Voilà ! murmura-t-il en appuyant sur le bouton rouge.

La réponse à son action fut instantanée. Un gigantesque flash illumina la colline, accompagné d'un coup de tonnerre dont l'écho roula dans les montagnes avoisinantes.

Aveuglé par la lueur fulgurante des centaines de fois amplifiée par le casque Startron, Switcher poussa un cri aigu. Réagissant en aveugle, il se mit à tirailler dans plusieurs axes incertains, vidant le chargeur de son P-M en quelques secondes.

Bolan se démasqua pour lui expédier une décharge de grosses chevrotines qui l'atteignit en pleine poitrine, doubla le coup par sécurité et partit au pas de course vérifier son tir.

Switcher – l'extincteur – était étendu au pied du chêne, encore plus raide que de son vivant. Le casque Startron qui lui enserrait toujours le front le faisait ressembler à un extraterrestre.

Pour lui, l'extinction des feux était définitive.

— Ciao, soldat, grogna Bolan en s'éloignant à travers le maquis pour rejoindre le Toyota.

Pendant toute la durée de l'action, il avait oublié ses blessures. Maintenant, il lui semblait que sa poitrine était en feu. Il lui fallait

prendre de la distance le plus vite possible, se mettre à couvert et resserrer son pansement. Il lui sembla entendre une sirène à deux tons dans le lointain. Les flics, sans doute. Il n'avait pas envie d'en découdre avec la police française.

ÉPILOGUE

Il déboucha sur la Nationale 193 éclairée de place en place par des lampadaires à la lumière orangée. Le moment était venu de faire des adieux.

Utilisant le téléphone portable de la mafia, il établit une connexion, fut heureux d'entendre presque immédiatement la voix anxieuse de Laura.

— Vous êtes sauf ! s'exclama-t-elle. Où êtes-vous ?

— Sur le chemin du retour.

— Mais où ?

— Si on vous le demande..., répondit-il.

Il voulait plaisanter, mais sa voix avait une tonalité lugubre.

— Oui, je sais, coupa la jeune femme. Quelles sont vos intentions ?

— Je n'ai pas le choix.

— Dois-je comprendre que vous allez vous transformer en fumée ?

— Je vais du moins essayer.

— Et qui va s'occuper de vos...

— Écoutez, Laura, ne me rendez pas les choses plus difficiles, je...

— Taisez-vous, Striker. Oui, je connais votre nom de code. Ça vous épate, hein ? Dites-vous bien que je n'ai pas l'intention de vous laisser saboter ce que j'ai commencé.

— Il n'est pas question que vous preniez de nouveaux risques avec moi, grogna Bolan. Ne dites plus rien qui pourrait me faire changer d'idée.

— O.K., O.K., je ne dis plus rien. J'arrive. Où êtes-vous ?

Il poussa un nouveau grognement, de douleur cette fois. C'était sérieux, il lui fallait des soins.

— D'accord, dit-il. Prenez la 193 en direction de Poretta. Je vous rattraperai.

Il entendit un joyeux cri dans l'appareil.

— À tout de suite, j'arrive ! répéta-t-elle d'un ton plein de chaleur. Le temps de sauter dans ma Golf.

« J'arrive ! » C'était aussi ce que l'Exécuteur avait dit à Switcher Morrisson avant de passer à l'attaque de la maison-piège. Ça n'avait rien à voir, évidemment. Mais il s'y était rendu tout de suite. D'après le ton déterminé de Laura, elle allait venir, elle aussi. Elle était de la trempe des êtres pour qui les mots ont un sens.

La malédiction de Pianosa aussi avait un sens, ce n'était pas seulement une légende racontée dans les familles mafieuses. Elle avait poursuivi le *capo* maudit jusqu'en Corse. Elle lui avait été fatale ainsi qu'à Saul Sharett, et à bien d'autres vautours de la mort.

Bolan, lui, était encore en vie. Pour combien de temps, il n'en avait aucune idée, mais il espérait tenir debout et combattre jusqu'à son dernier souffle.

— Tiens encore un peu, marmonna-t-il faiblement, redressant de justesse une embardée du 4x4, tandis qu'un vertige commençait à s'emparer de sa volonté.

Son front était brûlant de fièvre.

— Quelques minutes encore.

Quelques minutes, ce n'était rien par rapport à la durée d'une vie. C'était immense comparé au néant de la Mort. Il se concentra sur la conduite du gros véhicule, scrutant la route pour ne pas manquer la petite Golf de Laura.